



video-clips
Rock n' Viol

LA VIE EN ROSE

Le magazine féministe d'actualité

**Spécial
littérature
pour
enfants**

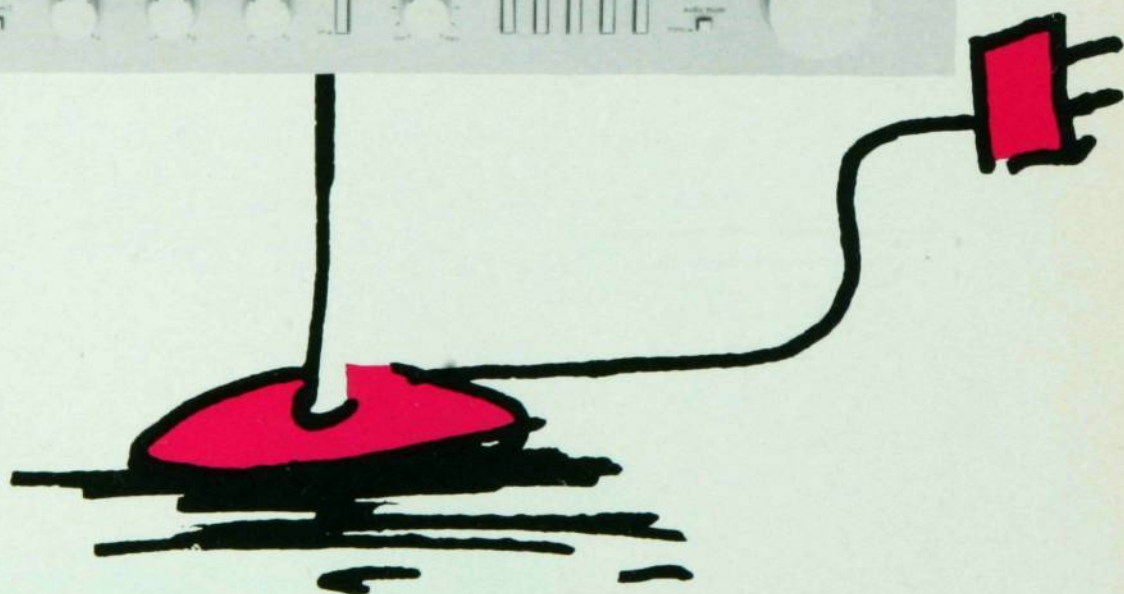
VIENS-TU
CHEZ MOI...VOIR MA
COLLECTION DE BD?

EUH...



numéro
double

LE CHAMPAGNE DU SON



RÉCEPTEUR-AMPLIFICATEUR, MODÈLE HK 330 I, PUISSANCE DE 20 WATTS PAR CANAL.

harman/kardon

Filttronique

9343 LAJEUNESSE, MONTRÉAL, QUÉBEC, CANADA H2M 1S5, (514) 389-1377

SOMMAIRE

ÉDITORIAL 4
La porno a une ville?

COURRIER 7

COMMUNIQUÉS 9

COMMENTAIRE 11
Les ménagères et les soldats
Dorothy Goldin RosenbergCHRONIQUE DÉLINQUANTE 13
Y a-t-il des questions dans la salle?
Hélène PedneaultACTUALITÉ FÉMINISTE
Politique familiale: la parenté est arrivée! 14**L'Éthiopie et vous** 18**Viol et répression au Guatemala** 15**Arcand: trop vieille pour les nouvelles** 16**Lesbiennes visiblement nombreuses** 16**Fécondation in vitro: du désir conjugal à l'immaculée conception** 18**Discrimination au travail: la faute du système** 17**Quand «l'actualité» répond à LA VIE EN ROSE** 19ACTUALITÉ 32
L'industrie de la rock-véo: Rock n' Viol 32
Diane Poitras**Vendeuses à commission: Achalantes malgré elles** 36
Brigitte GauvreauINTERNATIONAL 40
Contre l'histoire et l'Islam: La guerre des Turques
Cecilia Rodriguez

21

SPÉCIAL LITTÉRATURE

POUR ENFANTS

Des malheurs de Sophie aux objections de Mafalda

Une enquête de Lise Levasseur et Monique Letarte

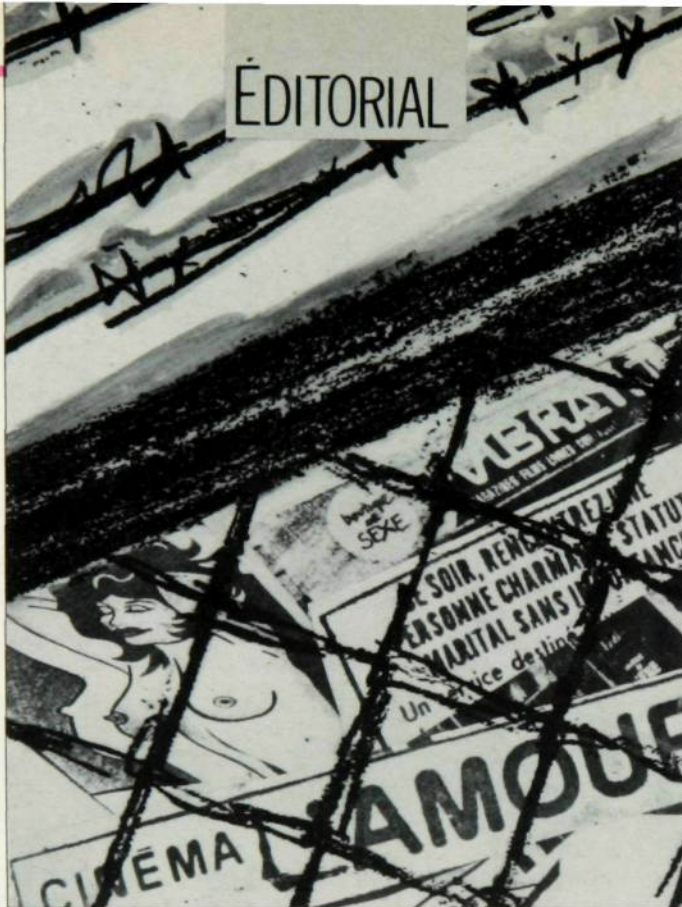


Les dessins de Mafalda sont reproduits avec l'aimable autorisation des Éditions Glénat.

ÉCOLOGIE 44
L'hécatombe de Kuujuaq: Les caribous et les apprentis-sorciers
Magali MarcFICTION 46
Le personnage
Gloria EscoméJOURNAL INTIME ET POLITIQUE 48
Suzanne GirardCINÉMA 50
Treizième festival du nouveau cinéma de Montréal: Quelques cinéastes étrangères
Diane Poitras et Joyce RockÉVÉNEMENTS 53
Festival Folie/Culture: La folie s'exprime
Michèle RoyLITTÉRATURE 54
Colloque des écrivain-e-s, octobre 84: Pourquoi écrire aujourd'hui? 54
Gloria Escomé**Bandes dessinées: Au rayon de l'héroïne** 56
Marie-Claude TrépanierARTS 58
Vidéo 84: La visiteuse prise au jeu 58
Christine Ross**Cherie Moses: Confronter l'image imposée** 59
Denise BlaisFLASHES CULTURELS 60
Livres, cinéma, théâtre

CALENDRIER 67

Les femmes et les municipalités



La porno a une ville?

Alors qu'on attend toujours pour décembre le rapport de la commission Fraser sur la prostitution et la pornographie et que le gouvernement conservateur prévoyait dans son discours du Trône contrôler davantage la pornographie et les émissions à caractère sexuel abusif, la ville de Dorval, comme d'autres au Québec, en Ontario et même aux États-Unis (Minneapolis et Indianapolis), se mêlait récemment de réglementer la porno. Il faut voir comment.

Le 1^{er} octobre dernier, la ville de Dorval adoptait un projet de règlement pour zoner toute les affaires cochonnes dans un coin de son parc industriel : «boutiques de sexe, sex bars, saunas, salons de massage et de bronzage... et cliniques d'avortement éventuelles!» Immédiatement, 153 groupes de femmes du Québec, dont la Fédération des femmes du Québec, la Fédération pour le planning des naissances, le CSF, etc. protestaient contre cette combinaison : «L'avortement est un acte médical qui ne saurait en aucun cas être associé à la pornographie et à la prostitution. L'inclusion des cliniques d'avortement dans

la nomenclature des «établissements classés érotiques» constitue un grave mépris à l'égard des femmes qui ont besoin d'un avortement.»

D'autre part, n'était-ce pas «une façon d'officialiser la pornographie et d'encourager sa prolifération que de lui offrir un quartier spécifique», même dissimulé des yeux de la population? Pauvre maire Yeomans! Lui et ses conseillers avaient cru si bien faire pour enrayer justement l'invasion d'établissements érotiques!

Ahurissante, l'histoire de Dorval est aussi exemplaire: elle illustre tous les acquis de la lutte organisée des femmes contre la porno et contient toutes ses

futures contradictions. De plus, elle pose la question du rapport des femmes aux municipalités: comment intervenir auprès des pouvoirs politiques municipaux pour obtenir ce dont nous avons besoin: par exemple un permis de refuge pour femmes battues comme celui que Montréal refuse toujours à la Maison du réconfort ou une réglementation de l'affichage porno?

Entre l'adoption du projet de Dorval et la séance de consultation publique qui s'ensuivit, le 22 octobre, les organisatrices de la protestation ont monté une campagne impressionnante et recueilli une liste d'appuis aussi longue et détaillée qu'une carte du Québec. Comme quoi la mobilisation des femmes s'accélère, entre autres sur la pornographie: depuis 5 ans, la liste des groupes et des actions s'est allongée.

Des actions

Voici, tirés d'un document du XXII^e congrès de la Société de criminologie du Québec (Laval, 24 au 26 octobre 84), quelques éléments historiques qu'il serait utile de rappeler. Ils montrent bien l'évo-

lution de la lutte, d'abord «nationale», puis de plus en plus localisée.

1979 : en mai, la FFQ demande aux ministres de la Justice que l'accès des mineurs à la pornographie soit limité. En juin et juillet, la journaliste Micheline Carrier publie dans *Châtelaine* les premiers textes de fond sur la porno. En août, l'AFEAS fait de la pornographie une de ses priorités et ses 600 cercles locaux commencent à faire des pressions auprès des établissements vendeurs, des bars à spectacles porno, et auprès des conseils municipaux afin de réglementer cette industrie.

1980 : 325 000 femmes signent une pétition de la FFQ, sur la protection des mineurs face à la pornographie. Le ministère de la Justice du Québec poursuit ses colloques régionaux sur la violence, plusieurs des ateliers sont consacrés à la violence dans la pornographie.

1981 : en mai, la FFQ organise le colloque «Volonté politique et pornographie», d'où sortira un comité qui, élargi, deviendra le Front commun contre la pornographie. La Commission d'étude sur le cinéma et l'audio-visuel (CECA) entend les mémoires de divers groupes.

1982 : ouverture du Cinéma X par le propriétaire de l'Outremont, Roland Smith. Boycott et manifestations donnent naissance au Regroupement féministe de Montréal contre la pornographie et au Collectif masculin contre le sexisme et aboutissent à la fermeture du cinéma.

1983 : en février, le Front commun dépose devant la commission parlementaire étudiant le projet de loi (109) sur le cinéma et la vidéo, un mémoire appuyé par des groupes et associations représentant 500 000 Québécois-es. Se forment à Québec, Hull-Gatineau et ailleurs des comités contre la porno.

1984 : le CSF évalue à 50 environ le nombre de groupes de femmes mobilisés en priorité sur la porno. Le 26 octobre, un comité ad hoc, regroupant 12 organismes à l'initiative du Conseil consultatif canadien sur le statut de la femme, dénonce l'assemblée annuelle à Montréal de l'Association canadienne de distributeurs de périodiques qui, représentant 90% des grossistes, est responsable de la diffusion au Canada de la plupart des magazines porno dont Penthouse (342 000/mois), Playboy (221 700) et Hustler (100 000)¹.

«Trente-sept compagnies canadiennes sont membres de L'Association et desservent quelque 12 000 détaillants. Au Canada, le nombre de revues pornographiques est passé de 30 environ en 1965 à plus de 500 en 1983 (Office de la vérification de la diffusion). Donc une augmentation de plus de 1 500% en moins de 20 ans.»

Des résultats

Quel a été depuis cinq ans l'impact de ces actions plus «nationales»? Respon-

sable entre autres de la surveillance du matériel porno importé (plus de 85% du matériel distribué au Canada provient des E.-U.), en vertu de l'article 159 de son Code criminel (obscénité), le gouvernement fédéral a d'abord formé en février

1981 un comité sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants (Badgley), dont le rapport a été déposé en août 1984. Puis en 1983, il créait un sous-comité (MacDonald) sur les émissions à tendances sexuelles abusives, dont le rapport, à l'été 1984, était proche des recommandations des groupes. En 1983 aussi, l'État instituait un Comité spécial sur la prostitution et la pornographie (Fraser) qui, après une tournée canadienne d'audiences, doit remettre son rapport ce mois-ci, décembre 1984. Par ailleurs, au printemps dernier, on amendait par le projet C-675 les règlements du Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) pour ajouter le sexe aux autres critères de discrimination.

Suite à la lutte menée contre la porno à la télévision payante, en 1983, la chaîne First Choice laissait tomber son contrat avec Playboy et TVEC abandonnait sa programmation tardive de «films érotiques». Dans la Loi du cinéma et de la vidéo, le gouvernement provincial incluait la violence sexuelle parmi les motifs de refus d'un film.

Enfin, en décembre, Québec amendait la Loi des municipalités (45) pour permettre aux pouvoirs municipaux de réglementer eux-mêmes la porno, s'ils le demandent. Plus d'une quinzaine de villes ou municipalités au Québec ont maintenant ce pouvoir, dont : Hull, Québec, Pointe-Claire, Gatineau, Sainte-Foy, Verdun, etc.

Stratégies municipales ?

Dans un document bientôt accessible, et conçu comme un outil pour les femmes et groupes intéressés à lutter contre la porno, le service Consult-Action du Conseil du statut de la femme énumère toutes les façons d'utiliser ces pouvoirs potentiels des conseils de ville, selon que votre localité est régie par le code *municipal* ou par la loi sur les *cités et villes*.² Cependant, «toutes les municipalités du Québec ont un pouvoir général de réglementation en matière d'étalage, d'imprimés ou d'objets érotiques». Même sans pouvoirs accrus, la marge de manoeuvre des conseils de ville est déjà intéressante. Il ne suffirait plus aux individus et aux groupes que de faire pression sur les élu-e-s pour faire enlever une affiche pornographique jouxtant l'école du quartier? À condition d'avoir un dossier solide, qui prouve la nocivité de telle affiche, de rencontrer d'abord les conseiller-e-s les plus ouvert-e-s, de mobiliser une partie de la population et d'arriver fin prête-s à la réunion du conseil de ville.

Mais qu'y a-t-il à obtenir de semblable démarche, quant à l'étalage de revues par exemple? Voyons ce que prévoit le règlement de la ville de Pointe-Claire régissant désormais la vente de littérature pour adultes : «Dans tout établissement, toute littérature pour adultes doit être placée à au moins 5 pieds au-dessus du niveau du plancher et être dissimulée derrière une barrière opaque (ne laissant voir que) 4 pouces de document.» De plus, toute lecture et manipulation est interdite aux mineur-e-s, et quiconque contrevient est passible d'une amende de 300 \$ maximum, renouvelable.

Demi-mesures, a-t-on envie de dire. Des mesures qui vont dans le bon sens mais dont l'effet est si localisé et partiel qu'on se demande si une telle dépense d'énergie en vaut la peine. C'est là que d'autres facteurs que les gains concrets sont à considérer en termes politiques. En s'impliquant dans une «petite» bataille locale, face à leurs voisins dépanneurs, hôteliers, échevins, etc., les femmes qui mènent ces luttes doivent faire preuve d'une détermination plus grande encore qu'au moment par exemple, de signer une pétition de la FFQ, destinée au gouvernement fédéral. Il leur faut se compromettre dans leur propre milieu, donc préciser leurs raisons d'agir, raffiner leur conscience féministe, et même faire des alliances avec d'autres femmes dont elles ne partagent pas toutes les vues.

Dans la salle du conseil de ville de Dorval, le 22 octobre, des militantes féministes frôlaient, dans leur refus du «parc porno-industriel», des mères de famille plus conservatrices opposées d'abord à la dégradation morale de leur quartier. Beaucoup d'intérêts mêlés, des conceptions différentes de la sexualité (autre question de fond), de la moralité, du droit des femmes à l'avortement, etc.

Et c'est dans ce sens que ce type d'intervention locale est important. En plus d'allier la pratique à la théorie, de telles actions nous obligent à préciser les termes du débat avant de poursuivre. Pour nous, à *La Vie en rose*, il ne peut s'agir de morale, une notion biaisée, individualiste, qui nourrit trop souvent les arguments de la droite. Il ne s'agit pas non plus (faut-il le répéter?) d'une position anti-sexe (comme n'arrêtaient pas de le redire les hommes de gauche défenseurs de la «liberté d'expression»). Nous sommes contre la porno femmes à la dignité, au respect, à la vie.

LA VIE EN ROSE

1/ «Hard-core capitalists», Liss Jeffrey, in *Canadian Business*, novembre 1984.

2/ Pour une copie de ce document ou plus d'informations : Consult-action, CSF, 1255 Carré Philippe, suite 708, Montréal, H3B 3G1. Tél. : (514) 873-8384.

FEMMES PROFESSIONNELLES

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

Bohémier, Dame, Lamarche

822, rue Mont-Royal est
Montréal H2J 1X1

Me Hélène Bohémier
Me Suzanne Dame
Me Lucie Lamarche
Avocates

526-9164

Bureau: (514) 272-0612
1214 avenue Van Horne
Outremont H2V 1K3

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse.

Tél. bur.: 274-8097
rés.: 274-4645

Nicole Reeves, M.A.
Psychologue
Psychothérapie individuelle

831, rue Rockland
Montréal, Qc H2V 2Z8

ÉTUDE JURIDIQUE À MAJORITÉ FÉMININE

**Unterberg
Labelle
Jenneau
Dessureault
et associés**

1980 ouest Sherbrooke suite 700
Montréal H3H 1E8
934-0841

Paul Unterberg
Lise Labelle
Michèle Jenneau
Hélène Dessureault
François Lebeau
Louise Rolland
Lina Desbiens

AVOCATS

Bur. Laval
(514) 688-1044

Bur. C.C.P.E.
1497 est, boul. St-Joseph
Montréal H2J 1M6
(514) 522-4535

Luce Bertrand M.P.S.
PSYCHOLOGUE

«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT

TÉL.: 271-4700



Annie Goyette, L.L.B.
AVOCATE

CENTRE PROFESSIONNEL LAURIER INC.
5064 Avenue du Parc, Suite 205, Montréal H2V 4G1

COURRIER

LA VIE EN ROSE!



Expertes en démolition

Le ton de La Vie en rose no 19 et du dossier sur le pape m'a étonnée (...) et déçue, en tant que féministe (...)

Vous vous dites en désaccord avec certaines déclarations de Jean-Paul II au sujet de la morale sexuelle et du rôle de la femme dans l'Église, c'est votre droit. Mais vous semblez ignorer que l'Église ne se réduit pas au pape ; (...) bon nombre de personnes y travaillent au nom de leur foi, à faire un monde neuf. En vous en prenant à Jean-Paul II et en ridiculisant son discours, vous montrez votre incompréhension de ce qu'est un peuple de croyants qui a lui aussi sa conception du monde et de la personne humaine.

Si c'est l'appareil idéologique de l'institution que vous voulez démolir, pourquoi ne pas jouer franc jeu et maintenir le débat au plan des idées et des structures ? À quoi sert d'être expertes en démolition quand on se trompe d'objectif ? Pourquoi le pape vous dérange-t-il tant ? La peur inconsciente qu'il vous habite est-elle à ce point insupportable qu'elle soit devenue une «papophobie» ?

Vous avez cru sans doute faire montre d'esprit avec votre «pape-test». Seriez-vous en mal de popularité ? (...) Vous reprochez au pape ses propos rétrogrades. Que faites-vous d'autre quand vous en appelez à Theresa Kane, *Les Fées ont soif*, la papesse Jeanne, Thomas d'Aquin, etc. ? Ce sont des lieux communs.

LVR se veut la voix des femmes dans leur lutte pour la libération. Le numéro 19 me laisse plutôt penser qu'elle se fait semeuse de division (...) Le sens commun enseigne qu'à tant vouloir convaincre, on finit par perdre toute crédibilité. Je m'étonne aussi de retrouver dans vos pages des noms de personnes dignes de confiance que la direction se contente de citer sans en rapporter les propos.

Enfin, j'arrive difficilement à percer le mobile qui vous a poussées à (...) cette campagne de salissage gratuit, à cet acharnement à vouloir heurter les sentiments les plus profonds de la majorité des femmes croyantes. Quelle cause pensez-vous servir ?

YVETTE LAPRISE, LISE PLANTE,
MONTRÉAL

Même moi

Depuis quelques mois je trouve le ton de la revue moins «moralisateur lesbien» ; il me semble y avoir de la place pour l'expression de toutes les féministes, même moi. Au plaisir renouvelé de vous lire chaque mois,

HUGUETTE COUSINEAU
MONTRÉAL

Carte cochonne

Aujourd'hui et tous les jours, Bonne fête ! Ma revue préférée mensuelle ? Fantastique, super, formidable.

FRANCINE LARIVÉE

Denise Morelle, morte

(À Hélène Pedneault) Tous les médias se sont bien sûr saisi de la nouvelle tristement sensationnelle de la mort de Denise Morelle, mais aucun n'a soulevé la question de principe dont vous faites état : si Denise Morelle avait appartenu à la gent masculine, aurait-elle été torturée, violée et tuée d'une façon aussi avilissante ? On ne remet nulle part en cause, et je vous remercie de l'avoir fait, la violence faite aux femmes en tant que telles.

Toutefois, ces mêmes médias exercent un autre type de violence, plus insidieux : les photos, pages couvertures, titres, témoignages avec sanglots dans la voix, lignes ouvertes, particulièrement celle de Pierre Pascau, d'un odieux insupportable... enfin toutes ces choses qui nous ramènent à un truisme navrant. Le monde de l'information est contrôlé par des hommes et même s'ils s'indignaient devant ce crime crapuleux, ils n'en avaient pas pour autant plus de respect pour la victime, à travers cet étalage de funestes banalités.

Vous avez restitué le juste débat dans lequel se situe cette mort douloureuse. Je vous en suis reconnaissante.

DANIÈLE LORAIN,
MONTRÉAL

Manque de sens critique

Je viens de dévorer goutte à goutte, d'un trait, le numéro d'octobre, avec Kate Millett, comme une merveilleuse rencontre avec l'univers d'ici et d'ailleurs... Elle était plus substantielle, cette rencontre, que d'autres, telle celle de Louise Beaudoin, que j'avais moins aimée.

Un commentaire, cependant : votre quasi-absence de sens critique envers nos compagnes féministes, qu'elles soient américaines ou non, m'étonne souvent. En sommes-nous encore à la

sacro-sainte unité du type de celle développée par le mouvement syndical à un moment de son histoire ? Unité sans discorde apparente mais étouffée de renouvellement parce qu'elle masque les différences et divergences.

MARIE LECLERC,
QUÉBEC

Une image frette

Autant je suis ravie de voir mon texte *Nourritures solaires* publié dans LVR (Oct. 84), autant je suis déçue de l'illustration qui l'accompagne. C'est un texte sur l'érotisme, une fusion/guérison par le soleil évoquée dès le titre. La couleur bleu-mauve mortuaire de l'illustration contredit toute la passion que j'ai travaillé à exprimer. C'est frette où ça devrait être «hot» au possible et ça n'attire pas à la lecture.

Mais le découpage en morceaux du corps de la femme sur sa serviette de plage me dérange encore davantage. En plus du fait qu'il n'est pas original – c'est même une mode, ce montage par «clichés» – il trahit horriblement la sensualité du texte, qui parle de l'intégration du corps d'une femme qui a surmonté ses souffrances. L'image le montre douloureusement décomposé, presque une autopsie. Il trahit aussi la pensée féministe quant au problème de la représentation du corps de la femme qui est cruciale à notre projet de société (...). La redécouverte du plaisir, dont il s'agit dans le texte, part du désir de nous voir entières, puissantes et vraies en redéfinissant dans nos propres termes ce que nous entendons par érotisme.

SUSANNE DE L.-HARWOOD
MONTRÉAL

Le Rapport Bertrand : réussi

(À Dominique Robert) Ta critique du *Rapport Bertrand sur le vécu de mille femmes lesbiennes* ne me surprend pas outre mesure. (...) Tu fais une analyse du point de vue du féminisme radical, pour les trois quarts, et pour le reste tu veux bien concéder que ce livre a le mérite d'informer. Est-ce si peu ? J'imagine une fille de 20 ans (...) Elle n'a pas besoin d'une longue analyse théorique le jour où elle se découvre homosexuelle. Elle a juste besoin de savoir. Deux ou trois choses.

Aussi, grâce à une phrase et à une forme limpides, ce livre est accessible à toutes. Pourquoi chercher le livre impossible entre une psychologie populaire et un discours d'élite ? Celui-ci à d'abord le mérite d'exister car je n'en connais pas d'équivalent aux États-Unis ou en France (...)

M.F.
VERDUN

FEMMES PROFESSIONNELLES

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

Nathalie Croteau
Carole De Lagrave

ACCEPTONS LES MANDATS D'AIDE-JURIDIQUE

4017A, rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3

Tél. (514) 937-9326

DANIÈLE TREMBLAY M.A. T.S.

**Psychologue
Thérapie individuelle**

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 527-0974

**Grenier
&
Leduc**
avocats

Lise Leduc
avocate

4213 ouest, rue St-Jacques
Montréal, Québec, Canada
H4C 1J5
Metro Place St-Henri

(514) 935-6839

Bijouterie Palm

Création
Remontage
Vente
Réparation sur place
Réparation d'horloge
Art artisanal

1544 St-Jean Baptiste
Pointe-aux-Trembles, Montréal
H1B 4A4 Tél.: **645-5544**

Prop.: Lise Lauzier
Flérianne Riverin

aine deman-
temps partiel.
le à manger
parfaitement
6 heure. Pour
à: Yves nire
6218

UR) à domici-
sur machine à
-2527

experitente(e)
dames, 382-5350

TEURS deman-
dans robes
ité. Références

403 **DACTYLO**

**Travail de transcription
professionnel, minutieux
et discret, exécuté rapide-
ment sur appareil IBM.
Carole Gladu, 1380 rue
Laurier est, Montréal, Qué-
bec H2J 1H5, 527-5546**

MODELE masculin
mesdames. Discr
Ecrire numero tel
Casier 618, Montr

BEL homme de
complexe excessi
femme de 22 à 28
belle, sinon stab:

EN PRIVE Cor
que, 4557 St-Den

LALCO
ONE M

Sinon vous avez de l
sans alcool, ou
vous arrêter de

BUREAU: (514) 769-2176

Pierrette Tremblay, M.Ps.
PSYCHOLOGUE

Crise situationnelle — idées suicidaires
stress — homosexualité
phobie — séparation — deuil

Membre de la Corporation Professionnelle des Psychologues
du Québec

d.c.

HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPATRIQUE

407, ST LAURENT, SUITE 110, MONTRÉAL, QUÉBEC H2Y 2Y5 (metro Place d'Armes)
SUR RENDEZ VOUS (514) 871-8520

Offrez-le
en cadeau.

Vente
en kiosque
dès le
8 décembre



- Un outil de références.
- Un répertoire unique de ressources.
- Un guide pratique de services et produits.

3,25 \$

(514) 845-4281

376, rue Sherbrooke Est,
Montréal H2X 1E6

Contretemps

Contretemps, une revue qui aborde les questions d'écologie et de société. Au sommaire du prochain numéro (parution 85) : «L'hiver nucléaire/ Baie James : bilan.» Aussi disponible : vol. 1, no. 1 (2,50 \$) : Entrevue avec André Gorz, «Jeunes et politique», dossier forêt, l'état des plages. Vol. 1, no. 2 (2,50\$) : des entrevues exclusives avec René Dumont, Françoise D'Eau-bonne, Solanges Vincent, les Verts allemands, la pollution domestique. *Contretemps*, C.P. 1047, Succ. C. Montréal H2L 4V3.

Construire sa propre maison ?

Que vous vous construisiez vous-même ou que vous le fassiez avec l'aide d'un-e entrepreneur-e, apprenez en 11 cours intensifs de 12 heures par sujet, tous les principes de base de la construction, tous les trucs du métier, l'utilisation des matériaux, la façon de les poser ainsi que leur prix.

Prenez un cours ou plus selon vos intérêts et vos besoins ou inscrivez-vous à toute la série, ils sont donnés à l'Université de Montréal et à l'Université Laval de Québec. Frais d'inscription et d'adhésion à l'Institut GRACE : 5 \$ par an. Un cours : 50 \$ (12 heures), cinq cours : 200 \$ (60 heures), onze cours : 400 \$ (132 heures). *Pour plus d'information*, Institut Grace, 3937, rue Berri, Montréal, H2L 2H4, (514) 843-6417.

As-tu du travail ?

Aucun pré-requis n'est exigé, seulement un intérêt personnel pour l'amélioration de la vie des femmes. Tâches : répondre au téléphone, assurer une présence active au local, faire connaître les services et activités d'Info-Femmes auprès des autres organismes communautaires, organiser les célébrations du 8 mars et du 17 décembre, dactylographier, etc. Quand : immédiatement. Paiement de certains déplacements. *Personne à contacter* : Chantal Boily, 1050, St-Jean-Baptiste, Montréal 645-1526.

Enfin disponible !

Les maladies transmises sexuellement, un manuel des Presses de la Santé revu, corrigé, amplifié (malheureusement) et en français !!

Commandes individuelles : les exemplaires sont gratuits mais il faut envoyer 2,50 \$ par exemplaire pour les frais de poste et de service (maximum de 10 exemplaires). Commandes en quantité : appelez au (514) 272-5441. *Adresse postale* : Les Presses de la santé de Montréal inc. Case postale 1000, Station La Cité, Montréal (Québec) H2W 2N1.

Karaté des femmes

L'atelier de karaté des femmes ouvre ses portes au 2025, rue Gilford (coin Delorimier), à Montréal. Horaire (cours de débutantes) : lundi, 20 h ; mercredi ; 18 h 30 ; mardi et jeudi, 10 h 30. *Renseignements* : jour : 524-7881, soir : 527-9079.

La mensuelle treize... !

Après deux années d'existence, la collective *Ça s'attrape !* a senti le besoin de changement, de réorientation. Voici donc un outil plus adapté aux «grandeurs et misères» du groupe, tout en conservant le même objectif : diffuser la parole des lesbiennes. *Abonnement* : 1 an/10 numéros : 18 \$. *De soutien* : 25 \$. *À l'étranger* : 25 \$. *Adresse* : C.P. 771, Succ. C, Montréal H2L 4L6.

Bottin des femmes 1985

Plus de 750 noms de femmes professionnelles, commerçantes et entrepreneures, offrant des services et des produits connus, spécialisés et nouveaux. 5^e édition de ce répertoire indispensable. *Informations* : Denise Rousseau : (514) 727-2117.

La planiception

Un outil d'animation utile pour tous groupes, organismes ou institutions qui travaillent dans le domaine de la santé, sexualité, contraception. Il est à noter que ce vidéo ne privilégie aucune méthode et favorise le droit à la connaissance et au libre choix. *Pour plus d'informations* : Maison des femmes des Bois-Francs, Victoriaville, (819) 758-3384.

Le prélude à la femme

C'est le thème du 3^e Festival du monologue qui aura lieu en mai 85 à La Prairie. On recherche toute femme voulant vivre ses idées, sa culture, sa folie... en monologue. *Pour plus d'informations* : Manon Charpentier ou Louise Beauchemin : (514) 523-6373.

Travail et dangers

Les actes du colloque *Les effets des conditions de travail sur la santé des travailleuses*, organisé par le Comité de la condition féminine de la CSN en mai 83, réunissent les expériences de chercheur-e-s et de syndicalistes provenant d'une trentaine de pays d'Europe, d'Asie et des Amériques. Ce document, qui propose une approche féministe aux problèmes spécifiques rencontrés dans les «ghettos» d'emplois pour les femmes, dont le textile, le vêtement, l'électronique, l'agro-alimentaire et les services... est disponible en librairie au coût de 12,95 \$, ou au *Service de documentation de la CSN*, 1601, De Lorimier, Montréal H2K 4M5. (514) 598-2141 ; toute demande postale doit être accompagnée d'un montant supplémentaire de 2,90\$.

ÉQUIPE DE DIRECTION : Ariane Emond, Françoise Guénette, Claude Krynski, Louise Legault, Lise Moisan, Francine Pelletier • **RÉDACTION** : Françoise Guénette, Francine Pelletier • **ADMINISTRATION** : Louise Legault • **PROMOTION** : Ariane Emond • **SECRÉTARIAT** : Carole Gladu • **DIRECTION ARTISTIQUE** : Sylvie Laurendeau • **COLLABORATION** : Anne-Marie Alonzo, Carole Beaulieu, Denise Blais, Madeleine Champagne, Andrée Côté, Sylvie Dupont, Gloria Escomel, Brigitte Gauvreau, Josette Giguère, Dorothy Goldin Rosenberg, Monique Letarte, Lise Levasseur, Magali Marc, Hélène Pedneault, Diane Poitras, Joyce Rodriguez, Christine Ross, Michèle Roy, Marie-Claude Trépanier, Danielle Zana • **ILLUSTRATION** : Marie-José Chagnon, Thérèse Goldbout, Diane O'Bomsawin • **PHOTOGRAPHIE** : Suzanne Girard, Monique Letarte, Marik Boudreau • **MAQUETTE** : Marie-José Chagnon, Sylvie Laurendeau, Luce Venne-Forcione (publicité) • **CORRECTION D'ÉPREUVES** : Suzanne Bergeron, Hélène Lecours • **COMPOSITION** : Concept Médiatexte inc. • **PELLICULAGE** : Dupligrapix • **IMPRESSION** : Imprimerie Canadienne Gazette Inc. • **DISTRIBUTION** : Les Distributeurs associés du Québec, DAQ, tél. : 645-8754, extérior : 1-8-361-4550 • **PUBLICITÉ** : Claude Krynski : 843-7226 • **ABONNEMENT** : 1 an, 10 numéros : 19 \$, 2 ans, 20 numéros : 33 \$, 3 ans, 30 numéros : 45 \$. Tarif international, par voie de surface : 30 \$, par avion : 44 \$. Marie-France Poirier : 843-8366 • **LA VIE EN ROSE** est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec. **LA VIE EN ROSE** est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h 30 à 17 h au 3963 rue Saint-Denis, Montréal, H2W 2M4, ou en téléphonant : (514) 843-8366 ou 843-7226. Copyright 1984 - **LA VIE EN ROSE**. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal : Bibliothèques nationales du Québec et du Canada. ISSN-0228-549. Indexée dans Radar et membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois. Courrier de deuxième classe : 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.



e Glénat

EDITIONS

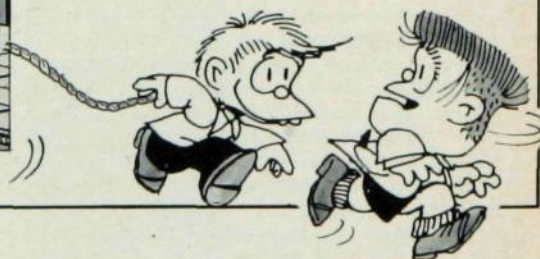


)) Youpi,
voilà le n°8 !

QUINO

8

Mafalda et ses amis



DÉJÀ
PARUS

- | | |
|----------------------|-----------------------------|
| 1 Mafalda | 5 Le monde de Mafalda |
| 2 Encore Mafalda | 6 Le petit frère de Mafalda |
| 3 Mafalda revient | 7 La famille de Mafalda |
| 4 La bande à Mafalda | |

Ménagères et soldats

Étiez-vous à la manifestation pour la paix du 20 octobre, à Montréal? Malgré la grève des transports, elle a réuni 12 000 pacifistes, plus qu'à Toronto (2 000), Edmonton (300) et Vancouver (500), mais c'était moins que prévu et moins qu'il ne faut. Où est donc l'élan inspiré de la grande manif new-yorkaise du 12 juin 1982? Aurions-nous déjà moins peur de la guerre nucléaire, de l'armement, de la militarisation?

Autant de questions qui soulignent l'urgence d'une réflexion féministe approfondie du désarmement. Au dernier congrès de l'Entraide missionnaire, en août à Montréal, Dorothy Goldin Rosenberg en posait quelques jalons. Voici des extraits de son allocution.

par Dorothy Goldin Rosenberg

Pendant que les discussions sur la guerre et la paix sont centrées sur les *outils* militaires (à coups de chiffres et de statistiques), on oublie souvent d'approfondir la critique *structurelle* du militarisme. Mais notre objection fondamentale au militarisme ne vient pas surtout de la grosseur de son arsenal ou de la capacité destructrice de ses armes. Nous nous objectons *au système de menace lui-même* et pas seulement à ses outils! (...) Selon la définition de Lyla Hoffman, auteure et éducatrice féministe, le militarisme est un système qui institutionnalise l'utilisation de la technologie et de la force pour contrôler la société. Il trouve sa justification dans le concept selon lequel la *nature* des hommes est intrinsèquement agressive et compétitive. Il découle de ce concept qu'il faut mettre sur pied une force militaire pour contrôler la société, régler les nations et défendre son propre territoire. Nous devons défendre *nos* intérêts, nous les bons civilisés, contre *leurs* intérêts, c'est-à-dire ceux des méchants qui nous attaquent. Une conception semblable, mais élargie, de la *nature humaine* justifie aussi le patriarcat.

Le *patriarcat* est un système mondial qui institutionnalise le contrôle hiérarchique des hommes sur les femmes et les enfants, ainsi que sur l'ordre économique, social et politique, ce qui inclut évidemment les hommes les plus faibles. Même si le contrôle ultime est concentré dans les mains d'une petite élite d'hommes, le patriarcat soutient le pouvoir de chaque homme dans sa propre sphère d'influence.

En conséquence, poursuit Hoffman, dans *l'esprit militariste et patriarcal*, la biologie équivaut au destin. Ces deux systèmes s'appuient sur la glorification des traits soi-disant *masculins* et sur le mépris des traits soi-disant *féminins*. Ils ont besoin que chaque génération soit socialisée de façon sexiste pour justifier leur existence et survivre. Il faut des hommes *virils* pour se faire concurrence, se battre et diriger. Il faut des femmes *féminines* pour encourager leurs hommes et produire la génération suivante de soldats, de travailleurs et d'admiratrices.

(...) Quand on étudie la formation militaire, on se rend compte, souligne à son tour Donna Warnock, que la misogynie (c'est-à-dire la haine des femmes), l'homophobie (c'est-à-dire la peur de l'homosexualité) et le racisme sont les ingrédients de base de l'endoctrinement militaire. Comme le dit la philosophie des *marines*, quand vous voulez créer de la solidarité dans un groupe de tueurs mâles, vous devez «tuer ce qu'il y a de femme en eux».

(...) L'éducatrice pacifiste Betty Reidon a fait oeuvre de pionnière dans un article intitulé : *Le militarisme et le sexisme ou les influences de l'éducation guerrière*. Elle y souligne que «les valeurs sociales contemporaines prédisposent à la guerre». Pour elle, «il existe des ressemblances remarquables entre les ménagères typiques et les soldats. Tous deux obéissent aux ordres. La chaîne de commandement militaire, bien qu'elle soit plus complexe, se rapproche au plan con-

ceptuel de la famille patriarcale : toutes deux sont essentiellement des organisations hiérarchiques.

«L'obéissance à l'autorité est la pierre angulaire d'une machine militaire efficace et le principe fondamental de la famille patriarcale. Le militarisme et le sexisme exigent qu'on serve et qu'on se sacrifie sans réfléchir. Alors que la liberté et l'égalité, au contraire, supposent le plein développement des capacités de réflexion et d'analyse de tous les citoyens.»

Ces rapports *dominant-dominé* existant à l'intérieur de la famille et de l'armée existent aussi entre les pays, particulièrement entre la plupart d'entre eux et les superpuissances. On en a vu plusieurs exemples récemment : quand, par exemple, le Canada a accepté de tester le missile Cruise américain, sans aucun débat, ni public ni parlementaire, malgré les protestations massives et la fameuse mission de paix de M. Trudeau; ou quand l'URSS a «invité fortement» les pays du Pacte de Varsovie à boycotter aussi les Jeux olympiques de Los Angeles...

(...) Or, comme dit la romancière canadienne Margaret Atwood, «L'impuissance et le silence vont de pair. Nous, de ce pays, devrions utiliser notre position privilégiée non comme un abri contre les réalités de ce monde mais comme une plate-forme pour parler».

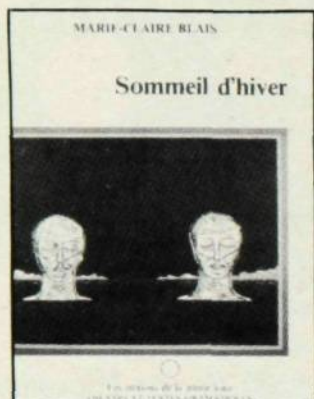
FIN

Dorothy Goldin Rosenberg, impliquée depuis longtemps dans le mouvement féministe, est animatrice en matière de paix et de désarmement pour le Studio D de l'ONF.

L'automne 84 à la pleine lune

ET CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Du théâtre qui se lit



MARIE-CLAIRE BLAIS Sommeil d'hiver

Marie-Claire Blais dramaturge, qui connaît? Dès 1968, elle écrivait sa première pièce *L'exécution*, et en 1976, *La nef des sorcières*. *Sommeil d'hiver* est un recueil de quatre textes dramatiques précédés d'une pièce de théâtre. Des textes envoûtants sur la solitude, la création, l'amour, la liberté et l'oppression.
9,95\$

JOVETTE MARCHESSAULT Alice & Gertrude, Natalie & Renée et ce cher Ernest

Jovette Marchessault évoque les présences d'Alice Toklas, de Gertrude Stein, de Natalie Barney, de Renée Vivien et d'Ernest Hemingway, puis transforme le jeu dramatique en une célébration de la parole. Un texte flamboyant. Qu'on se rappelle *La saga des poules mouillées*, «ce très grand moment du théâtre au Québec».
9,95\$



ANNE-MARIE ALONZO Une lettre rouge orange et ocre

La mère et la fille. Deux femmes s'attirent se lient et se déchirent. Se retrouvent aussi au pied de la croix car leur vie est vive et douloureuse. Il y a pourtant le rire. L'humour/amour des deux, les voix sont souvent douces, les sourires frôlent les regards éclatés. Un livre émouvant.
7,95\$



MARIE SAVARD Sur l'air d'Iphigénie

Marie Savard explore le lieu interdit de la rencontre amoureuse de la mère et de la fille. Son écriture, sauvage et lucide, tourne en dérision le dominant Imaginaire de la Culture.
7,95\$

DANS LA COLLECTION «Rose Sélavy» dirigée par Yolande Villemaire

COLETTE TOUGAS Le porphyre de la rue Dézéry

Un premier roman au timbre de voix singulier et attachant. Colette Tougas évoque, avec une maîtrise étonnante, les mutations de l'âme de l'enfance à l'âge adulte. C'est d'une drôlerie et d'une intelligence à toute épreuve. *Le porphyre de la rue Dézéry* est un livre d'images et de secrets.
7,95\$

Y a-t-il des questions dans la salle?

ou

Comment commencer sa propre black-list

par Hélène Pedneault

J'ai trouvé le titre de cette chronique dans l'autobus Voyageur qui me menait de Montréal à Jonquière le 25 septembre. Il fallait que j'essaie d'oublier que je savais qu'on pouvait faire en avion, en 50 minutes et 216 \$ le parcours que j'étais en train de faire en 7 heures et 61,80 \$, et que, dans le même temps en avion, j'aurais pu être à Paris. C'est dur d'oublier quand on est prisonnière d'un moyen de transport antédiluvien – inadmissible en 1984 à l'ère des ordinateurs et de Columbia – qui brasse de tous les côtés même si on se dirige en principe seulement vers l'avant (on serait plus à l'aise dans un blender)... et qui sent la charogne comme dirait ma mère, c'est-à-dire un mélange d'odeurs suspectes qui vont de la sueur générée par l'ennui profond jusqu'aux relents de latrines en passant par les p'tits pieds. Et j'en tais des meilleures encore au cas où vous seriez en train de lire *La Vie en rose* en mangeant.

En plus, l'espace vital est réduit à sa plus simple expression quand on a le grand bonheur d'être assise à côté d'un gros homme qui respire trop fort, qui ronfle quand il s'assoupit et qui écarte les jambes au maximum pour être plus confortable. Avez-vous déjà remarqué comment les hommes ont un sens de l'espace très différent de celui des femmes ? Dans le métro par exemple, regardez les hommes de tous âges qui sont assis, qu'on soit à l'heure de pointe ou non : 98% ont les jambes écartées. Ils prennent toute la place. Leur aura a l'air plus large que la nôtre. Ou c'est leur sens du territoire. Allez savoir. De quatre choses l'une : 1. «Faut que ça respire ces affaires-là», comme dirait Clémence ; 2. ils ont quelque chose de trop entre les jambes qui les gêne, ou, au contraire, 3. ils veulent montrer qu'ils ont ce fameux quelque chose entre les jambes ; 4. ils sont simplement grossiers et sans aucun raffinement. Au choix. La réalité doit être un mélange équitable des quatre suppositions.

Mais pour en revenir à l'autobus Voyageur, j'éprouve une terreur panique à l'idée de me retrouver coincée entre deux grandes jambes écartées et la paroi glacée de la fenêtre qui ne s'ouvre malheureusement pas, en essayant de me souvenir au plus sacrant de la position foetale expérimentée il y a 32 ans. Marie-Christine, que j'ai rencontrée sur le même autobus, m'a fait part de la même hantise. On doit être plusieurs femmes à cauchemarder sur ce sujet. Marie-Christine, ayant été obligée de prendre l'autobus Ottawa/Montréal/Ottawa/Québec/et Dieu sait où depuis les trois, quatre dernières années, songe à demander sa béatification lors de la prochaine visite papale, puisqu'il a promis de revenir quand il est enfin parti. (On ne lui avait pourtant rien demandé. C'est un homme aux initiatives coûteuses et encombrantes).

En plus, dans l'autobus du 25 septembre (heureusement que j'ai pris cet autobus sinon il n'y aurait pas eu de chronique...), il y avait derrière moi (où pouvait-il être sinon derrière moi ?) un jeune crétin qui n'a pas arrêté de délirer. Son discours à prétentions philosophiques aurait fait le bonheur d'un psychiatre. C'était un beau cas de sofa, les symboles jaillissaient de sa bouche comme le pétrole d'un puits en Arabie Saoudite. Une «plaie d'Égypte», comme dirait ma mère qui a toujours eu le sens de l'expression un peu excessive. J'ai de qui tenir. «La lune, ça n'existe pas. C'est le soleil qui existe, et le soleil seulement. La lune n'est que le reflet du soleil», disait-il. Et encore : «Le féminisme est contre nature. Les femmes ne sont pas féministes seulement pour ne pas faire la vaisselle, mais parce qu'elles ne veulent pas des hommes». Et quand on sait que la lune symbolise la femme... Je vous jure que je n'invente rien. J'ai pris des notes malgré le brassage de machine à laver de l'autobus.

Mais en fait, ce n'est pas à cause de lui que j'avais trouvé le titre de ma chronique. C'était à cause des journalistes de

tous les médias lors de la couverture de presse de la visite du pape. J'avais songé en premier lieu à l'intituler «Y a-t-il un crétin dans la salle ?» Mais j'ai eu peur du libelle diffamatoire, *La Vie en rose* n'ayant pas les moyens d'y faire face et moi non plus, au cas où j'aurais eu envie de nommer des noms. Je voulais simplement poser quelques questions en vue d'ouvrir une black-list permanente, régulièrement revue et corrigée, sur toutes sortes de sujets et avec toutes sortes de noms, pour qu'on commence à jouer dur. En voici quelques exemples :

Y aurait-il lieu de demander un décret gouvernemental transformant tous les autobus Voyageur en cabanes à patates frites ? Depuis quand le cardinal Léger est-il assez sénile pour se prendre pour l'Immaculée Conception ? (voir entrevue dans *La Presse*, début septembre 84).

Les journalistes sont-ils trop syndiqués ou trop bien payés pour faire une couverture sensée de la visite du pape ? Leur crétinisme est-il directement proportionnel aux salaires qu'ils gagnent ? Qu'ont-ils fait, pendant dix jours, de la sacro-sainte objectivité dont ils se garantissent d'habitude à pleines pages et à pleines ondes ? Ont-ils tous été touchés en même temps par la grâce de la Vierge et du Saint-Esprit ? Y a-t-il des journalistes au Québec ? Reagan existe-t-il pour vrai ou est-il une expiation que le bon Dieu envoie aux Américain-e-s pour les punir du Viêt-nam ? La rangée de gars qu'on voit à l'émission *Le Point* est-elle une réédition du *Concours du plus bel homme* ou une carence en présence féminine ? Croyez-vous au Gala de l'ADISQ ou est-ce seulement une autre faillite de Guy Latraverse ? Roger Duhamel de *La Presse* est-il en réalité un serpent à sornettes ou un gars qui a mal au foie ? (voir article sur Simone de Beauvoir dans *La Presse* du 5 octobre 84).

Et ainsi de suite. Je vous invite à constituer votre propre black-list et à éviter comme la peste l'autobus Voyageur, ses odeurs et ses psychopathes ambulants...

FIN

Politique familiale:

La parenté est arrivée



La voici enfin parmi nous, cette proposition de politique familiale qui, à force de se faire attendre, a sans doute suscité plus de craintes et d'espérances qu'elle n'en pourra jamais combler. Non, ce n'est pas une politique nataliste. Non, elle ne veut pas nous retourner à nos biberons.

Le *Livre vert sur la famille*, rendu public le 23 octobre dernier par le président du Comité ministériel permanent du développement social, le Dr Camille Laurin, est en effet plus une question qu'une réponse. Il ne propose pas de mesures. Ne fait pas de recommandations. Il soumet plutôt à notre réflexion un nouveau concept de la famille, ajusté à la réalité de la parenté des années 80.

Et quelle famille que celle du futur immédiat! Deux fois plus de familles monoparentales qu'il y a 15 ans, 43% de célibataires, quinze fois plus de naissances hors mariage qu'il y a 30 ans, des aîné-e-s laissés-e-s pour compte et des couples qui ne font plus qu'un enfant virgule sept (1, 7) bientôt un enfant virgule quatre (1, 4). Maman! Comment faire d'une telle marmaille un peuple fort?

C'est ce que Maurice Champagne-Gilbert (président), Nicole Boily et Christiane Bérubé-Gagné (membres) vont venir nous demander à compter du 15 décembre, alors qu'ils amorceront, appuyés-e-s par un comité de 16 sages, une grande tournée de consultation à travers le Québec! Comment harmoniser fiscalité, justice, logement, éducation et loisir «pour permettre aux pères et aux mères de mieux concilier leurs responsabilités parentales et leur présence sur le marché du travail»? De St-Jérôme à Gaspé, en

passant par Amos et Rimouski, le tour de la famille en 113 jours!

Des horaires d'ouverture d'écoles et de services publics mieux adaptés à nos tâches familiales? Des services de garde améliorés, des congés parentaux, un meilleur stock de logements? Des policiers mieux formés pour faire face à la violence conjugale? Des ressources pour les 256 000 femmes battues du Québec et les 10 310 enfants dont la sécurité et le développement sont compromis? Tout est possible aux pays du Livre vert et de la grande consultation. Reste à voir quelle allure prendra le plan d'action qui doit en découler à l'automne 1985. Quelle sera entre autres l'influence des partisan-e-s de la non-intervention de l'État «dans les foyers», pour qui l'autonomie de la famille prime sur celle des individus (des femmes surtout)?

Le concept de la famille adopté est toutefois intéressant puisque tributaire de la présence d'enfants et non plus du sacro-saint couple. La famille du Livre vert, ce n'est pas nécessairement «papa, maman et les enfants», mais plutôt «le groupe parent(s)-enfant(s) uni par des liens multiples et variés, pour se soutenir réciproquement au cours d'une vie et favoriser à leur source le développement des personnes et de la société.» Sans oublier que, d'après le Livre vert, la mise en oeuvre d'une politique familiale «nous convie collectivement à un profond réexamen de la condition masculine en son entier» et qu'il faut qu'on en vienne à ne plus trouver risible «qu'un homme s'absente de son travail pour des motifs reliés au soin d'un enfant.»

Les intentions sont belles et la consultation toujours louable mais, en tant que féministes, mieux vaut demeurer prudentes. D'autant plus que certain-e-s, dont la secrétaire générale de la Confédération des organismes familiaux du Québec (COFAQ), Mme Laporte-Dubuc, ne se gênent pas pour dire que, dans le fond, on devrait consulter surtout les organismes familiaux, les féministes n'ayant évidemment «pas grand-chose à faire là-dedans.»

Les organismes familiaux, qui espéraient un livre blanc assorti de mesures concrètes, ont d'ailleurs plutôt mal reçu ce document qu'ils considèrent «insuffisant». Mentionnons en effet que tout l'aspect modification de la fiscalité «en faveur de la famille» n'a été qu'effleuré, dans l'attente de la parution du Livre

blanc sur la fiscalité de M. Parizeau. De son côté, le Dr Camille Laurin soutient qu'il aurait été «irresponsable» de proposer des mesures avant que la population, dans toute sa diversité, n'ait indiqué les choix de société sur lesquels le gouvernement doit fonder ses politiques.

À nous la parole, donc voici le calendrier de la tournée de consultation sur la politique familiale (FORUMS RÉGIONAUX): Saint-Jérôme: 15-16 décembre 1984. Québec: 12-13 janvier 1985. Trois-Rivières: 19-20 janvier 1985. Rimouski: 26-27 janvier 1985. Longueuil: 2-3 février 1985. Laval: 9-10 février 1985. Montréal: 23-24 février 1985. Hull: 2-3 mars 1985. Sherbrooke: 9-10 mars 1985. Chicoutimi: 16-17 mars 1985. Amos: 23-24 mars 1985. Baie-Comeau: 30-31 mars 1985. Gaspé: 6-7 avril 1985.

Pour obtenir un ou des exemplaires du Livre vert ou de son résumé, on peut téléphoner sans frais au 1-800-361-7638, écrire au Bureau des renseignements sur la politique familiale, 1410, rue Stanley, 7^e étage, Montréal, Québec H3A 1P8 ou téléphoner à Montréal au 873-2563.

CAROLE BEAULIEU

1/ Le comité aviseur, entourant le secrétaire général associé chargé de coordonner l'élaboration des projets de la politique familiale, est formé de: Françoise Stanton, présidente de Kino-Québec pour les aîné-e-s; Stella Guy, présidente de l'Office des services de garde; Madeleine Blanchet, présidente du Conseil des affaires sociales et de la famille; Solange Fernet-Gervais, membre du Conseil du statut de la femme; Pierre-Yves Boily, de l'Office de pastorale du Québec; Renée Cloutier-Cournoyer, professeure en sociologie de la famille à l'Université Laval; Claude Dion, représentant les jeunes; Gaston Gauthier, de la Maison des parents de Montréal; Ruth Marchand-Laliberté, du Centre de services sociaux de Trois-Rivières; André Michaud, membre du groupe Hommes-Info; Madeline Préclaire, spécialiste en gérontologie; Jacques Wilkins, de la Fédération des CLSC; Georges Savard, du Développement social; Rita Cambon, de la Fédération de l'âge d'or; John Walsh, des services sociaux Ville-Marie et Moncef Guitouni, qui oeuvre dans le domaine des organismes familiaux. Nicole Boily a déjà été coordonnatrice de la Fédération des femmes du Québec et directrice du cabinet de la ministre à la Condition féminine du Québec. Christiane Bérubé est une ex-présidente de l'Association féminine d'éducation et d'action sociale (AFEAS).

Viol et répression au Guatemala



Huit cents femmes violées par l'armée. Plusieurs centaines d'entre elles aujourd'hui enceintes. Du petit village de Chimaltenango, au centre du Guatemala, nous parvient la plainte feutrée, presque étouffée, des femmes guatémaltèques.

De passage à Montréal en octobre dernier, Rosa-Maria Mendès dénonçait. Les tueries. La faim. Mais surtout la répression «devenue pathologique» que les forces gouvernementales exercent de plus en plus contre les femmes, ces «porteuses de tradition et de culture» qui depuis plus de quatre siècles ont assuré la survie d'un peuple, sa continuité. «L'armée viole en pleine rue, force des couples à faire l'amour en public. Depuis septembre, les femmes doivent participer aux

patrouilles d'auto-défense civile qui ne sont en fait que des tampons entre l'armée et la résistance. Si elles refusent, elles doivent payer pour trouver un remplaçant.»

Huit cents femmes violées par l'armée à Chimaltenango, c'est un rapport secret de l'armée qui le dit, assure la résistance qui en aurait obtenu copie. Huit cents femmes violées. Certaines avaient à peine 12 ans.

Exilée au Mexique depuis bientôt trois ans, Rosa-Maria est membre d'IXQUIC,¹ un organisme de femmes qui, «dans la mesure où la situation intérieure le permet», met de l'avant des programmes d'éducation et de santé. «En dépit des belles déclarations du nouveau gouvernement militaire, les budgets de la santé et de



l'éducation ont encore été réduits pendant que 40% du revenu national va à la défense et que quatre familles sur cinq vivent dans la plus complète pauvreté.»

Au Canada, en Espagne, en Suède, des membres exilées d'IXQUIC, essaient de faire connaître la situation des femmes guatémaltèques : 70% paysannes, 60% indiennes, triplement discriminées. Récemment encore l'Église catholique du Guatemala dénonçait les abus sexuels dont sont victimes les femmes et Monseigneur Gérard Flores s'en prenait aux services de santé du gouvernement qui stérilisent contre leur gré, lors de l'accouchement, un nombre croissant de femmes.

En dépit de cette situation difficile, un véritable «réveil» se ferait actuellement sentir chez les femmes guatémaltèques, qui tentent de plus en plus de s'organiser, selon Rosa-Maria. Ainsi, un groupe de mères, *Apuyo Muto* (Appui mutuel), devait tenir en octobre une marche de protestation de 30 km pour réclamer le retour des disparus guatémaltèques que la Commission des droits de l'homme des Nations Unies évalue à plus de 25 000. Peu d'informations ont encore filtré dans la presse internationale quant aux résultats de cette manifestation inspirée du mouvement des *Mères de la Place de mai* en Argentine.

À quelques mois des élections prévues au Guatemala en mars 1985, IXQUIC souhaite voir le gouvernement canadien continuer d'appuyer, comme il l'a fait en 1983 et 1984, une résolution dénonçant le gouvernement guatémaltèque pour son mépris des droits de «l'homme»(?). «La solidarité internationale peut faire avancer la cause des femmes du Guatemala», lance Rosa-Maria.

Les femmes désirant en savoir plus sur IXQUIC peuvent s'adresser à Cécile Rousseau, 4082 rue Hôtel de Ville, Montréal.

CAROLE BEAULIEU

1/ Nom d'une princesse maya représentant la mère de la création.

Louise Arcand

Trop vieille pour les nouvelles

Qui n'a pas sauté en apprenant le «remplacement» de Louise Arcand aux nouvelles de Radio-Canada, en août dernier ? Si c'est peut-être la première fois dans le monde des communications québécois que le boss ose révéler le fond de sa pensée : «Écoute, Louise, je n'irai pas par quatre chemins. On veut rajeunir l'information à Radio-Canada.», ce genre de discrimination fondée à la fois sur l'âge et le sexe est fréquent, d'après Francine Lemieux, conseillère syndicale du Syndicat des journalistes.

Mais quelle information ? Et pour qui ? Paule Bélanger, conseillère syndicale pour la Fédération des syndicats des infirmières et infirmiers du Québec, écrivait dans le bulletin du SPIIQ, en octobre dernier : «Regardons vivre le monde ensemble», qu'ils disent ! (...) Je fais partie du 52% féminin de la population qui cherche, au travers des images de société qu'on a choisi de lui projeter, quelque chose qui s'apparente à sa réalité. Il y a bien quelques émissions féminines par-ci, par-là, mais rien d'intégré tout au long de l'année.



Lesbiennes

Visiblement nombreuses

Plus de 500 femmes ont participé le 6 octobre dernier à la Journée de visibilité lesbienne. La troisième édition de cette rencontre annuelle reproduisait fidèlement la structure des années précédentes : ateliers le matin et l'après-midi, comptes rendus en plénière, en plus d'une exposition d'art, de kiosques d'information et de la projection du vidéo *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, le tout couronné par une excellente soirée de spectacle et de danse.

Alors qu'elles n'ont eu que six semaines pour organiser l'événement, les organisatrices se disent très satisfaites du nombre et de la diversité des lesbiennes présentes, mobilisées notamment par une bonne diffusion dans les médias : le *Journal de Montréal*, CKAC, CKVL, le *Dimanche matin*. Pour Ginette Bocage, coordinatrice de la Journée, l'intérêt manifesté cette année par les médias marque un grand progrès.

Bien des sujets habituels de nos rencontres s'y trouvaient de nouveau : la sexualité, les relations amoureuses (pourquoi les traiter séparément ?), la maternité, la discrimination et l'action politique. Mais les titres de certains ateliers

laissent songeuses plus d'une lesbienne «politique». Que penser de *Se rejoindre dans nos rejets sociaux* ou *Se rejoindre dans nos familles* ? Ce nouveau découpage de la réalité en ronds et en carrés découle peut-être plus du discours psycho-sociologique que de l'analyse féministe et politique ? Est-il anodin que le tiers des personnes ressources aient été des psychologues ?

Pour plusieurs lesbiennes féministes et lesbiennes radicales, les «rejets» sociaux et familiaux se nomment : *oppression* et *hétérosexisme*. Et ce envers et contre l'espèce d'idéologie libérale prétendant qu'on est «toutes du bon monde», juste un peu différentes, et que ça nous aidera de comprendre «leurs» préjugés face à nous... Alors qu'il faut analyser politiquement ce que nous vivons, *par choix*, pour sentir combien nous sommes subversives face au système patriarcal. Sans cette intelligence politique de notre situation et l'énergie qu'elle confère, il ne nous reste qu'une solidarité de «bons nègres» qui cherchent l'acceptation.

LISE MOISAN

Et je devrais m'en contenter. Parce qu'eux ont décidé ce que je dois consommer et comment je dois le consommer (Louise Arcand n'aurait pas, en plus, la bonne modulation...). Mais je me reconnais, moi, dans Louise Arcand. Dans son ton, dans ses inflexions. Pierre Nadeau a déjà dit (le citer devrait leur en imposer) : «La télévision, ça dépendra toujours de celui (lire celle) qui est devant le kodak (...) s'il a de la crédibilité ou non, s'il rejoint l'intelligence et le cœur des gens». Eh bien pour moi, c'est ça, Arcand, une femme à qui je puis m'identifier.

En plus des SPIIQ d'autres syndicats et groupes ont appuyé Louise Arcand et son syndicat. Un grief pour discrimination a été déposé devant l'employeur et un arbitre choisi, Me Jean-Pierre Lussier ; il ne reste plus qu'à attendre la convocation d'une audition qui n'aura probablement pas lieu avant mars prochain. Le «verdict» ne viendra qu'un, deux, ou même trois mois plus tard. Bref, tout le temps voulu pour qu'on cesse de s'énervier avec ça, que l'opinion publique soit passée à autre chose et qu'on tranche du côté de Radio-Canada ? Car les chances de succès, semble-t-il, sont autant du côté de l'accusé que de la plaignante, aussi incroyable cela puisse-t-il paraître.

LA VIE EN ROSE

La faute du système

**Discrimination
au travail**

«Saviez-vous qu'au Canada les femmes gagnent en 1980 58% du salaire des hommes, une progression de 4% seulement par rapport à 1970 ? Qu'à scolarité égale, les femmes gagnent toujours moins que les hommes ? Que deux femmes sur trois sont concentrées dans 10 types d'emplois seulement, alors que les hommes en partagent quelque 500 à 600 ? Et que le taux de ségrégation en emploi est toujours resté à peu près le même depuis le début du siècle, soit 66%, ce qui signifie que deux tiers des travailleurs devraient changer de travail avec deux tiers des travailleuses pour que nous parvenions à l'égalité en emploi ?»



L'ÉCHELLE DES DAMES

C'est ainsi que commence *Les Femmes et l'emploi : de la discrimination à l'égalité*, le tout récent document de l'Institut de recherche appliquée sur le travail, l'IRAT, d'après une étude de Hélène David. Document sans doute beaucoup discuté lors de deux rencontres syndicales importantes, fin octobre : le colloque de la FTQ sur l'accès à l'égalité dans l'emploi pour les femmes et le forum du Syndicat des professionnels-le-s du gouvernement du Québec (SPGQ) sur l'avenir de la fonction publique québécoise.

Quoiqu'il y ait longtemps qu'on parle de discrimination dans l'emploi, qu'un article inscrit depuis 1976 dans la Charte des droits et libertés de la personne du Québec la rende illégale – ce qui explique, entre autres, le jugement récemment porté contre le CN (voir LVR, sept. 84) – et quoique personne ne contesterait aujourd'hui le principe d'un *salaire égal pour un travail d'égale valeur*, il semble que la lutte, la vraie, vient de commencer.

D'abord, on ne parle plus de simple discrimination mais de discrimination systématique. Le terme rebute un peu mais il sert à montrer à quel point la discrimination dépasse l'écart salarial entre hommes et femmes, à quel point elle est inscrite

dans les mécanismes institutionnels : recrutement, embauche, sélection, affectation, classification, voies de promotion, formation professionnelle, rémunération, etc. Bref, comme dit Hélène David dans *Les Femmes et l'emploi*, c'est toutes les règles du jeu qu'il faut changer, et les femmes syndiquées commencent à avoir plus d'une idée là-dessus.

Pour les femmes du SPGQ, par exemple, un «vrai programme d'accès à l'égalité» voudrait dire d'abord inscrire la définition de la discrimination systémique dans la Charte des droits et libertés. En quoi serait-ce utile ? «Les commissaires de la Commission des droits de la personne chargés d'appliquer la Charte ne comprennent qu'une chose quand on leur parle de discrimination au travail : qu'à fonctions égales, un homme et une femme ne reçoivent pas le même salaire», de dire Renée Lebrun du SPGQ.

Ensuite, implanter des mesures d'égalité dans l'emploi (lire : les mêmes chances, la même reconnaissance pour tout le monde), des mesures de redressement (lire : l'embauche préférentielle des femmes) et des mesures de soutien (lire : plus de congés parentaux, de garderies et, ce qui est plus innovateur encore, une transformation des conditions de travail donc des outils trop lourds, etc. des horaires trop continus, lorsqu'une femme accède à un poste généralement accompli par un homme).

Troisièmement, que ces mesures passent du niveau des «bonnes idées» à la réalité en les rendant *négociables* lors des conventions collectives. Et, la cerise sur le sundae : créer un fonds d'aide public, géré par un groupe autonome de femmes, en vue de financer toute femme ou tout groupe de femmes, syndiquées, ou *non*.



ÉCHELLE À PROMOTION OUVERTE

SALAIRE À L'ÉCHELLE :
• SECTION MASCULINE : 1 POUCE = \$1.00
• SECTION FÉMININE : 1 POUCE = .50¢



voulant porter plainte pour discrimination au travail.

Fin «le temps des platitudes en matière de condition féminine», disait Louis Laberge lors du colloque de la FTQ. Le même Laberge qui, au dernier congrès de la centrale, avait usé de son «autorité» pour bloquer une «proposition de féminisation de l'appellation même du syndicat, soit la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec»¹ Suite aux deux rencontres d'octobre, faut-il croire à un progrès inouï du département des mentalités syndicales québécoises ? Pour ainsi débattre l'action positive et en accepter le principe, les hommes syndiqués auraient-



COURTES ÉCHELLES DE SALAIRE

ils enfin compris la portée réelle de ces revendications féministes ? Il est permis d'en douter quand on sait que beaucoup d'entre eux digèrent mal que «cette lutte soit entièrement menée par des femmes». À suivre lors du prochain front commun, le test par excellence.

FRANCINE PELLETIER

1/ In *La Presse*, 30 octobre 1984.

Fécondation in vitro

Du devoir conjugal à l'immaculée conception

Depuis la naissance de Louise Brown, en 1978 en Grande-Bretagne, 500 enfants sont nés suite à une fécondation in vitro. Les curés devraient être contents : 500 naissances sans péché originel, 500 immaculées conceptions. Mais non, ils ne sont pas encore satisfaits.

Le 19 octobre dernier, le Groupe de recherche en éthique médicale (GREM) organisait à l'Université Laval un colloque multidisciplinaire sur le thème *La fécondation in vitro : bienfait pour l'humanité ou aventure scientifique ?* La formule était originale : deux *avocats* ont appelé sept *témoins* pour tenter d'éclairer le débat. Évidemment, comme il s'agissait d'un colloque sérieux, tous les experts convoqués étaient des hommes, à l'exception de l'éminente juriste Édith Déleury. C'est comme en cuisine, celles qui la font tous les jours ne sont jamais les «grands chefs».

Cette digne assemblée était composée de deux médecins, un biologiste, deux philosophes, un théologien et une juriste. Un couple est aussi venu témoigner de ses démarches infructueuses pour avoir un enfant. Inéluctablement, le débat s'est rapidement enlisé dans la question du statut qui devrait être reconnu non pas au fœtus, mais à cet amas de cellules qui, jusqu'au cinquième ou sixième jour, demeurent *indifférenciées*, c'est-à-dire inqualifiables, ni garçon, ni fille, peut-être jumelles.

Je résume les propos. S'agit-il simplement d'un «matériel biologique», précieux en tant qu'être humain potentiel ou, au contraire, s'agit-il d'une «vie humaine»? En termes macro-éthiques (*sic*), que doit-on penser de «l'artificialité du processus»? Car, «après le sexe sans reproduction, nous voici aux prises avec la reproduction sans sexe»!!! Mais encore faut-il déterminer la «valeur ontologique» de l'embryon, qui n'est, faut-il le rappeler, que «pure potentialité». L'Église qui pendant des siècles a prôné la doctrine de «l'animation médiate» opte maintenant pour celle de «l'animation immédiate», reconnaissant ainsi une âme au moindre des zygotes.¹

Officiellement, l'Église condamne la fécondation in vitro parce qu'elle y voit une «dissociation entre l'amour et la procréation» (que ne faut-il pas entendre!).

Sur le plan juridique, on a constaté de

nombreuses lacunes dans les lois : «Quel statut doit-on reconnaître aux zygotes, embryons et fœtus?» ; «Le droit à la vie comprend-il le droit de donner la vie»? Dans ce cas, évoquait à mots couverts l'un des panélistes, comment faire en sorte que les techniques mises au point soient utilisées seulement par des couples respectables et non par des femmes célibataires ou même des lesbiennes? Finalement, le concept même de «parentalité» ne risque-t-il pas d'être remis en cause avec toutes ces histoires de don d'ovules, de transfert d'embryon et de mères porteuses? Et le droit des chercheurs de faire des «expérimentations», que devient-il? Et la «tendresse» dans tout ça, bordel?

Mais la vraie question au cœur du débat, celle qui n'a jamais été formulée, je l'ai comprise vers la fin de cette longue

journée. Je l'avoue, elle est vraiment épineuse. Ménager la chèvre et le chou n'est pas aussi facile qu'on pense. En effet, comment faire en sorte que ces messieurs puissent continuer à jouer les demi-dieux, à expérimenter et orchestrer la reproduction humaine, à la détruire ou à la modifier selon leur bon plaisir tout en interdisant aux femmes d'avorter? That is the question. Je crois que les grands idéologues du patriarcat ont un sérieux problème.

ANDRÉE CÔTÉ

1/Zygote : oeuf fécondé produit de l'union des gamètes, c'est-à-dire les cellules reproductrices sexuées qui, en s'unissant à une autre cellule reproductrice du sexe opposé, forment l'oeuf d'où sortira un autre être vivant (tiré du Petit Robert).

Famine

L'Éthiopie et vous

Avez-vous vu les images tragiques de la famine qui sévit en Éthiopie? Images bouleversantes d'enfants fantomatiques. Images insupportables d'êtres humains pleurant de faim, de douleur et de mort. Responsable : la sécheresse, en grande partie. Mais aussi, la mauvaise répartition des richesses alimentaires ainsi que des déficiences d'organisation au niveau de l'aide internationale, à imputer encore et surtout à des chicanes d'ordre politique.¹ Questions immédiates : que puis-je faire? Que pouvons-nous faire? Que font nos organismes de pays riches en présence de catastrophes semblables?

Dans le cas précis de l'Éthiopie, Oxfam-Québec s'associe à Oxfam-UK (Royaume-Uni), qui se charge d'y faire parvenir 10 000 tonnes de blé et 50 tonnes de *high-energy biscuits* (biscuits riches en protéines). De plus, trois infirmières ont été dépêchées pour créer de toute urgence un Centre nutritionnel où elles distribuent des *feeding kits* (nécessaires de cuisson).

Si vous désirez faire votre part contre la famine, vous pouvez toujours envoyer vos dons à : OXFAM-QUÉBEC, 169 est, rue Saint-Paul, Montréal (Québec), H2Y 1G8, tél. : (514) 866-1773.



Autre forme de participation, vous pouvez vous renseigner sur les données vérifiables du problème. Le point de départ d'une réflexion pourrait être le bulletin no 25 d'Oxfam-Québec sur les mythes de la faim dans le monde, ou les idées que vous aurez échangées avec les membres d'un organisme faisant oeuvre d'éducation sur le sujet : *Le Projet FAIM*, 360, rue Saint-François-Xavier, Montréal (Québec) H2Y 2S8, tél. : (514) 287-1997.

Pensons aussi qu'il y a peut-être des êtres, plus près de nous, qui souffrent de malnutrition. Nous pouvons agir. Nous ne sommes jamais aussi impuissant-e-s qu'on voudrait bien nous le laisser croire.

JOSETTE GIGUÈRE

1/ Voir : «Les damnées de la terre», Carole Beaulieu in LVR no 20, octobre 1984.

Quand «l'actualité» répond à La Vie en rose

Dans le numéro d'octobre dernier, *La Vie en rose* publiait un texte d'Isabelle Gusse, du Regroupement des garderies du Québec, intitulé : «Quand *L'Actualité* se mêle des garderies» et qui dénonçait un article de Dominique Demers paru un mois plus tôt dans *L'Actualité* : «Les garderies, jardins ou jungles?»

Parce qu'à son avis «cette lettre décrivait incorrectement (leur) reportage et préjugait en outre de son intention», le directeur de *L'Actualité*, monsieur Jean Paré, nous demandait à la mi-octobre de publier sa réponse à madame Gusse.

«Madame,

«L'article de *L'Actualité* sur les lacunes des garderies soulève votre indignation. Alors pourquoi ne pas démontrer que les faits que nous avons rapportés sont faux, tout simplement? Votre jupon idéologique dépasse : l'occasion ne vous sert qu'à faire la guerre aux garderies privées et à réclamer le droit pour les femmes de sortir de la maison et de prendre un job au même titre que les hommes. Je vous signale que la majorité des femmes travaille à l'extérieur : reste-t-il bien des gens à convaincre? (...)

«D'autre part, l'article que vous nous reprochez sans l'avoir bien lu servira les femmes. Pour travailler, il leur faut plus de garderies ; pour travailler en paix, il leur en faut d'irréprochables. À l'heure actuelle, la réglementation sur les garderies est insuffisante, même l'Office des

services de garde en réclame une meilleure. Les ratios, en particulier, sont beaucoup trop élevés ; de plus, ils ne sont souvent pas respectés. Les fonds, enfin, manquent et les entreprises devraient s'impliquer davantage (ou être impliquées par les employés et leurs associations) dans le financement des garderies.

«Toutes ces lacunes sont vraies des garderies à but non lucratif tout autant que des institutions privées. Nous n'avons pas remarqué au cours de notre enquête (qui a touché 40 garderies sur cinq cents et quelque, un échantillon convenable) que les unes soient en principe supérieures aux autres ; là comme ailleurs, la qualité dépend de l'exigence des clients. Nous ne croyons pas que les parents québécois aient les moyens de fermer les garderies privées. Quant à s'y opposer par principe – parce qu'elles «font de l'argent sur le dos des enfants» – autant étatiser également l'alimentation pour enfants, les vêtements, le jouet, le transport scolaire, l'assurance, la pédiatrie, etc. ! Il me semble que votre intervention vise moins le bien des parents et des enfants que la promotion de vos idéologies et le resserrement du contrôle social. Je comprends donc que *L'Actualité* vous déplaie...

«J'ai également tiqué devant le titre de votre article (mais peut-être n'est-il pas de vous?). Car dire que *L'Actualité* «se mêle» de garderies, n'est-ce pas nous interdire ce sujet? Et pourquoi? Il appartient aux

puériculteurs? Aux partis? Vous oubliez le client. Ou aux seules femmes? On ne vous pensait pas sexiste.»

À cela, Isabelle Gusse a choisi de répondre brièvement, paragraphe par paragraphe.

«1^{er} paragraphe : sans commentaire, les jupons se marrent.

«2^e paragraphe : il eut été plus pertinent d'écrire ces nuances et points de vue dans l'article de madame Demers.

«3^e paragraphe : le Regroupement des garderies du Québec ne s'oppose pas aux garderies privées par principe mais bien parce que la qualité des services y est moindre que dans les garderies à but non lucratif.

«4^e paragraphe : «se mêler : se confondre, ou se joindre, ou s'occuper de, ou s'ingérer mal à propos» (Petit Robert). À vous de choisir.

«Dernière phrase : ce sont effectivement les femmes qui mettent les enfants au monde.»

NDLR : Simple question de fait : la majorité des Québécoises ne travaillent pas à l'extérieur : elles sont 46% à le faire (en 1982, selon *Les femmes, ça compte*, CSF, 1984). Mais toutes travaillent gratuitement à l'intérieur. À quand un dossier sur le travail ménager dans *L'Actualité*?

Les Films du Crépuscule vous propose des films pour les regroupements et associations de FEMMES

dont: Depuis que le monde est monde -
L'Entraînement des femmes - Un
homme, un vrai - Plus qu'imparfait -
Plusieurs tombent en amour - La
Cuisine rouge...

4503, St-Denis, Montréal, H2J 2L4, 849-2477

Bagel
etc...

Ouvert toute la journée/
toute la nuit

(Sauf le lundi soir)

- Un authentique «Diner» style new-yorkais des années '40...
- Les plus délicieux hamburgers et capucinos du Plateau
- De la bonne musique de l'ère «big bands»...
- Un endroit unique pour les oiseaux de nuit...

4320 Boul. St-Laurent/coin Marie-Anne
Montréal, Tél. 845-9462

Des livres qu'il faut lire

Ross Terrill
MADAME MAO

Elle est née ravissante dans une famille peu argentée et désunie du Nord de la Chine. À seize ans, elle se lance à l'assaut de Shangai, la capitale qu'elle veut conquérir en montant sur les planches. Elle y brille, en effet, dans *Maison de poupée* d'Ibsen et le rôle de Nora la poursuivra toute sa vie. À dix-neuf ans, elle est venue à bout de deux maris; elle rudoie ses amants, égratigne qui se met au travers de son ambition: accomplir un destin prestigieux, seule, sans le devoir à un homme. À vingt-quatre ans, elle renonce aux lumières de la scène pour suivre Mao Zedong. Mais son combat continue: elle consent à être la femme du premier président de la République populaire de Chine, mais elle ne veut pas n'être que cela. Il lui faut marquer le sort de son peuple, ainsi mettra-t-elle en oeuvre sa Révolution culturelle. Aujourd'hui, elle a soixante-dix ans, elle est en prison et passe ses journées à faire des poupées de chiffons. Éditions Ramsay, \$19,95

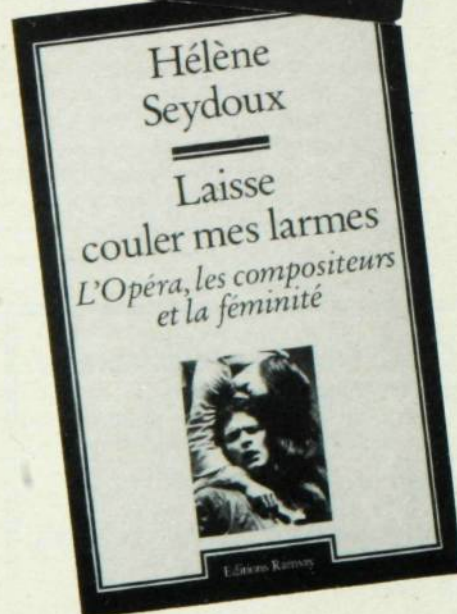
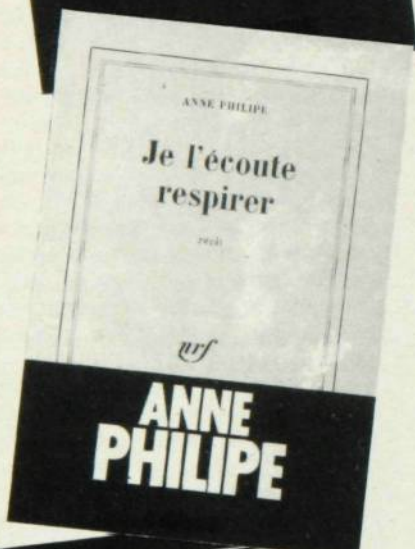
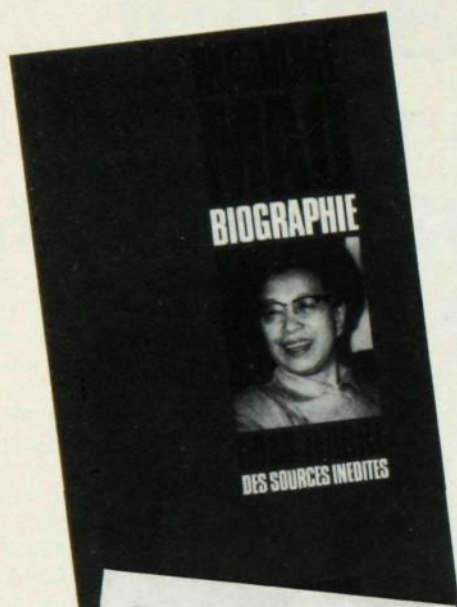
Anne Philipe
JE L'ÉCOUTE RESPIRER

Dans une maison où les oiseaux de passage et les chats en vadrouille rappellent à chaque instant l'insouciance de la vie, une femme est en train de mourir. Elle a quatre-vingt-dix ans, une beauté dont ni les rides ni la maladie n'ont abîmé les traits, et comme une sagesse intérieure qui se devine derrière le souffle lent de cette silencieuse agonie. Anne Philipe, sa fille, *l'écoute respirer*... Éditions Gallimard, \$14,50

Hélène Seydoux
LAISSE COULER MES LARMES
L'opéra, les compositeurs et la féminité

Pris dans leur ensemble, la peinture, la sculpture, le théâtre et le cinéma donnent aux femmes comme aux hommes la place qui leur revient dans l'univers, mais l'opéra chante un monde où les femmes sont constamment exaltées et magnifiées. À l'opéra, les héros sont la plupart du temps des héroïnes: gagnantes ou perdantes, elles y ont toujours le beau rôle. Éditions Ramsay, \$29,00

En vente en librairie



par Lise Levasseur
et Monique Letarte

DES MALHEURS DE SOPHIE... AUX OBJECTIONS DE MAFALDA



C'était il y a 20 ans. Nous sortions des Bibliothèques verte et rose, avec leurs *Clan des Sept* et *Club des Cinq* signés Enid Blyton. Nous hésitions entre les malheurs de l'impertinente *Sophie*, née Rostopchine, et le fair-play du beau *Bob Morane*, entre l'idéalisme chrétien des jeunes scouts de *Signe de piste* et la curiosité de *Tintin au pays de l'or noir*, entre T. Trilby et, déjà, les Barbara Cartland et autres Harlequin. Et nous gobions tout, avec modèles et valeurs.

Berthe Bernage nous enseignait le «devoir joyeux» de *Brigitte*, jeune épouse et mère catholique; René Philippe nous proposait plutôt, avec *Sylvie hôtesse de l'air* (puis épouse et mère mais toujours aventureuse) une héroïne audacieusement moderne. Nos lectures étaient surtout françaises et édifiantes. De temps en temps des *comic books* américains: *Superman* et Lois Lane, *Archie*; de plus en plus de BD: *Pilote*, *Spirou*, *Mortimer*, *Michel Vaillant*, et toujours *Tintin*, des tas de beaux héros courageux à la mâchoire plus ou moins saillante, quelques héroïnes amoureuses et dévouées.

C'était il y a 20 ans. Nous en avons 8, 10, 12. Que nous reste-t-il maintenant de ces lectures-là? Petit sondage autour de nous: «L'amour avec un grand A, même aujourd'hui, c'est toute ma câline de vie», dit Christine, ex-dévoreuse de romans Harlequin. «Les contes et légendes de tous les pays, c'est maintenant mon goût des voyages et mon intérêt pour toutes les femmes du monde» (Pascale). «*Bob Morane* m'a enseigné un certain fair-play, à être le chevalier servant de ces dames» (Yves). «Yves Thériault m'a fait partager toute la mystique de la terre; j'en ai gardé une admiration sans bornes du peuple indien» (Pascale). «Même punie, *Sophie* était pour moi toute l'acceptation maternelle de ma propre étourderie» (Denise). «*Sylvie*, c'était toute l'aventure dans la stabilité émotive, l'une des clés du succès en amour» (Monique). «Définitivement, les livres scouts, les *Tintin*, les *Bob Morane* m'ont donné le goût d'être tenace, courageux, aventurier, honnête» (Denis). «T. Trilby (*Moineau la petite librairie*, etc.) est pour moi le rappel d'un sentimentalisme que j'exècre parce que je l'ai trop bien intégré» (Lise).

Classiques ou fortuites, nos lectures

d'enfance ont imprimé leur passage dans notre mémoire collective et personnelle, à la façon d'un concerto de Mozart ou d'une fugue de Bach, d'une chanson des Platters ou des Beatles, à la manière bientôt, pour les enfants des années 80, d'un Boy George ou d'un Michael Jackson.

Nous avons dix ans, la télévision un peu moins, et nous lisions le monde avec avidité. Aujourd'hui nourris de télévision et d'images, les enfants lisent pourtant toujours. Mais quoi? Quelles *Sophie* ou *Sylvie*, quels *Morane* ou *Tintin* leur offre-t-on? Enfants de l'image, savourent-ils les mots comme nous dégustions les nôtres ou cherchent-ils un nouveau vocabulaire? Où réside leur plaisir de lire? Qui écrit pour eux? Selon quels critères, avec quelle volonté? Et demain, que garderont-ils de ces lectures d'aujourd'hui, quelles valeurs plus ou moins stéréotypées, quelles visions du monde plus ou moins conflictuelles?

Autant de questions qui ont stimulé l'amorce d'enquête que voici, auprès d'enfants, d'auteur-e-s, d'éditeurs québécois et de «spécialistes» de livres pour enfants. Mi-nostalgie, mi-curirosité, nous voulions surtout soulever quelques interrogations.

LES
ENFANTS!



Quelles sont donc les lectures préférées des enfants d'aujourd'hui ? À la question «Qu'est-ce que tu aimes lire ?», ils et elles ont répondu :

Laurence et Manuelle, 7 ans : «J'aime bien *Astérix* et *Tintin*. Quand j'étais à la maternelle, mon père me lisait des contes ; aujourd'hui, maman me lit *Le Petit prince* » – «Moi, je lis les livres de Mondia, une collection québécoise, et beaucoup d'autres avec des images. Je connais les contes de fées... J'aime aussi prendre mon livre, le mettre comme ça... et faire des maisons avec.»

Marie-Victoire, Marie-Céline, Samuel et Jonathan, 8 ans : «Moi, je ne lis pas beaucoup mais j'aime les *Schtroumpfs*, le soir avant de me coucher.» – «Je lis des *Astérix*, des *Gaston la Gaffe*, des albums...» – «Il y a au moins quatre bandes dessinées que j'aime : *Astérix*, *Tintin*, *Gaston la Gaffe*, cette sacrée *Sophie*. J'aime beaucoup les contes de monstres et ce qui est drôle.» – «Les bandes dessinées surtout».

Anik et Jacob, 10 ans : «Des Comtesse de Ségur et des BD. Je les aime avec pas beaucoup d'images», – «Des livres d'aventure, des *Bob Morane* et des Jules Verne. Présentement, je lis Victor Hugo et je l'aime beaucoup».

Thierry, Sophie, Valérie et Marie-Lou, 11 ans : «Des livres drôles, des bandes dessinées et des livres scientifiques.» – «Les BD et la Comtesse de Ségur. J'aime *Boule et Bill*, *Astérix*, *Tintin* et l'aventure.» – «Moi, c'est les BD comme *Tintin* ou *Obélix* (!) ou bien des livres de sciences naturelles et de science-fiction. J'ai beaucoup aimé *Surréal 3000* et un peu de la Bibliothèque rose.» – «La BD, comme *Bettie et Véronica*, les romans d'amour et les livres dramatiques. J'ai lu *Love Story* et à l'école *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, et *Surréal 3000*».

Julie, 12 ans : «J'adore lire, c'est ce que j'aime le plus. Je lis des *Bettie et Véronica* et les *Archie*. Il y a six mois, j'ai lu tous les Comtesse de Ségur, c'était la compétition avec les copines : qui finirait la première ? On les a tous lus. J'aime aussi les livres vieux, c'est mystérieux. On les feuillette pour voir s'il n'y aurait pas la cachette d'un trésor. On va dans les bazars, puis quand la couverture est toute sale, poussiéreuse dessus, on l'achète pour voir celle qui aura le plus vieux livre !»

Mélanie, Elvire et Allysan, 13 ans : «Comme tout le monde, j'aime lire de la BD : *Bettie et Véronica* mais aussi *Mafalda*, une bande dessinée pour les adultes. J'ai beaucoup aimé lire le *Journal d'Anne Frank* et j'aimerais voir la pièce de théâtre...» – «Simenon, Agatha Christie et les BD *Gaston la Gaffe*, *Boule et Bill*. Les biographies : j'ai lu *Christiane F.* que j'ai beaucoup aimé.» – «Des livres d'aventure, d'amour ou de science-fiction. À l'école, on se prête des Agatha Christie et on lit du Martin Gray.»

Astérix, *Tintin*, les *Schtroumpfs*, la Comtesse de Ségur, les BD : nous nous y attendions. Victor Hugo, Gabrielle Roy, Martin Gray nous surprennent un peu plus.

3000



LES
LIVRES!



Il y a encore très peu de chiffres officiels sur ce que lisent les jeunes Québécois-es. Une certitude : les 8 à 13 ans adorent les bandes dessinées, les garçons plus que les filles. Environ 50% des usagers de la Bibliothèque centrale de Montréal, section jeunesse, s'y adonnent régulièrement. Les séries *Tintin* et *Astérix* sont encore parmi les plus populaires. Viennent ensuite les styles gag comme *Gaston la Gaffe* et *Boule et Bill* : on y retrouve un humour sans profondeur et des situations souvent sexistes. Aussi stéréotypées, les collections *Archie* et *Bettie et*



Laurence... et Valérie



Véronica rassasient le goût de romantisme des jeunes. Du côté des héroïnes, *Mafalda* de Quino, *Yoko Tsuno* de Roger Leloup et *Adèle Blanc-Sec* de Jacques Tardi se disputent la vedette. Yoko Tsuno est une aventurière qui entraîne l'enfant dans une série d'intrigues scientifiques, tandis qu'Adèle Blanc-Sec le projette dans un monde imaginaire. *Mafalda* philosophe avec humour sur tous les grands problèmes fondamentaux du siècle. De toutes ces bandes dessinées, aucune n'est québécoise.

Quant aux romans, les lectures les plus courantes sont toujours celles de la Bibliothèque rose avec en tête la Comtesse de Ségur puis les aventures d'Enid Blyton. Parmi les collections québécoises, *Pour lire avec toi* des éditions Héritage est de loin la plus populaire avec entre autres *Émilie la baignoire à pattes* qui part en promenade, le lapin *Alfred dans le métro* et *Tourbillon le lutin de la Côte-Nord* à préoccupations écologiques.

Adolescent-e-s en manque

C'est aux adolescent-e-s et pré-adolescent-e-s qu'on offre le moins : peu de livres et la plupart éloignés de leurs champs d'intérêt. Le libraire Michel Lévesque, spécialisé en littérature jeunesse, relevait le manque de livres sur des sujets comme le sexe, les drogues, l'inceste, l'homosexualité, le viol... autant de thèmes qui touchent les adolescent-e-s dans leur quotidien et jusque dans leur vie affective.

Parallèlement, dans les écoles, des classiques d'auteur-e-s québécois-es sont au programme et appréciés des enfants. *Surréal 3000*, le best-seller de Suzanne Martel qui fait d'une aventure sous le Mont-Royal une fiction humanitaire, en est un exemple bien connu, à côté des Vigneault, Leclerc, Thériault. Et la relève, les Cécile Gagnon, Francine Loranger, Robert Soulières, Ginette Anfousse, Bertrand Gauthier, pour n'en nommer que quelques-un-e-s, a maintenant la chance de diffuser ses livres en milieu scolaire.

Héros... ïnes de 4 à 8 ans

Aux enfants de 4 à 8 ans, les auteur-e-s des années 70 ont proposé des héros et héroïnes très diversifiées. À 45%, des personnages humains, dont 78% de protagonistes enfants eux-mêmes. À 30%, des animaux. À 12%, des éléments de la nature personnifiés. À 11%, des objets personnifiés. Selon la thèse de Claudine Blain, professeure au programme de perfectionnement des maîtres en français, U. de Montréal.

Quant au contenu, il faut reconnaître que les enfants lisent encore surtout les valeurs du passé mises au présent : les stéréotypes sexistes véhiculés par Tintin et son amie la Castafiore, par le commandant Morane, super héros et protecteur de ces dames, par le *Club des Cinq* ou des *Sept* où



BILL EST MABOUL



DUPUIS



les rôles féminins sont toujours secondaires.

L'extrême jeunesse du répertoire québécois explique la lente élaboration d'une nouvelle mentalité. Pour l'instant, des éditions plus novatrices comme La Courte Échelle sont connues principalement des éducateurs-trices et en général le nouveau matériel plus progressiste commence à peine à être diffusé dans le milieu. Pourtant, les femmes y sont revalorisées : Ariane, héroïne de *La Cavemane*, de Marie-Andrée Warnant-Côté, prend la responsabilité d'un groupe de jeunes jusqu'au dénouement. Dans *L'Autobus à Margot* de Josselyne Deschênes, Margot organise un voyage en Gaspésie et dans *Un été sur le Richelieu* de Robert Soulières, c'est le personnage féminin qui est le moteur de l'action et des situations émotives. Selon une étude de Louise Louthood et Michèle Gélinas parue dans la revue *Lurelu*,¹ et portant sur un échantillon de 61 romans québécois, 63,9% des personnages étaient de sexe féminin et tenaient des rôles importants auxquels les petites filles pouvaient s'identifier.

Comtesse de Ségur Les malheurs de Sophie



Autonome Sophie

«J'aime Sophie parce que c'est drôle. Elle fait des mauvais coups, mais elle s'en sort tout le temps».

Les Malheurs de Sophie, ce livre vieillot et si séduisant de la Comtesse de Ségur, fascine les petites filles d'aujourd'hui comme celles d'hier. Pourquoi ? Étourdie et désobéissante, indépendante et autonome, posant un continuel défi à l'autorité de sa mère et à l'ordre établi, Sophie serait-elle par défaut l'unique héroïne qu'une petite fille en quête de modèle réussisse à se trouver ?

C'est une constante dans la forme romanesque que le héros ait son complément, ou «chacun sa chacune». Que seraient Bob Morane sans Bill Ballantine, Tintin sans Milou, Astérix sans Obélix ? Mais cherchez un duo féminin, cherchez, cherchez. En tout cas, la «méchante» Sophie avait Paul, son «bon» cousin Paul, compagnon d'étourderies.

LES AUTEUR-E-S!



Qui écrit pour les enfants? Malgré la présence encore massive de l'édition européenne sur le marché québécois, de plus en plus de livres s'écrivent et se diffusent ici depuis la Révolution tranquille. Ils sont le fait d'écrivain-e-s, nombreux-euses, de générations différentes. Certain-e-s très connu-e-s comme Henriette Major, ont déjà publié une trentaine d'albums et de romans; d'autres, comme Bernard Tanguay, viennent de s'y attaquer.

Henriette Major, écrivaine montréalaise, a surtout écrit pour les jeunes. Aussi journaliste (à *Perspectives* entre autres, de 1966 à 1981) et scénariste d'une quinzaine de séries télévisées, de la *Boîte à surprises* à *L'Évangile en papier*, elle est aujourd'hui directrice de la collection *Pour lire avec toi* des éditions Héritage.

Ce sont les circonstances qui l'ont menée là: mariée jeune, mère à 20 ans, elle se met à écrire les histoires qu'elle raconte à ses enfants. Avec succès. Parce qu'elle «aime et respecte» le public jeunesse, elle a continué à écrire pour lui.

Elle écrit au départ pour le plaisir d'inventer des mondes, convaincue que le plaisir de lire de l'enfant sera la suite du plaisir d'écrire de l'auteur: «Il faut partir de quelque chose de stimulant. J'ai écrit mon dernier livre, *Le Paradis des animaux*, en trois semaines, spontanément, avec beaucoup de fun. Et tous les enfants rient comme des fous en le lisant. C'est après coup que je prends conscience du message, s'il y en a un.»

Quelle est sa perception de l'écriture pour enfants? «On dit qu'écrire pour eux est facile mais c'est faux. Écrire c'est écrire. C'est toujours la même démarche. Je parle à un enfant mais je n'en suis pas une. J'écris comme une adulte, avec mes références culturelles et mon vocabulaire qui n'est pas le sien. Puis je travaille, deux, trois fois.»

Que leur raconte-t-elle? «On peut raconter n'importe quoi à n'importe quel enfant: ils ont un regard neuf sur le monde. Je m'en aperçois parce que je fais de l'animation dans les écoles, et je les fais parler. Par

exemple, la science-fiction fait partie de leur vécu, ils ont vu les astronautes débarquer sur la lune.» Alors que «les autres escamotent généralement les thèmes de l'adolescence», elle a écrit, à partir de sa propre expérience, *Elise et l'oncle riche*. «Les adolescents l'aime parce que ça parle de leurs conflits et de leurs émotions. En fait, la littérature jeunesse reflète la société de son époque: si les thèmes d'aujourd'hui sont plus variés, c'est qu'il y a de moins en moins de tabous.»

En plus de ces rêveries qu'elle ne confiait à personne, Élise avait inventé un personnage qui prenait de plus en plus d'importance dans sa vie et celle de ses soeurs: le personnage de «l'oncle riche». Depuis leur enfance, la triste chambre des petites filles était chaque soir le témoin d'une sorte de théâtre parlé.

«Je serais une fée,» disait Pauline. Pauline aimait bien jouer les fées, ce qui lui permettait de régler tous les problèmes d'un coup de baguette magique, sans trop avoir à réfléchir.

«Moi, je serais une toute petite fille,» disait Claire qui trouvait beaucoup d'avantages à son rôle de bébé de la famille.

«Et moi, je serais un roi,» affirmait Élise; Élise s'arrangeait toujours pour jouer un personnage qui lui permette d'être le meneur du jeu. «Et toi, Luce, tu serais un voleur,» reprenait Élise.

Avant d'aimer les livres, l'enfant doit d'abord s'y intéresser. Comment lui donne-t-on le goût de la lecture? «L'enfant l'aura très jeune si on feuillette son livre avec lui, si on lui raconte des histoires. En famille, quand les parents lisent, les enfants lisent. Ceci dit, ils essaient souvent d'imposer leurs propres goûts mais un petit gars intéressé au hockey va s'acheter un livre sur Guy Lafleur. Et pourquoi pas? J'hésite à censurer ou à diriger la lecture des jeunes: à chacun de faire ses choix, T. Trilby ou Harlequin... Des gens se plaignent: 'Mon enfant ne lit pas, il lit juste des BD'. Je réponds: 'Il lit! Vous avez de la chance, donnez-lui en tant qu'il veut'. Pourquoi pas? C'est une forme de lecture. J'encourage les enfants à lire n'importe quoi».

Craint-elle, comme beaucoup d'adultes, que le livre soit supplanté par l'audio-visuel? On a pensé un moment que les enfants télévores ne liraient plus, mais non. Il y aura toujours des enfants qui liront, et d'autres non. Souvent, ils vont chercher un livre à la bibliothèque après que la TV ait suscité leur curiosité sur un sujet. Je travaille présentement à transformer des albums illustrés en petits films, je projette de mettre des contes sur cassettes. Et je suis sûre que ça va inciter les enfants à retourner au livre lui-même. L'audio-visuel ne tue pas le livre, il lui donne une nouvelle vie. Par exemple, des documents sonores viennent compléter les manuels scolaires; la communication prend différentes formes. Et pourquoi pas? Selon moi, le livre ne doit pas avoir le monopole...»



Henriette Major

henriette major



Bernard Tanguay

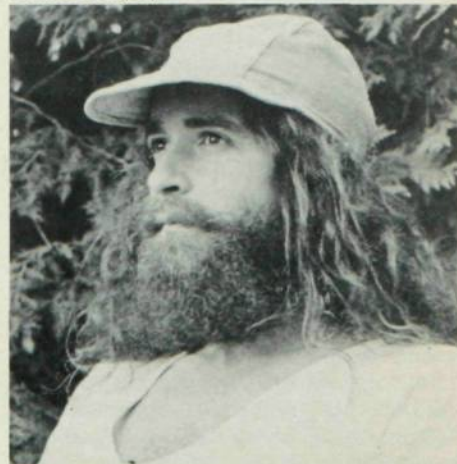


Photo: Suzanne Girard

Photo: Reiso Manus

Henriette Major a toujours «vécu comme une femme autonome» : «Je gagne ma vie avec mes écrits depuis 25 ans, j'ai élevé mes enfants dans cette optique. Dans mes livres, il n'y a personne à la remorque des autres...» Pourtant, elle se défend d'être féministe militante, n'appartenant à aucune organisation, etc. «Le fait d'être une femme ne m'a jamais empêchée de faire ce que je voulais.»

Jadis auteur de bandes dessinées au quotidien *Le Jour* et collaborateur au *Temps Fou*, puis scénariste prolifique des débuts de *Passe-Partout*, Bernard Tanguay jumelle maintenant les métiers de professeur et d'écrivain. Il vient d'écrire un premier roman : *Le 25ième fils*, roman féministe pour jeunes adolescentes, récemment paru chez Québec/Amérique.

«À force d'écrire pour eux à la télévision et au théâtre, j'ai pris conscience du fait que les enfants sont très souvent défavorisés : peu de gens écrivent pour eux et c'est généralement mauvais. Et puis, déjà enfant, j'aimais les enfants.

«Avec *Le 25ième fils*, j'avais de petits et de grands buts. Premièrement, j'ai un ami qui dessine, qui habitait aussi Morin Heights, et qui désirait que l'on fasse ensemble un roman pour enfants. Par ailleurs, ce livre est une sorte de voyage dans le temps et dans l'espace, dans la mesure où je l'ai écrit pour une femme que j'aimais, en espérant qu'elle ait pu le lire à l'âge de dix ans.

«Essentiellement, je voulais montrer à des lectrices de dix à treize ans une petite fille qui, un peu démunie au début de l'aventure, s'en sortirait seule et heureuse. Mais il y a plusieurs lectures possibles de cette histoire. Je me demande entre autres, si Anne, le personnage central, n'est pas le féminisme contemporain tel que je le perçois... Pour le reste, il y a certainement des choses qui m'échappent. Il est sûr qu'avec Berthier, qui a l'air d'un véritable prince charmant, selon Anne, mais si léger que le moindre souffle de vent l'emporte, donc obligé d'endosser une armure pour se tenir au sol, je règle mes comptes avec moi, avec celui que je crois être, avec d'autres hommes, avec aussi Don Quichotte.

Douze hommes en effet le talonnent : veillant en même temps à ne pas mettre les pieds dans le crottin, tantôt ils le prient, tantôt ils l'insultent en lui faisant des signes malveillants.

Les douze sont déguisés, tous, de la tête aux pieds, et se cachent le visage sous des masques, tous : il y a là un roi, un voleur de banque, un homme d'affaires et un soldat ; il y a là aussi un policier, un scaphandrier, un astronaute et un curé ; il y a là enfin un surhomme, un chirurgien, un explorateur et un cowboy dont les jeans baillent : leur fermeture éclair est ouverte.

Chaque semaine, ils se réunissent et ne se réunissent que là où les emmène leur entêtement à retrouver ce cavalier qu'ils poursuivent mais qui refuse, encore et toujours, malgré tout, d'être des leurs.

«Avant tout, j'essaie d'écrire des aventures palpitantes pour les enfants plutôt que des poèmes incompréhensibles pour les adultes – plutôt que de louer un 2 1/2 dans une tour d'ivoire ! Ceci dit, j'ai toujours rêvé d'écrire un long livre que les parents pourraient lire aux enfants pour les endormir, comme j'ai endormi tous les soirs le petit garçon d'une amie à moi. Alors j'ai injecté dans mon roman certaines expressions et locutions figurées qui échapperaient peut-être à l'enfant seul mais qui lui seront expliquées par l'adulte présent-e. Lorsque j'étais petit, à entendre «découvrir le pot aux roses», je me disais «le poteau... quel poteau ?» Ces expressions-là m'ont toujours fasciné car on les comprend souvent de travers. Elles sont si belles que j'en ai retiré plus de 300 du *Dictionnaire des expressions et locutions figurées*, pour les insérer dans le livre petit à petit, afin qu'elles puissent vivre, d'une génération à l'autre.

«Comment réagissent les enfants à mon livre ? Simone, une petite amie de neuf ans, a pleuré pendant une demi-heure. J'avoue que j'ai pris un certain plaisir à créer des situations qui allaient jouer avec les sentiments des enfants, pour les faire rire ou trembler ou pleurer et lorsque Simone a pleuré, je me suis dit que j'avais réussi quelque chose.

«Avec ce livre je sais que j'apporte au répertoire québécois une écriture plus travaillée que celle qui est présentement offerte aux enfants. J'ai très peur, d'autre part, que le livre soit mal reçu à cause de son iconoclastie, autrement dit parce qu'il renverse certaines valeurs avec plaisir.

Dieu Il s'éloigne. Les trois autres le suivent. Il extirpe, de sous ses peaux, un petit cahier noir dont il fait la lecture, d'une voix ronflante, grasse, satisfaite :

«Le premier jour, Dieu Il Se créa Lui-même en Personne ; à tout Seigneur tout honneur... Le deuxième jour, Il créa le bruit, pour ne plus être seul et pour le plaisir de la chose. Le troisième jour, Il créa la poudre à canon, et les armées. Dieu Il vit qu'Il avait complètement oublié les canons. Il les créa, sans peine aucune, et la Terre, pour mettre en dessous, et la Lune, pour les éclairer dans le noir. Le cinquième jour, Il créa les clôtures, le mensonge, la guerre, les larmes et les grincements de dents. Le septième jour, Il ricana tant et si bien qu'Il s'étouffa. Le quinzième jour, Il créa les trains manqués, les espèces en voie d'extinction, les branches mortes, le pain tranché, la guerre d'usure, les jambes cassées, les trous de salière...»

«Les enfants sont extrêmement importants dans la vie des gens, même s'ils les maltraitent, les battent, les violent, les nient ou les renient, les déshéritent, les calomnient. Mais lorsque la société édit



Croque-Notes



des livres pour enfants c'est avec une extrême vigilance qu'elle les coupe d'un certain réel (via les maisons d'éditions qui sont ses «sécrétions»).

«Que signifie écrire d'un point de vue pro-féministe ? Lorsqu'au *Jour* je me suis aperçu que mes lecteurs étaient essentiellement des lectrices, j'ai laissé l'humour à la Sacha Guitry tomber sur le plancher. Le fait de voir le ridicule et le dangereux de cet humour, même si je respecte énormément l'humoriste, a complètement bouleversé le discours de mes personnages. Il est certain aussi qu'écrire pour des femmes, c'est jeter bas toute une série de masques, certains qui faisaient ton affaire et d'autres qui t'échappaient parfois. Je me souviens par exemple, après avoir lu *La Politique du mâle* de Kate Millett, avoir jeté Henry Miller par la fenêtre quelques minutes plus tard. Écrire pour les femmes voulait dire me rapprocher de moi, de ce que je vivais et vis encore.

LES ÉDITEURS!



Après avoir connu à la fin de la guerre, une croissance due en grande partie à la diminution des importations, l'industrie du livre québécois pour la jeunesse a subi une chute phénoménale entre 1965 et 1972, n'atteignant plus que 1% de la production littéraire québécoise. Pourquoi? De nouveau, l'importation étrangère battait son plein et, suite à la Révolution tranquille et à la laïcisation de l'enseignement, on s'orientait plutôt vers la fabrication de manuels scolaires.

Mais 1971 voyait la création de *Communication-jeunesse*, un regroupement de tous les intervenant-e-s du livre jeunesse, visant la production, la diffusion, l'animation et la critique du livre. Subventionné par le ministère québécois des Affaires culturelles, cet organisme est à l'origine de l'essor qui suivit.

Aujourd'hui, le livre québécois pour enfants est lancé et a trouvé sa propre identité: illustrations de qualité, ouverture d'esprit, dépassement des traditions européennes, accès à un marché international. Mais, comme il y a différentes générations d'auteur-e-s, il y a plusieurs maisons d'édition, aux objectifs visiblement différents. Aux deux pôles, les éditions Héritage et La Courte Échelle.

Les éditions Héritage ont eu 15 ans en 1983. Ginette Guétat y est adjointe à la direction: «Au départ, nous publions des traductions de bandes dessinées américaines, des livres à colorier et des livres de jeux. Avec les albums de *Bobino* et *Bobinette*, nos premières publications québécoises, la maison s'est dirigée vers la production du livre québécois pour jeunes et pour adultes. Actuellement, 40% de nos collections sont orientées vers les jeunes: *Pour lire avec toi*, *Brindille*, *Galaxie*, *Les Bâtisseurs* et deux magazines, *Hibou* et *Coulicou*.

«Nous sommes maintenant bien intégrés au marché québécois et nos livres ont un tirage respectable, jusqu'à 25 000 exemplaires! (tirage moyen au Québec: 2 000 à 5 000). C'est le cas, par exemple, de *Émilie la baignoire à pattes*, *Alfred dans le métro*, etc...

Par les sujets, la présentation, les prix très raisonnables, nous entrons dans les marchés à grande surface, les tabagies, les librairies: nous sommes bien sûr aux Salons du livre régionaux et nous faisons une promotion spéciale en milieu scolaire. Ceci pour le marché québécois.

«Depuis quatre ans, plus de 150 000 volumes de la collection *Pour lire avec toi* (7 à 11 ans) et environ 15 000 de la collection *Brindille* (5 à 7 ans) ont été diffusés en France dans les écoles. Les Européen-ne-s sont intéressé-e-s par l'originalité du texte et du produit québécois. Par ailleurs, nous venons aussi de produire en co-édition avec le Japon.

«*Pour lire avec toi* est un bel exemple de la qualité que nous cherchons: ce n'est pas le livre de luxe comme on en trouve en Europe, mais ça correspond aux besoins de notre marché. Et l'enfant est à l'aise pour le manipuler et le lire. C'est d'ailleurs intéressant qu'il le découvre lui-même dans les rayons de marchés à grande surface.

«Les enfants privilégient des thèmes réalistes: en tournant autour de leur environnement physique, familial et scolaire, nous avons toujours du succès. Actuellement, les jeunes aiment la fiction, l'imaginaire: les fusées, les robots, les galaxies... et ils sont friands de policiers. Ce n'est pas notre but d'enseigner à l'enfant; nous cherchons avant tout à le distraire. Nous sommes vigilants à ne pas véhiculer des valeurs sexistes et à corriger nos textes en ce sens.»

De La Courte Échelle, créée en 1975 et première maison québécoise spécialisée en livres pour enfants, vous connaissez sans doute les best-sellers de Ginette Anfousse. Christine L'Heureux y est directrice générale et artistique: «Notre préoccupation majeure est d'éditer des textes très bien écrits, abondant de nouveaux sujets, avec des illustrations de calibre international, pour que l'enfant connaisse différents styles et tendances et développe ses goûts.

«Depuis quelques années, nous recevons très peu de bons manuscrits, je dois donc commander des textes. En ce sens, je préfère travailler avec des journalistes car ils sont habitués à retravailler un texte: pour eux ce n'est pas de la créativité qui sort de leurs tripes.

«Le choix des thèmes varie avec l'âge: pour les 3 à 8 ans, la découverte de l'imaginaire et l'apport d'information sont très importants. Alors nous allons tranquillement vers l'édition de livres d'histoire à connotation éducative, l'idée étant de stimuler le désir d'apprendre par le plaisir de lire. Quant aux 8 à 12 ans, nous les rejoignons à partir de leur propre réalité, à travers des sujets qui les touchent de près: l'amour, les relations sexuelles, la drogue. J'ai commandé pour eux un roman policier et un de science-fiction.

«De façon générale, nous sommes ouverts. Par contre, certains principes de base orientent nos choix. Nous voulons donner



Ginette Guétat

Photo: Guy Tardif



La Cachee

Le Désordre



Christine L'Heureux



à l'enfant non pas une vision idéaliste du monde mais plutôt un miroir de ce qui se passe dans leur vie. Ce qui exclut des livres comme *Le Petit Chaperon rouge*, ou des contes de fées charriant des valeurs désuètes, du rose bonbon. Nous rayons aussi tout ce qui est animiste et, bien sûr, toutes les formes de sexisme.

«Essentiellement, nous avons choisi de réduire la production, d'y mettre énormément de qualité et de nous concentrer sur la diffusion. Nos principaux acheteurs, à l'heure actuelle, sont les garderies, les milieux scolaires et les bibliothèques. Mais je crois que nous rejoindrons à la longue plus d'individus, à cause de l'identification au contexte et parce que le milieu québécois est plus ouvert, beaucoup moins traditionnel que le milieu européen.»

Le plaisir du mot

Parallèlement à l'essor du livre québécois depuis dix ans, le nombre de jeunes lecteurs et lectrices a gonflé : en 1983, plus d'un million de livres pour la jeunesse ont été empruntés à la seule Bibliothèque de la ville de Montréal. Quantité phénoménale puisque légèrement moindre que celle des livres empruntés par les adultes, beaucoup plus nombreux.

Aujourd'hui, selon tou-te-s les intervenant-e-s, plus de la moitié des jeunes Québécois-es aiment lire. De la BD aux livres scientifiques en passant par l'aventure, la science-fiction et le romantisme, ils et elles s'informent et se distraient. Leurs trois principales motivations sont la curiosité, la distraction et l'information, selon une enquête sur les habitudes de lecture au secondaire, publiée par Raymond Hould.

Quelle est la valeur proprement littéraire de toute cette lecture fonctionnelle ou de détente ? À première vue, à peu près inexistante. Attaché-e-s à l'histoire racontée, à l'information transmise, peu d'auteur-e-s, semble-t-il, se concentrent sur le plaisir du mot, sur la musicalité de la phrase, sur l'âme du récit. Ils et elles ne jouent plus avec les mots, ne font que les utiliser ! «Peu d'écrivains expriment une grande «qualité d'âme», déplorait Hélène Charbonneau, responsable de la sélection des livres à la Bibliothèque de la ville de Montréal.

Qu'en pleine société technologique et nord-américaine, mécanisée et robotisée, le français doit s'adapter pour demeurer outil de communication, c'est compréhensible. Dans ce contexte, l'ancien art d'écrire dans un français ludique où dominent le plaisir du mot et la musicalité de la phrase, semble se diluer au profit d'un art de communiquer.

L'ÉVOLUTION ET LA VAISSELLE!



François, lui, je l'aime parce que c'est mon père et qu'il s'occupe beaucoup de moi.

Zunik

Il y a quelques années, la littérature enfantine était encore perçue comme une *para* ou *sous* littérature n'intéressant pas le vrai public. Aujourd'hui, avec l'appellation plus universelle de littérature de jeunesse, le répertoire est plus respecté. Mais les adultes auraient toujours un préjugé contre l'enfance et contre l'écrivain pour la jeunesse, un métier trop souvent considéré comme exclusivement féminin.

Bien sûr l'Année internationale de la femme en 1979 et l'Année internationale de l'enfant en 1980 auront contribué à faire évoluer les mentalités, mais, comme le mentionne Louise Warren dans son avant-propos au *Répertoire des ressources en littérature de jeunesse*, ce sont surtout les subventions gouvernementales qui ont favorisé l'ouverture du champ de la littérature pour les jeunes, l'augmentation du nombre de ses auteurs (masculins en particulier), la multiplication d'études et de recherches. Cette conjoncture économique favorable aura enfin permis à la littérature de jeunesse de sortir du ghetto de la maternelle avec ses relents de vocation, de bénévolat et de discrédit, pour lui donner un statut sérieux.

Mais ce n'était que la première facette «terre-à-terre» d'un renouveau idéologique déjà amorcé par l'influence du féminisme contemporain.

Du remue-ménage des mentalités et des stéréotypes provoqué par l'action efficace du discours féministe, est sorti dans les années 70 une nouvelle brochette d'auteur-e-s allergiques au sexisme. De leur vigilance émerge maintenant un nouveau répertoire, toujours en mutation, avec des rôles et des valeurs redéfinis. «Actuellement, notait Lucie Julien, de Communication-jeunesse, on trouve des jeunes écrivains, de 35 ans ou moins, très proches des femmes et des valeurs contemporaines. Alors qu'en retournant en arrière, on retrouve des cas de sexisme et de racisme autant chez les hommes que chez les femmes».

Ce vent de renouveau semble avoir touché, à des degrés divers, la majorité des

productions québécoises de livres d'images. C'est la conclusion à laquelle est arrivée Louise Louthood :² les albums d'aujourd'hui véhiculent de moins en moins d'images conformistes des stéréotypes sexuels. Pourtant, auteures et auteurs québécois semblent grosso modo se conformer au genre traditionnel de leurs sexes. Ainsi, «les hommes publient surtout des romans d'aventure, les femmes écrivent la plupart des romans sentimentaux. Elles écrivent aussi la majorité des romans fantaisistes et de ceux qui réfléchissent sur les valeurs de l'individu ou de la société»,³ selon un autre dossier de Louise Louthood et Michèle Gélinas.

«Dans les Comtesse de Ségur, la femme s'évanouit dans les bras de l'homme, c'est toujours la mère qui tombe sans connaissance, vite, de l'eau, on la supporte, et elle s'effondre dans ses bras, en sanglots... Tu sais, mon père aussi braille des fois», nous disait Julie, 12 ans. De plus en plus, dans les livres québécois, le message est là : les femmes ne font plus la lessive... et il arrive aux hommes de pleurer !

Mais cette «dé-sexisation» cause des problèmes à certain-e-s auteur-e-s. «On n'ose plus faire faire la vaisselle, disait Henriette Major : si c'est la femme, ça va être sexiste ; si c'est le gars, on va dire que ce n'est pas réaliste, donc personne ne fait la vaisselle...»

Si les auteurs ne cessent de s'interroger sur *qui doit faire quoi ?*, c'est aussi parce que certains ministères subventionneurs s'en mêlent. Le ministère de l'Éducation du Québec, par exemple, soulignait que «les livres qui présentent des éléments de racisme, de sexisme, de moralisme fermé, ou qui font appel à une violence inutile, à une consommation aveugle, ceux qui versent dans l'infantilisme et la morale punitive sont considérés négativement». Il est aisé de déduire qu'un livre refusé par le réseau scolaire connaîtra un marché plus difficile.

Ceci dit, la création d'archétypes nouveaux, valorisant l'égalité des sexes dans la différence, doit-elle passer absolument par la lessive et la vaisselle ?



Contes de grand-père



Le Secret de Vanille



Croque-notes

La Nuit du grand coucou

Du réalisme en noir et blanc, 1950 voit graduellement l'image envahir l'univers du mots et son imaginaire. C'est l'époque de la télévision, de la vie en quatrième vitesse. L'image grandit, occupe le petit écran, les salles de cinéma, la vie quotidienne...

Nous sommes maintenant à la fin des années soixante. Aujourd'hui, le mot est le doux compagnon de l'image et la bande dessinée, la lecture par excellence du jeune public. L'image a conquis les yeux et le cœur du lecteur, de la population... Même les accords musicaux vacillent sous son charme : on n'écoute plus la musique, on la regarde ! Voir l'imaginaire... le rêve couleur voit le jour. L'art sort de son musée, s'installe avec vous, avec votre famille, vos enfants... Le livre d'images devient oeuvre d'art. Les murs gris des quartiers pauvres étalent leurs jaunes et bleus fiévreux, les rues transpirent d'affiches couleur du temps. Nous vivons en symbiose. De plus en plus l'art est accessible, s'intègre au jour, se confond en nous. De cette intégration, peut-être verrons-nous naître un nouveau visage de l'imaginaire !



Le Trésor de Rackham le Rouge





Et pour finir, les enfants nous disent ce qu'ils et elles aimeraient qu'on écrive pour eux. Ouvrez grands les yeux !

Manuel, 7 ans : « Dans les contes de princes et de princesses, c'est toujours les garçons qui se battent pour les filles. J'aimerais ça des livres où les filles fassent la même chose. »



Samuel et Jonathan

Samuel et Jonathan, 8 ans : « Là, je trouve que je commence à être vieux, puis j'aimerais ça qu'il y ait plus de femmes dans les livres. À mon âge, j'aime ça qu'il y ait de l'action et de l'amour. » — « Moi, j'aimerais qu'il y ait plus d'héroïnes. »



Jacob et Thierry

Anick et Jacob, 10 ans : « Moi, ce que j'aime c'est l'imagination : un gazon jaune avec du mauve dedans. Moi, quand j'écris je mets beaucoup d'imagination. » « Je trouve que les héros sont toujours masculins... J'aimerais aussi que les meilleurs écrivains se mettent ensemble et écrivent une grosse, grosse brique. »



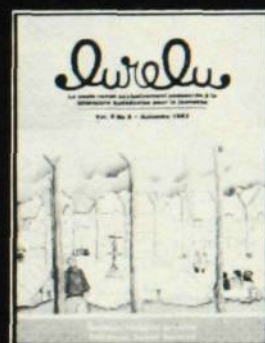
Sophie et Annie

Sophie et Thierry, 11 ans : « Moi ça serait des livres romantiques et drôles en même temps, comme ceux de la Comtesse de Ségur. » — « Moi, j'aimerais qu'ils écrivent beaucoup plus de choses sur le sexe. Ils disent que c'est pour les adultes, mais je ne trouve pas. »

À la recherche, aux entrevues et à la rédaction de ce dossier littérature jeunesse : Monique Letarte et Lise Levasseur. Pour leur collaboration désintéressée, nous remercions à Québec, Louise Goupil du ministère de l'Éducation et Hélène Vachon du ministère des Affaires culturelles. À Montréal, Claudine Blain, professeure au PPMF de l'Université de Montréal ; Hélène Charbonneau, au service des bibliothèques de la ville de Montréal ; Lucie Julien, présidente de Communication-jeunesse ; Mireille Levert, de l'Association des illustrateurs québécois ; Michel Lévesque, libraire ; Michelle Provost, conseillère en littérature jeunesse ; Louise Warren, spécialiste et écrivaine. Ainsi que Laurence, Manuelle, Marie-Victoire, Marie-Céline, Samuel, Jonathan, Anik, Jacob, Thierry, Sophie, Valérie, Marie-Lou, Julie, Mélanie, Elvire et Allysan.



- 1/ « Le sexisme et les romans québécois pour les jeunes », Louise Louthood et Michèle Gélinas, in *Lurelu*. Vol. 6, no 2, automne 1983.
- 2/ « Nos livres d'images sont-ils sexistes ? », Louise Louthood, in *Lurelu*. Vol. 5, no 3, hiver 1982.
- 3/ L. Louthood et M. Gélinas, op.cit.



**La seule revue
exclusivement
consacrée à la
littérature québécoise
pour la jeunesse**

Des critiques de livres.
Des dossiers sur la lecture,
la littérature.

Des entrevues avec des auteurs
et des illustrateurs de chez nous.
Des chroniques régulières.

Trois numéros par année — 6 \$
Abonnez-vous dès aujourd'hui

Lurelu

Lurelu c.p. 446 succ. De l'orimier Montréal H2H 1N7

nom
adresse
code postal

NOU VEAU 3 à 8 ANS TÉS



1 **LA NUIT DU GRAND COUCOU**
Gilles Tibo
Quand tout le monde dort, les animaux du cirque, de la ville et des champs se réunissent pour la fête du grand Coucou.



2 **CROQUE-NOTES**
Georges-Hébert Germain et un collectif de neuf illustrateurs
Neuf instruments présentés aux tout-petits, comme première initiation à la musique.



3 **LE DÉSORDRE**
Robert N. Munsch et Michael Martchenko
Marie-Eve découvre qu'avec un peu de tendresse, le petit monstre (qui est une partie d'elle-même) cesse de faire du désordre et disparaît.



4 **ZUNIK**
Bertrand Gauthier et Daniel Sylvestre
Zunik vit avec son père. Le thème de la famille monoparentale aborde avec simplicité et réalisme.



5 **LE VOYAGE DE LA VIE**
Marie-Francine Hébert et Darcia Labrosse
Un petit poisson part à l'aventure. Son voyage nous fait découvrir les étapes de l'évolution humaine.

LA COURTE ÉCHELLE

- ☐ 1. LA NUIT DU GRAND COUCOU, 4,95 \$
☐ 2. CROQUE-NOTES, 4,95 \$
☐ 3. LE DÉSORDRE, 4,95 \$
☐ 4. ZUNIK, 4,95 \$
☐ 5. LE VOYAGE DE LA VIE, 4,95 \$
S.V.P. Ajoutez 1,00 \$ frais d'envoi.
☐ Catalogue 1984-85 **GRATUIT.**

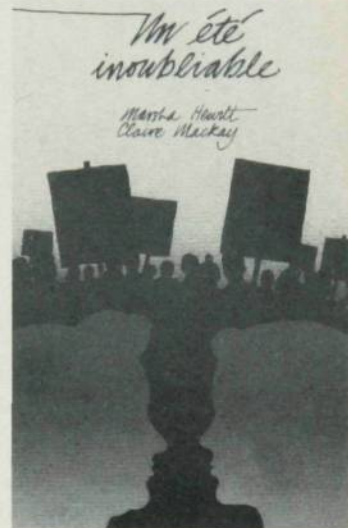
- ☐ paiement ci-joint
☐ chèque ☐ mandat-poste

POSTEZ À:
ÉDITIONS LA COURTE ÉCHELLE
4627 Saint-Denis
Montréal, Québec H2J 2L4
Tél.: 288-8102

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____

Decembre 1984/LA VIE EN ROSE

QUELQUES
SUGGESTIONS'



Éditions La Courte Échelle,
distribution Prologue.
Croque-notes, Georges-Hébert Germain, ill. en collaboration, 1984, 4,95 \$.

Le voyage de la vie, Marie-Francine Hébert, ill. Darcia Labrosse, 1984, 4,95 \$.
Tunik, Bertrand Gauthier, ill. Daniel Sylvestre, 1984, 4,95 \$.
L'hiver et le bonhomme sept heures et *La Cache*, Ginette Anfousse, ill. Marie-Louise Gay, 1980/1976, 4,95 \$.

Éditions Ovale, distribution Diffusion Dimédia inc.
Musimaux, texte et ill. Philippe Béha, 1983, 6,95 \$.

Et, dans la collection Bébé-livre, la série *Drôle d'école*, texte et ill. Marie-Louise Gay, 1984, 3,95 \$.

Rond comme ton visage
Blanc comme neige
Petit et grand
Un léopard dans mon placard

Éditions Pierre Tisseyre, C.L.F., distribution Diffusion du Livre Mirabel.
Tony et Vladimir, Robert Soulières, ill. Philippe Béha, 1984, 7,95 \$.

Éditions Tundra, distribution University of Toronto Press.
Regarde, il y a des géants partout, Joan Finnigan, adapt. française Jacques Roussan, ill. Richard Pelhan, 1983, 19,95 \$.
Les Bûcherons, texte et ill. William Kurelek, 1983, 9,95 \$.

Pour adolescent-e-s
Éditions du Remue-Ménage
Un été inoubliable, Marsha Hewitt et Claire Mackay, trad. Francine Pomminville, 1983, 186 p., 9,95 \$.

Éditions Québec-Amérique
Le 25ième fils, Bernard Tanguay.



Livres français
Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon, Christian Bruel, Anne Bozellec, Annie Galand, Éd. du Sourire qui mord. Repris en pièce de théâtre chez Québec/Amérique, Coll. Jeune public.

Le problème avec ma mère, Babette Cole, Éd. du Seuil (traduit de l'anglais), 1983, (28) p.

1/ ... de Lucie Julien, présidente de Communication-jeunesse.



LIBRAIRIES CLASSIC

NO:1 au Québec

825 BOULEVARD ST-LAURENT, PLACE LONGUEUIL, LONGUEUIL, TÉL.: 677-8341 - 1430 OUEST STE-CATHERINE, MONTRÉAL, QUÉBEC, TÉL.: 866-8276 - 1 PLAZA ALEXIS NIHON, WESTMOUNT, QUÉBEC, TÉL.: 933-1806 - GALERIES D'ANJOU, VILLE D'ANJOU, QUÉBEC, TÉL.: 353-6950 - LE CARREFOUR LAVAL, BOUL. LE CARREFOUR, LAVAL, QUÉBEC, TÉL.: 681-7700 - CENTRE LAURIER, 2700 BOUL. LAURIER, STE-FOY, QUÉBEC, TÉL.: 653-8683 - LES GALERIES DE LA CAPITALE, 5401 BOUL. DES GALERIES, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 627-3855 - PLACE FLEUR DE LYS, 550 BOUL. HAMEL, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 529-9609 - PLACE DE SAGUENAY, BOUL. TALBOT, CHICOUTIMI, QUÉBEC, TÉL.: 543-3882 - LES PROMENADES D'OUTAOUAIS, 1100 BOUL. MALONEY, GATINEAU, QUÉBEC, TÉL.: 561-1319 - CENTRE PLACE VERTU, 3205 BOUL. CÔTE VERTU, VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC, TÉL.: 335-2971 - LES GALERIES DE GRANBY, 40 RUE ÉVANGÉLINE, GRANBY, QUÉBEC, TÉL.: 378-6547 - CENTRE LES RIVIÈRES, 4125 BOUL. DES FORGES, TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC, TÉL.: 378-8708.

**Détresse et enchantement
Autobiographie de Gabrielle Roy**

~~19.95\$~~

RÉG.

17.95\$

PRIX CLASSIC

**L'insoutenable légèreté de l'être
Kundera**

~~16.95\$~~

RÉG.

13.95\$

PRIX CLASSIC

*super
spécial*

Le Petit Larousse 84

~~37.50\$~~

RÉG.

24.95\$

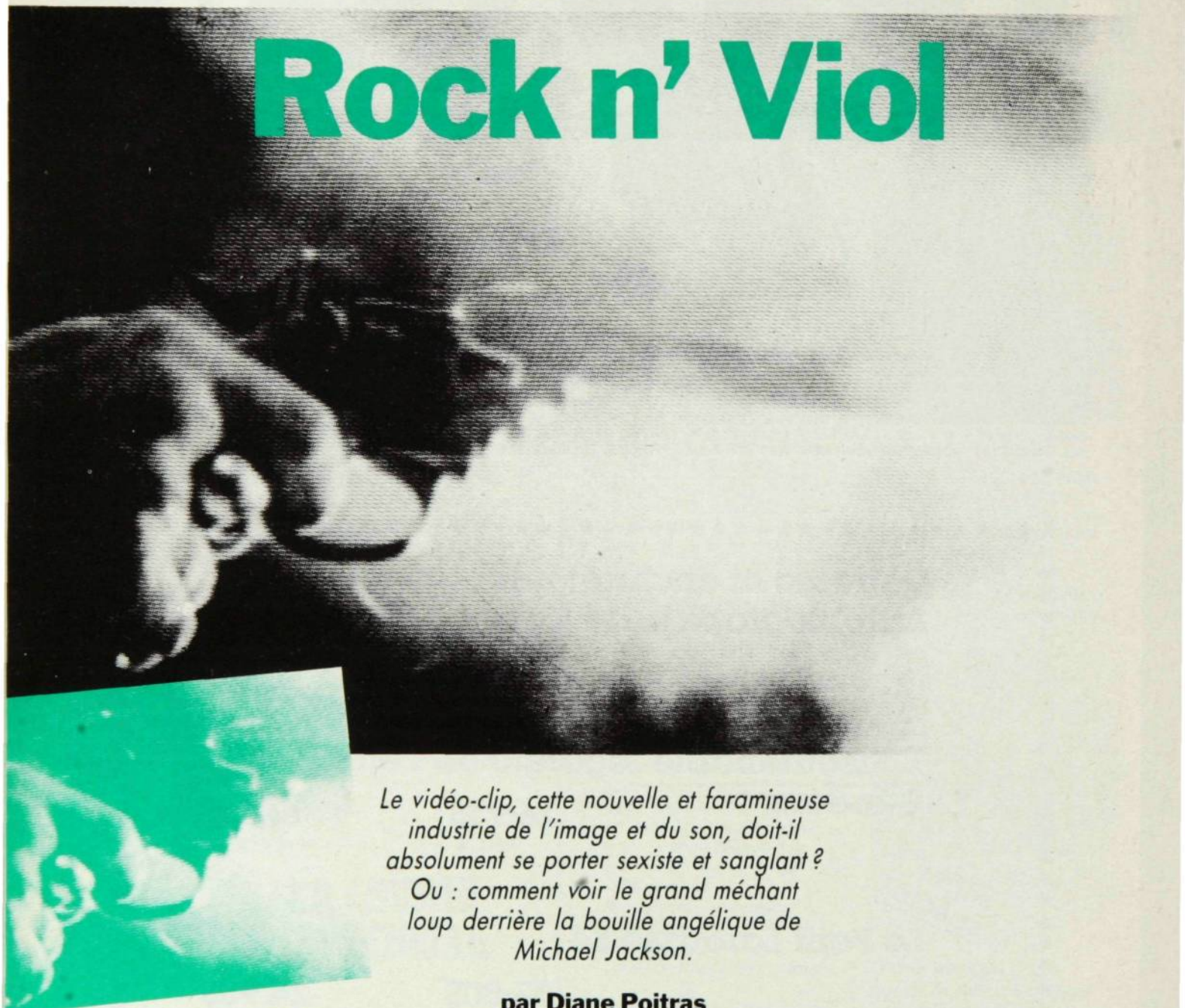
PRIX CLASSIC

Quantité limitée

**De plus, n'oubliez pas que nos gérants-tes
démarquent 5 best-sellers de leur choix
à tous les quinze jours.**

Joyeuses Fêtes à toutes et à tous!

L'industrie de la rock-vidéo



Rock n' Viol

Le vidéo-clip, cette nouvelle et faramineuse industrie de l'image et du son, doit-il absolument se porter sexiste et sanglant ? Ou : comment voir le grand méchant loup derrière la bouille angélique de Michael Jackson.

par Diane Poitras

L'histoire se passe dans un pub anglais. Une petite histoire de rien du tout. La serveuse, elle en a vu d'autres, reçoit au passage une tape sur les fesses. Elle en a vu d'autres, mais des fois c'est trop. Elle a un geste irrévérencieux : montre le doigt. Et continue son travail. Elle est là pour ça.

Si on ne peut plus s'amuser ! Vexé, le client : blessé, le mâle ; et qui plus est, devant ses chums de gars ! Il lance un cou-

teau, c'est tout. La serveuse le reçoit dans le dos. Un téléviseur, dans le pub, montre le visage de la femme. Le sang qui sort de sa bouche. Fait divers. Les clients continuent de manger, boire et danser, indifférents à la violence qui vient de se produire, là.

Cette histoire n'est pas tirée d'un film d'horreur destiné à un public sélect et blasé. Non : il s'agit d'un vidéo-clip du groupe anglais Trio, produit pour accompagner leur succès *Da da da*. On l'a vu en début de soirée, sur le câble, canal «jeunesse». À la même émission, j'avais un jour la

surprise d'entendre à peu près ceci : «...et en exclusivité, à Radio-Vidéo, vous pourrez voir *Undercover of the Night* le fameux vidéo des Stones interdit en Angleterre à cause de sa violence» !

Juste des monstres

Si vous êtes abonné-e au câble, vous savez que depuis septembre 1984, moyennant un supplément, vous avez droit au premier canal canadien diffusant des vidéo-clips 24 heures par jour, Much Music. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir le câble pour

recevoir quelques heures par semaine de ces vidéos. Il suffit de surveiller Radio-Canada (anglais) et CTV, en fin de soirée ou à 5 heures tous les après-midi. Je me surprends à penser qu'heureusement, l'enfant qui habite chez moi n'écoute jamais la télé avant *Passe-Partout*.

Mais voici qu'un jour il rentre de la garderie, excité, en me racontant l'histoire de *Thriller*. «Mickoul (sic) Jackson, il danse avec les monstres qui courent après la fille. Et puis...» Il est excité. Les mots se bousculent. Il a eu peur, dit-il, «mais Mickoul, c'est pas un monstre, c'est un bon : c'est lui qui sauve la fille». Je lui dis que je trouve ça un peu violent. «Mais non, m'explique-t-il, je l'ai vu, le vidéo qui explique *Thriller*, et c'est juste des monstres en carton !» Je me rappelle avoir lu quelques jours auparavant que le CSF se félicitait d'avoir retiré les

can. quasi féministe !) John Cougar, dans *Hurts so good*. «tripe» sur sa moto, sur les fesses de femmes (toujours en gros plan) et sur les chaînes. *Torture* le tout dernier vidéo des frères Jackson, joue sur une omniprésente suggestion de violence, avec de méchantes séductrices qui attirent leurs proies, mâles il va sans dire, jusque dans la toile d'une monstrueuse araignée.

Il faut être juste : certaines productions, ici et là, se distinguent par leur originalité et même par une certaine subversion : *Hyperactive* de Thomas Dolby, les vidéos de Laurie Anderson ; *Love is Battlefield*, de Pat Benatar.¹ Mais le courant principal, il faut l'admettre, se complait dans la valorisation du machisme et/ou de la violence, en particulier de la violence sexuelle. Le héros est «playboy», bien habillé, bien chromé, genre Duran Duran (leur fétichisme à eux,

visibles, de les brasser dans un jus mielleux et de nous faire avaler le tout comme une potion magique. «Michael Jackson, c'est quand même moins macho», me dit une amie.

Thriller et le Chaperon rouge

Le début de l'histoire a une odeur vaguement rétro. Ces premières images me rappellent James Dean, ses filles et ses chars. Je pense aussi à cette scène du film *Diner* que le personnage principal résumait ainsi : «It's fuck or fight !». Jackson fait une déclaration d'amour à sa petite amie de 13 ou 14 ans (couche supérieure de la courbe d'âge du public visé). Elle a les yeux brillant d'admiration béate. Jackson se transforme en loup-garou et l'admiration fait place à l'horreur.

On découvre soudain que cette scène est en réalité extraite d'un film que notre héros est allé voir avec une autre petite amie. La salle résonne des cris de la malheureuse victime. La petite amie-spectatrice veut quitter le cinéma. Le jeune homme se fait prier : il s'amuse, lui. Elle insiste. Il finit par accepter. Suit alors un échange digne du premier prix de la caricature du discours du violeur. Goguenard : «Tu as eu peur, hein ?» Hésitante : «Non, c'est pas ça...» Insistant et plus provocant : «Allez, dis-le, t'as eu peur !» Agacée et vaguement honteuse : «Non, je voulais juste m'en aller...»

C'est la nuit. Ils marchent dans les rues désertes et rencontrent une armée de morts-vivants tout frais sortis de la tombe, la peau en décomposition, l'oeil coulant et l'habit un peu fripé. (Au fait, Jean-Claude Gruenler, de Vidéogramme, l'un des principaux fournisseurs des clubs vidéo du Québec, me disait récemment que leur plus gros vendeur n'était pas le «film de cul» mais le film d'horreur. Ils ont le «pif» pour le marketing, ces Jackson !)

Retour à *Thriller* : les affreux, Michael à leur tête, poursuivent la fille jusque dans la maison abandonnée où elle a tenté de se réfugier. Au moment même où on se dit qu'elle est foutue, elle se réveille, devant la télé dans les bras de son agresseur-sauve-

manuels sexistes des écoles. Pendant ce temps, dans certaines garderies, on montre aux enfants des histoires de viol et on leur explique que ce n'est pas violent puisque c'est pas «pour le vrai».

Playboy et Barbie

Le vidéo-clip, peut-on lire partout, c'est l'innovation qui permettra de sauver l'industrie du disque. Et ma foi, à voir l'envahissement de ces images, je n'ai pas de mal à le croire. Ce que l'histoire ne dit pas, par contre, c'est que cette «innovation» vient aussi à la rescousse du patriarcat le plus grossier, et alimente le retour au mysticisme et autres valeurs aussi désespérément traditionnelles. Dans *I'm so Excited*, des Pointer Sisters, une orgie de bain de mousse, de maquillage et de garde-robe ferait pâlir d'envie toutes les publicités réunies de Cover Girl et Wonderbra (Dom-mage, car j'avais tellement aimé leur *Yes, we*

c'est le jet d'eau propulsé sur un corps de femme). Sinon, il est «rocker-crispé-à-la-gueule-hargneuse», comme tous les Heavy Metal et les soi-disant moins heavy tel Billy Idol (qui, lui, a un faible pour le claquement de fouet et le kit du parfait sado-maso).

L'héroïne, vue par ces messieurs, a le style poupée Barbie à la peau huilée ou jeune fille virginale. Dans mes jours sombres, je trouve que c'est à bailler d'ennui.

Il est vrai que la violence de *Da, da, da* et de *Undercover of The Night* atteint des niveaux exceptionnels. Et à côté de ces excès, il est vrai aussi que Michael Jackson a l'air angélique. Mais je vais vous faire une confidence : il commence à me faire frire, cet ange faussement androgyne, un rien «bum», avec ses discours reaganien de petit catéchiste. Car il est passé maître dans l'art d'étaler devant nous toute une brochette de contradictions bien claires, bien



ACTUALITÉ

teur. Une autre plaisanterie du même goût que la première. Mais juste avant le dénouement, on a le temps de voir le couple enlacé. Et par-dessus l'épaule de la jeune fille enfin en sécurité, le visage de Jackson se tourne lentement vers la caméra et... redevient loup-garou.

Comme dans *Le Petit Chaperon rouge*, le message de *Thriller* est clair : ce monde est menaçant pour les femmes, pour toutes les femmes, et à chacune, il faut un homme pour la protéger. La différence, c'est que *Thriller* nous apprend en plus que tous les hommes sont des violeurs en puissance ! Chose étonnante : les hommes qui ont réagi si fort lorsqu'ils ont entendu cette affirmation pour la première fois ne bronchent pas devant *Thriller*. Il n'a pas fini de courir, le Petit Chaperon rouge...

Sexisme, violence et quoi encore ?

La production de vidéo-rock, on le sait, représente beaucoup de fric. On estime qu'en 1983, 250 000 propriétaires d'appareils vidéo ont dépensé 40 millions \$ en location de cassettes. La même année, on dénombrait 3 000 clubs vidéo au Canada et ce chiffre, conservateur selon certains, devrait tripler d'ici 1988². Enfin, avec sa

promotion pour Much Music, Vidéotron prévoyait en septembre augmenter sa clientèle de 8 à 10%.

Cette industrie, donc, a aussi les moyens d'avoir ses propres défenseurs. Les vidéo magazines, les rock magazines, les rock-vidéo ou vidéo-rock magazines abondent dans les kiosques. On trouve aussi des chroniques rock dans les journaux traditionnels comme *La Presse*. Il est jusqu'à la revue *Cinéma Canada* qui consacrait six pages de son numéro d'octobre dernier à l'apologie de la «Rock-Video Revolution».

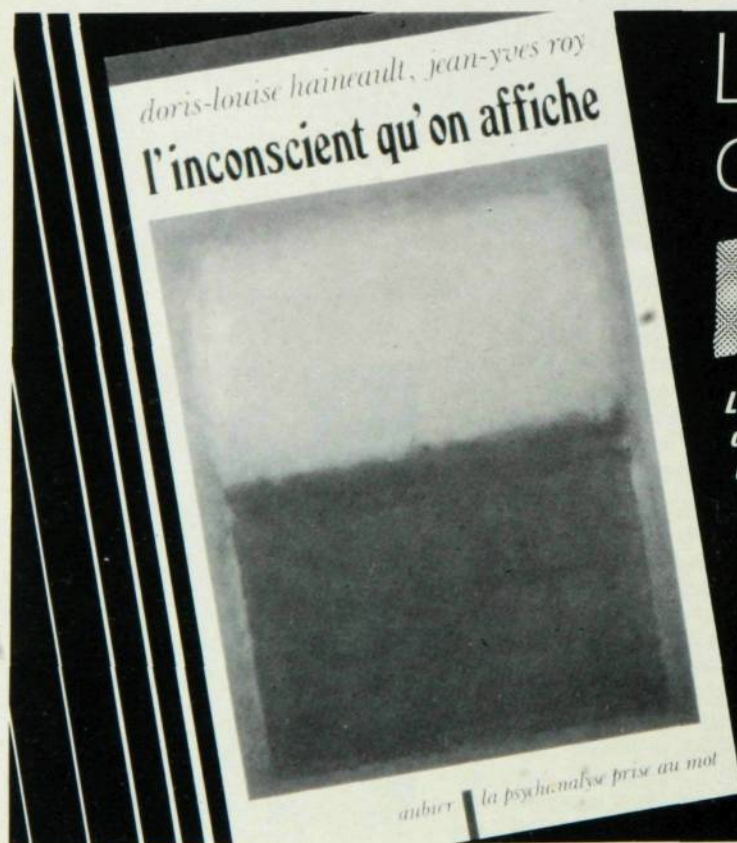
Et dans tout ceci, pas l'ombre d'une trace de critique face à la violence et au sexisme. Au contraire, lorsque les chroniqueurs abordent le contenu, c'est pour le défendre avec énergie. Leur premier argument : le rock n'roll, c'est précisément ça, du sexe, de la violence, de la musique. «Sex, rage and aggression» dit John Harkness, dans *Cinéma Canada*.

Merci pour l'information, mais on avait déjà remarqué. Serait-il possible, par contre, d'aimer la musique rock sans pour autant perdre un certain esprit critique ? Une fois qu'on a dit que le rock, c'est violent et que le blues, c'est sexiste, peut-on espérer que les choses avancent un tout petit peu ? Est-ce que toute forme de culture doit rester figée à jamais dans le béton ?

Par manque d'imagination

L'autre argument invoqué par ces défenseurs de la rock-vidéo et de l'ordre macho, c'est le ras-le-bol généralisé des jeunes, leur écoeurement face à la société héritée de leurs aînés : le rock correspondrait à leur vision du monde. Là, j'avoue que le coup fait plus mal. Le taux de suicide des adolescents, l'immense dépotoir que devient cette planète, sont des constats d'échec irréfutables pour quiconque a plus de 30 ans.

Mais si on commence à en mettre plein la gueule aux enfants dès l'âge de cinq ans, je comprends qu'ils et elles soient écoeurés-e-s avant l'adolescence. Bien sûr que les jeunes se sentent piégés devant leur avenir fermé, jetés dans un monde absurde qui risque de pêter à tout moment, bien sûr ! Mais une fois qu'on a dit ça, est-ce que ça justifie les femmes assassinées de *Trio*, les tentatives de viols de *Thriller* ? Et surtout, est-ce que ça justifie ceux qui fabriquent ces images ? Car, ne nous racontons pas d'histoire, le rock n'est plus aujourd'hui une forme d'expression culturelle marginale. Il est bien intégré et bien récupéré. C'est une soupape qu'on offre aux jeunes à grands coups de millions.



L'inconscient qu'on AFFICHE

La publicité, on en consomme, on en vit, on en rêve tous les jours. Mais qu'est-ce qui fait donc marcher la publicité ?

Quelles sont ses armes secrètes et qu'affiche-t-elle pour que chacun s'y retrouve pour un temps fasciné ?

Éditions
Aubier

Diffusion
Flammarion

Et enfin, pour ce qui est du sexe, il faudrait avoir l'honnêteté de ne pas confondre sexualité et sexisme. La vidéo-rock ne nous montre rien d'autre qu'une sexualité basée sur des rapports inégaux et violents entre les hommes et les femmes. Cette réalité nous en avons aussi ras-le-bol. Les petites filles qui se font pêter les oreilles par les «gun starwar» de leurs frères, elles aussi, trouvent ce monde bien peu invitant. Avec la violence et le sexisme, les fabricants de vidéo-rock misent sur des valeurs sûres, mais ne serait-il pas grand temps de cesser d'empiler ordures par-dessus ordures et violence par-dessus violence pour masquer son manque d'imagination? **FIN**

Diane Poitras, cinéaste indépendante, a réalisé *La perle rare* (1980) et *Pense à ton désir* (1984). Elle collabore régulièrement à La Vie en rose.

1/ Il est intéressant de noter que l'intrigue de ce vidéo de Pat Benatar a été jugée ridicule par la plupart des chroniqueurs que j'ai lus. C'est l'histoire d'une révolte de prostituées contre leur proxénète. Tiens, tiens... Pour plus d'information sur les productions «intéressantes», voir l'analyse de Lisa Steele dans *FUSE*, les numéros de février et printemps 1984.

2/ Ces chiffres sont tirés d'un reportage d'André Bédard aux nouvelles de Radio-Canada, en avril 1984.

Intéressant : à lire sur le même sujet, «Miso-gynie, racisme et violence dans la musique rock», un article de Maryse Guénette paru dans la *Gazette des femmes*, no mai-juin 1984.

Thriller

Thriller dure 14 minutes et a coûté plus d'un million \$ ce qui, même pour un long métrage, ne serait pas si mal comme budget!

Michael Jackson, peut-on lire partout, ne fume pas, ne boit pas, ne se drogue pas. Lorsqu'il est venu à Montréal en septembre dernier, on nous a bien expliqué que son spectacle était pour toute la famille. Évidemment: comment aurait-on pu vendre ces billets à 40 \$ l'unité sans inviter les parents? Ce sont les enfants qui feront acheter les disques et les cassettes mais ce sont les parents qui ont le fric.

Victory Tour

«Une fillette de onze ans force les Jackson à modifier leur politique de vente de billets». Au tout début de la célèbre tournée américaine des Jackson Five, on a offert comme un bonbon un mini-scandale bien monté à la presse internationale. Le prix de ce spectacle itinérant était fixé à 30 \$ aux U.S.A. Mais pour y assister, il fallait déboursier 120 \$, pour quatre billets. Le prix des trois autres était bien sûr remboursable, mais entre temps, l'argent avait rapporté! Michael s'amène un jour en conférence de presse avec la lettre poignante d'une petite fille qui exprime sa déception. Il déclare alors que cette poli-



tique sera modifiée et que «les gains réalisés au cours de cette tournée seront versés à des oeuvres de charité». Et allez hop! Puisqu'on sait depuis longtemps que le ridicule ne tue pas.

N • O • U • V • E • A • U • T • É • S

LES RAPPORTS CULTURELS entre le QUÉBEC et les ÉTATS-UNIS

Dans le passé, nos rapports de voisinage avec les Américains ont puissamment contribué à façonner nos idéologies et nos mouvements sociaux; cela caractérise aussi la situation d'aujourd'hui.

La société québécoise a été touchée profondément par ce qu'on nomme tantôt l'industrialisation, tantôt l'américanisation, tantôt la modernité... Souvent «séduite» par l'ailleurs, motivée aussi par une nécessité culturelle qui écarte des déterminations purement économiques et politiques, cette société a été amenée à se poser constamment la question de son devenir.

Pour inciter à mieux voir cette conjoncture et à l'analyser plus à fond, cet ouvrage présente des études qui en exposent des aspects fondamentaux.

280 pages

17 \$

Juifs et réalités juives au Québec

Pour la première fois en langue française, un ouvrage s'efforce de présenter une vue d'ensemble de la minorité juive au Québec. Au coeur de ce portrait, se trouve la difficile question de l'identité juive, qui renvoie elle-même à la persistante question de l'identité québécoise. Les collaborateurs de l'ouvrage y expliquent les multiples facettes de la réalité juive au Québec sous un jour nouveau: immigration et démographie, économie et organisation sociale, idéologies, religion, littérature.

Un livre qui permettra sans doute de dissiper bien des malentendus.

370 pages

20 \$

Ces ouvrages sont
disponibles dans toutes
les librairies ou à:



Institut québécois
de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec (Québec)
G1K 4A3
tél.: (418) 643-4695

Les vendeuses à commission

Achalantes malgré elles

Elles nous attendent au fond des boutiques, en position d'attaque. Mais ont-elles le choix, toutes ces vendeuses anonymes ?

par Brigitte Gauvreau



J'en ai pas les deux pieds dans le magasin qu'elle m'a déjà sauté dessus. Quelle horreur ! Il ne m'en faut pas plus pour tourner les talons. Dommage, il semblait y avoir des choses intéressantes à l'intérieur. «Une de perdue, dix de retrouvées», dit le vieil adage ? Je me risque donc dans la boutique suivante, en espérant ne pas devoir rebrousser chemin aussi vite !

Elle, ce n'était qu'une représentante anonyme de l'armée de vendeuses qui nous mitraillent constamment de leurs «Est-ce qu'on vous a répondu ?» ou «Est-ce que je peux vous aider ?». On les qualifie souvent d'achalantes, et parfois, il faut l'avouer, on les traite avec un certain mépris.

Et pourtant, quel métier ! Les vendeuses se retrouvent aux échelons les plus bas, en termes de salaires et de conditions de travail, des emplois du secteur «commerce». En fait, les femmes constituent 50% de la main d'œuvre du commerce au détail. Par contre, elles se retrouvent en minorité (24%) dans le commerce de gros, où les salaires accusent une hausse significative. Dans la vente comme ailleurs, plus les salaires augmentent, moins il y a de femmes.

Michèle est vendeuse dans une boutique depuis cinq ans. Répondre aux clientes, s'occuper de la caisse, regarnir et réaménager les rayons, déballer et manutentionner la marchandise, changer les néons du plafond, frotter miroirs, vitres et chromes, passer l'aspirateur, laver le plancher et les toilettes, voilà son quotidien. «En réalité, nous sommes des femmes à tout faire, dit-elle. Et même si on en fait beaucoup, on ne se sent en rien indispensables. La porte n'est jamais loin».

Patience et longueur de temps

La sécurité d'emploi ? Les vendeuses ne connaissent pas. «Si un jour la gérante filait

Photos Mark Boudreau

un mauvais coton, elle pouvait aussi bien en mettre une dehors pour une peccadille», se souvient Diane, qui a travaillé un an dans un endroit qu'elle juge exécrable. La Loi sur les normes minimales du travail, qui protège les travailleurs et travailleuses non syndiqué-e-s, offre bien un recours contre les congédiements injustifiés, mais seulement pour les employé-e-s qui cumulent cinq ans de service continu chez le même employeur. Or, les vendeuses ont rarement l'occasion de travailler aussi longtemps au même endroit.

Toutefois, si elles peuvent difficilement y passer de longues années, pendant le temps où elles y sont, elles y passent de longues heures ! Dans les boutiques, les jeudis et vendredis sont souvent synonymes de 9 à 9. Depuis cinq ans, Suzanne travaille de 9 h à 21 h une fois par semaine : «Douze heures, c'est long. Finir à 6 h ne me donne pas beaucoup plus de temps libre, mais il me semble que c'est ce qui me permet de profiter de la vie un peu». Dans de nombreux pays et dans la majorité des provinces canadiennes, la journée de travail de huit heures est considérée comme un droit fondamental. Au Québec, elle n'est pas encore reconnue.

Et même avec deux journées de douzes heures par semaine, bien des vendeuses ne touchent jamais un cent de salaire supplémentaire. C'est que la loi sur les normes du travail dicte de ne rémunérer à temps et demi le travail supplémentaire que lorsque la semaine de quarante-quatre heures est complétée. La porte est donc grande ouverte aux abus de toutes sortes. Sans compter les heures, nombreuses, littéralement données à l'employeur. Diane travaille tous les jeudis et vendredis soir : «On ne sort jamais de la boutique avant 9 h 20, 9 h 30, parce qu'il faut faire la caisse. Mais notre paie, elle, s'arrête à 9 h.»

Maladies interdites

Les pauses-café ? Les heures de dîner ? Là encore, tout demeure à l'entière discrétion du patron ou de la patronne. La loi prévoit trente minutes de repos pour chaque tranche de cinq heures de travail. L'employeur peut toutefois ne pas autoriser l'employée à quitter son poste, à condition de la rémunérer pendant cette période. Conséquence : il n'est pas rare, surtout dans les boutiques où le personnel est restreint, de voir une vendeuse manger son sandwich debout, sur le coin du comptoir, entre deux clientes. Les pauses-café sont pour ainsi dire inexistantes et, dans bien des cas, il faut même oublier le café !

«Un jour où je me suis rapportée malade, ma patronne m'a répondu : 'Penses-tu être guérie d'ici deux jours ? Sinon, je vais en chercher une autre', raconte Diane. La plupart des vendeuses ont grandement intérêt à ne pas être malades, du moins pas trop longtemps ! Et même dans les boutiques où c'est possible en toute sécurité, les

LA VIE EN ROSE



congés de maladie ne sont pas payés. Les congés occasionnels et spéciaux – un rendez-vous chez le dentiste, par exemple – tiennent bien souvent de l'impensable. Hormis les deux semaines annuelles et les vingt-quatre heures hebdomadaires prescrites par la loi, la demande d'un congé est souvent une opération périlleuse.

Harcèlement obligatoire

Tout comme moi, vous avez probablement votre petite liste noire de boutiques à éviter. Avouez que certaines plus que d'autres sont à proscrire, l'assaut de leurs vendeuses y étant particulièrement féroce !

Mais pourquoi un tel harcèlement ? Réponse : les vendeuses sont souvent payées au rendement, c'est-à-dire à la commission. «Quand on est plusieures dans la boutique

et qu'une cliente entre, si tu n'y vas pas aussitôt, tu viens de perdre ta vente. Une autre y est allée. Au fond, on se fait presque la guerre», explique Suzanne. D'ailleurs, renchérit Diane, «on en vient à se sentir comme des soldats, continuellement en position d'attaque».

Les vendeuses payées à commission gagnent habituellement le salaire minimum, soit 4 \$ de l'heure actuellement, auquel s'ajoute une commission qui dépasse rarement 1%. Selon Statistiques Canada, le salaire hebdomadaire moyen des travailleurs et travailleuses du commerce au détail, section habillement/chaussure, était de 204,54 \$ en décembre 1983. Beaucoup voient dans la commission la possibilité de hausser leur salaire en travaillant plus fort. Dans les milieux syndicaux, cette forme de



sursalaire est davantage considérée comme une exploitation. «C'est toi qui fait ta paie», clament bien haut patrons et patronnes. Allez-y voir ! Une vendeuse à temps plein peut décrocher une vingtaine de dollars de commission par semaine, ce qui ne lui fait même pas 5 \$ de salaire horaire.

Exploitées ou pas, les vendeuses sont donc «achalantes» par la force des choses et non par nature. Chaque matin, la gérante de la boutique où travaille Suzanne annonce à chacune de ses «filles» le chiffre de vente qu'elle attend d'elle ce jour-là : «Ce chiffre-là, tu l'as dans la tête toute la journée. Et si tu ne le fais pas, tu te sens mal».

La sécurité d'emploi de ces travailleuses est donc étroitement reliée à leurs chiffres de vente. Une bonne vendeuse est assurée d'avoir beaucoup d'heures aussi longtemps qu'elle fera de grosses ventes. Si ses chiffres déclinent, on ne sera pas long à lui indiquer le chemin de la porte. «Les grands patrons ne prennent rien en considération. Eux ne prennent rien en considération. Eux, autres, ils ne voient que l'argent, le signe de seulement de beaux chiffres», confesse Louise, gérante d'une boutique depuis cinq ans, en parlant de ses supérieurs.

Elles, leurs souliers

Beau Dommage chantait : «Le passager de l'heure de pointe a fait le tour du monde à pied». Les vendeuses aussi font le tour du monde à pied. Et comme dans la chanson, «si elles pouvaient mettre en file les milles et puis les milles qu'elles marchent du soir au matin, elles seraient sûrement quelque part dans un pays lointain».

«Après une journée de travail, j'ai l'impression de ne plus avoir de pieds. J'ai le tibia direct sur le plancher», se plaint Michèle. Et avec raison : en position debout, l'essentiel du poids du corps repose sur la plante des pieds. Les muscles subissent une tension considérable et lorsque la

position est soutenue sur une longue période, le sang s'accumule progressivement dans les jambes. Il s'ensuit un gonflement des pieds et parfois des chevilles. Certaines relient aussi la station debout prolongée à l'apparition de varices.

Et puis, il y a la fatigue. Debout pendant huit, dix, douze heures, Diane se sent vidée après une journée de travail, et Suzanne, épuisée. «Je pars de chez moi à 8 h 30, je reviens le soir vers 7 h 30. Si je me suis assise trois quarts d'heure dans tout ça, c'est beau. Même dans l'autobus, je suis presque toujours debout !»

Chantage et paternalisme

«Mes patrons nous ont toujours dit : 'Quand le syndicat rentrera ici, nous autres on ferme les portes'. De toute façon, je ne sais pas si ce serait vraiment une bonne chose pour nous autres... Ils sont toujours en grève, ce monde-là !»

Pour Suzanne comme pour les autres, la peur de la syndicalisation est omniprésente. Plusieurs se plaisent à croire que les vendeuses sont rébarbatives aux syndicats pour des raisons culturelles et sociales. Dommage pour ces belles théories, mais il semble qu'elles soient simplement victimes d'un chantage, parfois subtil, parfois direct, qui se résume à : militantisme syndical = plus de «job».

En février 83, Diana et ses collègues à l'emploi d'une succursale de la chaîne de magasins Hart décidaient qu'ils et elles en avaient marre de nettoyer les toilettes alors qu'ils-elles avaient été engagé-e-s comme vendeurs, vendeuses ou caissières. Une percée syndicale est tentée. Résultat : dix congédiements sur un total de dix-sept employé-e-s. «Subitement, des employé-e-s qui travaillaient pour la compagnie depuis quelques années devenaient incompetents et incompetentes et se voyaient accusé-e-s de montrer de la mauvaise volonté». Futés, les dirigeants n'annoncent jamais un congédiement pour activités syndicales comme tel.

Aucune boutique n'est syndiquée actuellement. Le commerce au détail affiche un taux de syndicalisation inférieur à 10%. Les employé-e-s des chaînes d'alimentation, suivi-e-s d'un peu plus loin par ceux et celles de quelques grands magasins, se partagent le mince gâteau. Une expérience comme celle de Hart, ce petit magasin situé entre la boutique et le grand magasin, n'a rien pour encourager les vendeuses, au grand plaisir de leurs supérieurs. En fait, les seules entreprises qui arrivent à se syndiquer sont celles établies sur de grandes surfaces.

C'est que les petites entreprises favorisent des relations de travail nettement plus personnelles. Dans les boutiques, employé-e-s et employeurs se côtoient à longueur de jour dans un espace parfois réduit. Dans

un tel contexte, la syndicalisation prend l'allure d'un sale coup à faire à un patron ou une patronne que l'on aime bien, malgré tout. D'autant plus que certains employeurs ont une attitude paternaliste qui amplifie cette culpabilité : «On est une grande famille». Et le papa de cette grande famille distribue généreusement bouteilles de vin aux anniversaires et petits bonis à Noël, ce qui lui vaut d'être considéré comme «un vrai bon boss».

L'accréditation multipatronale, toujours

Pour pouvoir négocier efficacement et en terrain neutre, les relations entre employeurs et employé-e-s doivent inévitablement être plus impersonnelles. Ce n'est pas par hasard que tou-te-s s'accordent, dans les milieux syndicaux, pour fixer à quinze salarié-e-s le seuil minimal de syndicalisation. Mais alors, comment espérer syndiquer les petites boutiques où l'on compte rarement plus de six employé-e-s, incluant la gérante ?

«L'accréditation multipatronale, c'est-à-dire la possibilité de négocier une convention collective pour un groupe de travailleurs et travailleuses n'ayant pas le même employeur, demeure la seule façon d'arriver à syndiquer les petites unités», explique Ginette Noël, représentante syndicale pour le local 502 de l'Union des employé-e-s de commerce de la FTQ. La solution est simple, mais elle dort sur les tablettes gouvernementales, dans le dossier des revendications syndicales, depuis une dizaine d'années. Actuellement, la loi oblige les syndicats à négocier une convention collective pour chaque établissement. Les employé-e-s de petites unités se retrouvent ainsi seul-e-s, en très petit nombre, face à l'employeur, lors d'une négociation. En offrant la possibilité de syndiquer selon une même convention collective toutes les vendeuses d'un centre commercial, par exemple, l'accréditation multipatronale créerait une véritable force syndicale capable de faire face à une partie patronale carrément réticente à la syndicalisation.

Mais ceci n'est pas près de se produire. En attendant, Michèle m'assure que tous les patrons et patronnes ne sont pas pour autant des bourreaux, et pourtant... «J'ai travaillé pendant quatre ans dans des boutiques où la vie n'était pas rose, avoue-t-elle. Depuis un an, j'ai vraiment un «bon boss». Et pourtant, je mange encore mon sandwich à la saucisse, je fais des journées de douze heures et j'ai mal aux pieds. Dans ce métier, on ne peut pas aspirer vraiment à d'excellentes conditions de travail. Au mieux, on en trouve des passables !» FIN

Brigitte Gauvreau, étudiante en communications à l'UQAM, gagne elle-même sa vie en travaillant dans une boutique.

A Radio-Québec...

**On a un *penchant*
pour la fête.**

Surveillez notre
programmation spéciale
du 22 décembre au 6 janvier.



**L'autre
télévision**



**Radio
Québec**

**Contre
l'histoire
et l'Islam**

La guerre des Turques

En Turquie, la loi reconnaît à la fois les droits des femmes et la domination traditionnelle de l'homme. Ainsi, pour recevoir l'autorisation légale de créer une association féministe, une femme turque doit présenter aux autorités la permission écrite de son mari. Cela n'est qu'une illustration de la situation ambiguë des femmes en Turquie, coincées entre les racines millénaires de l'Orient et la liberté de l'Occident, entre l'Islam restrictif et l'État laïque, entre les habitudes séculaires et les aspirations modernistes.

par Cecilia Rodriguez



Istanbul, ancienne capitale de l'Empire byzantin, avant d'être celle de l'Empire ottoman, ville cosmopolite, désorganisée et rayonnante, est le point de rencontre de toutes les contradictions que vit la Turquie d'aujourd'hui : femmes voilées, et femmes vêtues à la dernière mode de Paris ; femmes battues

par leur mari et cloîtrées, et femmes militant pour la reconnaissance de leurs droits ; femmes exploitées et réprimées à la maison, et femmes prêtes à faire le sacrifice de leur vie pour leur cause, aux côtés d'hommes emprisonnés, torturés, assassinés.

Il y a des raisons historiques à la soumission des femmes, des raisons religieuses à la prédominance masculine, des raisons sociales à l'inégalité des chances, des raisons politiques à l'utilisation des femmes. Toutes apparaissent vite lorsqu'on se penche sur la condition des femmes en Turquie.

De la polygamie au droit de vote

Les femmes ressentent encore le poids des traditions arabes de l'Antiquité, qui ont permis à l'homme d'avoir toutes les femmes qu'il voulait, jusqu'aux 3 000 femmes que

le Sultan détenait dans son harem, moyen d'affirmer sa puissance... ou peut-être sa crainte des femmes ?

Pour Cetin Altan, éditorialiste au journal *Güneş*, les hommes turcs craignent les femmes, à qui ils reprochent d'exercer sur eux une domination sexuelle, d'où leur besoin d'avoir plusieurs femmes pour conjurer cette crainte en affirmant ainsi leur propre pouvoir. C'est aussi pour cela que l'homme oblige sa femme à porter le voile, afin qu'elle lui réserve sa séduction. Mais Altan a aussi un autre type d'explication : dans un pays aussi pauvre que la Turquie, l'homme se comporte en petit dictateur chez lui, car c'est le seul endroit où il puisse commander, étant partout ailleurs soumis aux ordres de son patron, de la police ou d'autres autorités.

Paradoxalement, la situation s'est améliorée avec l'introduction de l'Islam, vers le XII^e siècle. Le Coran a interdit aux hommes de posséder d'innombrables épouses, réduisant leur nombre à quatre. Le Livre saint des musulmans oblige aussi l'homme à les traiter équitablement, à ne donner à aucune d'entre elles un traitement de faveur au détriment des trois autres. Cependant, l'épouse doit demeurer cloîtrée et soumise, voilée de la tête aux pieds, reléguée à la seconde place.

Après l'effondrement de l'Empire ottoman, au début du siècle, la séparation des sexes est demeurée très stricte. Les maisons familiales étaient divisées en deux parties et, jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, les femmes adultes restaient confinées dans le *selamlık*, c'est-à-dire l'appartement des femmes. Dans les transports publics, elles devaient voyager dans l'espace qui leur était réservé. Au cours du premier quart de ce siècle, 95% des femmes étaient illettrées et soumises à des pressions sociales très contraignantes.

Mil neuf cent vingt-quatre a marqué le début de l'émancipation : les femmes apparaissent enfin en tant qu'individues dans les textes de loi. C'est à cette date, en effet, que Mustafa Kemal (Atatürk) instaure la République et adopte le modèle occidental pour moderniser le pays, laïciser les institutions en séparant la religion de l'État. À partir de 1926, les femmes peuvent sortir dans la rue dévoilées, la polygamie est interdite et un nouveau code civil inspiré de la loi suisse est adopté, reconnaissant l'égalité de l'homme et de la femme en matière de divorce, d'héritage et d'autorité parentale. En 1930, le droit de vote est reconnu aux femmes, qui peuvent même briguer des mandats électoraux à l'échelon provincial.

Turques des villes et des champs

Aujourd'hui, le taux d'analphabétisme a diminué. Les statistiques montrent que 40% de ceux et celles qui font des études primaires, 20% des diplômé-e-s de l'université, un-e médecin-e sur quatre et un-e avocat-e sur cinq, 32% des employé-e-s de l'Éducation nationale, 26% des employé-e-s

déc./janvier 1985



Vue d'Istanbul

du secteur du tourisme et 23% des employés du secteur de la santé sont des femmes. Ce ne sont que des chiffres. Ils ne disent pas toute la vérité. Car la participation des femmes reste limitée aux secteurs considérés traditionnellement comme féminins, et on les laisse faire un type de travail généralement peu important.

Dans les petits villages de province, on tient les femmes dans un abandon et un état d'infériorité qui n'ont guère changé au cours des siècles. La Turquie est un pays avant tout agricole : 64% de la population travaille à la campagne. Les femmes y vivent dans des conditions aberrantes, avec un fardeau de travail considérable que personne, pas même leur mari, ne reconnaît. Sans possibilité de choix, opprimée et maltraitée, une femme n'a d'autre option que le mariage, qui ne change en rien sa condition et ne fait que modifier son entourage. Désormais, ce ne sont plus ses parents ou ses frères qui ont le droit de la battre, mais la famille de son mari, à commencer par sa belle-mère, qui exerce sur elle un contrôle total jusqu'au moment où elle-même mettra au monde un garçon, ce qui lui donnera une certaine autorité. Et quand ses fils grandiront et se marieront, elle aura à son tour un pouvoir sur sa bru.

Dans les grandes villes, les conditions sont quelque peu différentes mais les chances d'émancipation sont conformes à l'ordre social, et seules les femmes des classes

supérieures ont accès à une éducation complète, à une liberté économique leur donnant une certaine autonomie et à la possibilité de travailler.

Retour à l'Islam

Toute analyse doit tenir compte de la religion. Quoique le pays soit laïque depuis 1937 et que la religion soit officiellement une « affaire personnelle », l'Islam, qui n'est pas seulement un guide spirituel mais aussi une norme de vie, a conservé une profonde influence dans tous les domaines, surtout dans les régions éloignées des grands centres urbains et dans les petites agglomérations paysannes. Sans doute le processus de sécularisation entamé par Atatürk est-il encore vivace, notamment chez les militaires, mais le pays dans ses profondeurs a recommencé à s'islamiser.

Le premier ministre, M. Özal, est un musulman pratiquant ; les cours d'instruction religieuse ont à nouveau droit de cité dans les écoles, après leur interdiction par Atatürk et les gouvernements militaires ; les instituts des Hautes études religieuses dépendant du ministère de l'Éducation nationale ont été réactivés ; depuis 1950, la langue arabe est réutilisée pour appeler les fidèles à la prière ; les mosquées poussent comme des champignons, près d'un millier au cours des dix dernières années ; la nomination d'un imam par village est désormais officielle ; la direction des Affaires religieuses

ses, dépendant directement du premier ministre, a été rétablie et, chaque année, on compte davantage de pèlerins turcs se rendant à La Mecque. La pratique individuelle est élevée : 89% des hommes et 77% des femmes accomplissent quotidiennement leurs prières rituelles. Autre indication de ce retour aux valeurs musulmanes : le gouvernement vient d'interdire aux filles le port du short lors du grand défilé annuel de la jeunesse.

Record de prisonnières politiques

Politiquement, l'Islam est fortement mis de l'avant par les partis de droite qui présentent la religion comme la seule alternative capable d'empêcher le « triomphe du communisme qui a pénétré les universités et soutient les groupes terroristes qui mènent une lutte armée contre le gouvernement ».

L'armée, certes, reste fidèle aux idéaux kémalistes et la récente dictature militaire était la farouche gardienne de la laïcité. Aujourd'hui en retrait, les militaires n'ont pas perdu leur influence. Dans les grandes villes, le processus de sécularisation paraît irréversible : l'agitation urbaine et la complexité de la vie quotidienne des citadins ne leur laisse guère de temps pour vivre conformément aux préceptes religieux.

Dans les mouvements extrémistes, on note une très forte participation des femmes. Peut-être faut-il voir une forme de révolte contre leur condition dans le fait que tant de femmes se lancent dans la lutte politique la plus radicale. Nombre d'activistes sont en exil, d'autres vivent dans la clandestinité, à moins d'être emprisonnées dans les geôles turques où la torture est plus souvent la règle que l'exception.

Selon des chiffres non officiels, la Turquie détiendrait le record du nombre de femmes prisonnières politiques, 50 000 au total. L'un des cas les plus connus est celui de madame Rehu Isvan, femme de l'ancien maire d'Istanbul, emprisonnée et condamnée à huit ans de prison pour être membre fondatrice de l'Association de la paix. Ce mouvement s'est accentué avec la dissolution et la répression de l'Association des femmes progressistes (IKD), proche du Parti communiste, un groupe de jeunes universitaires qui faisaient du travail social et de la « conscientisation » dans les secteurs les plus déshérités de la population. Aujourd'hui dans la clandestinité, car tous les partis marxistes sont interdits, le groupe essaie d'organiser la résistance.

Féminisme en trois temps

Dans le domaine des arts aussi, les femmes sont nombreuses et forment, par exemple, une grande partie de l'avant-garde littéraire contemporaine. « C'est un phénomène d'autant plus important qu'il met en cause des interdits et des aliénations qui

avaient pesé, et qui pèsent encore, sur la vie sociale et privée de la femme en Turquie, comme dans le reste du Tiers-Monde – sans oublier d'ailleurs la femme occidentale, qui a aussi ses problèmes », écrit Guzin Dino, une écrivaine turque résidant à Paris.

C'est ce que l'on peut dire aussi des tentatives d'activisme féministe qui ont pour centre Istanbul. Émergeant entre les voiles de la civilisation arabe et les tchadors noirs de l'Islam, placées au centre des contradictions de leur société, ces femmes luttent contre les traditions de l'Orient, mais aussi contre l'utilisation de la femme-objet, façon occidentale.

L'histoire du féminisme turc remonte à 1934, quand est paru le premier journal féministe, qui a dû fermer un an plus tard en raison de divergences politiques au sein même du groupe. Les activités féministes proprement dites réapparaissent bien plus tard, en 1982, avec des citadines des milieux intellectuels. Leurs premiers efforts portent sur la création d'une revue, la publication de livres féministes et d'abord sur la recherche – réussie – d'une maison d'édition. Mais rapidement, celle-ci revient sur ses promesses et ferme ses portes aux féministes.



Un an plus tard, à la demande du groupe, l'hebdomadaire *Soyut* ouvre une page qui, un an durant, publie toutes les opinions critiques, des analyses sur la condition des femmes, le mariage, les relations sexuelles, les activités culturelles féminines et l'histoire du féminisme dans le monde. Cette initiative trouve beaucoup d'échos et provoque sans doute une prise de conscience générale dans la population. Cependant, peu à peu, cette « page » féministe se voit réduire comme peau de chagrin jusqu'à disparaître complètement.

Le troisième épisode de ce mouvement féministe survient en mars 1984, d'abord avec l'ouverture d'un petit café où les femmes peuvent se réunir et discuter de leurs problèmes, puis avec la création d'une consultation juridique pour assister les femmes, par exemple en cas de divorce ; pour les renseigner sur leurs droits en matière de tutelle des enfants ; et dans le cas où elles sont battues par leur mari. Il y a

aussi, désormais, une petite bibliothèque de livres et revues féministes. Les femmes prévoient assurer la traduction et la publication d'ouvrages étrangers, organiser des projections-débats et des expositions de peintures de femmes.

Résistance intellectuelle

« La plupart des gens ferment les yeux sur la condition d'infériorité des femmes en général. Ce n'est pas, contrairement à ce que beaucoup croient, une lutte contre les hommes, mais c'est un combat pour faire prendre conscience des problèmes des femmes, en tant qu'êtres sociaux qui souffrent, non seulement des pressions économiques et des inégalités, mais aussi des pressions sociales traditionnelles d'humiliation et d'injustice », affirme Sirin Tekeli, l'une des femmes qui animent le mouvement féministe d'Istanbul. « Au cas – évident – des femmes battues, on doit ajouter celui des autres femmes de toutes conditions, toujours dépendantes, toujours inférieures. Le plus difficile est de parvenir à une prise de conscience chez les femmes elles-mêmes qui, par tradition, acceptent leur condition de seconde classe, convaincues que c'est dans l'ordre des choses. »

Sirin Tekeli exprime aussi des opinions plus radicales : « Actuellement, aucun média d'information ne témoigne d'un intérêt réel pour le problème des femmes. Quelquefois, quand l'un des journaux découvre que le féminisme se vend bien, il l'utilise de façon publicitaire. Pourtant, les femmes continuent de se voir nier leur place. C'est pour cela que l'on doit lutter et se battre contre l'oppression, pour être reconnues comme des personnes qui ont droit à une vie propre. Mais il y a des femmes qui nous attaquent parce qu'elles vivent dans des milieux privilégiés, ignorent les problèmes des femmes et adoptent une position carrément marxiste sur la lutte des classes. »

Dans les milieux intellectuels turcs, en effet, les féministes se heurtent à une sérieuse opposition. La thèse la plus répandue est bien résumée par Zeynep Oral, la jeune rédactrice en chef du *Milliyet-Sanat* : « Pourquoi les féministes font-elles tant de bruit ? Le problème en Turquie n'est pas un problème des femmes, c'est un problème économique de la société en général. Dans un pays sous-développé qui n'offre de possibilités ni aux femmes ni aux hommes, la solution n'est pas la lutte individuelle des femmes pour elles-mêmes, ce doit être la lutte des femmes et des hommes pour changer l'ordre. La liberté économique apportera la liberté sociale pour les femmes. »

FIN

Cecilia Rodriguez est Colombienne et journaliste au *El Siglo* à Bogota. Ce reportage, effectué au printemps dernier, est paru dans la revue *Europ* de juillet 1984.

NOUVEAUTÉ

Luce Bertrand

**LE
RAPPORT
BERTRAND
SUR LE VÉCU DE
1000 FEMMES
LESBIENNES**



PREMIER

**Le rapport Bertrand sur le vécu de
1 000 femmes lesbiennes**
Luce Bertrand

L'auteure travaille depuis déjà plusieurs années dans le milieu des femmes lesbiennes. Elle a élaboré un questionnaire dans la tradition du célèbre rapport Hite, afin de comprendre la situation des femmes lesbiennes sur les plans sexuel, social, professionnel, affectif et familial. Elle a reçu plus de mille réponses à son enquête. Voici donc enfin révélé un monde secret, que jamais personne n'avait eu le courage d'explorer objectivement et systématiquement.

400 pages

UN ÉVENTAIL DE BEST-SELLERS

PREMIER

Faire parvenir un mandat à l'ordre de:

Luce Bertrand
C.P. 203 Succ. Chomedey, Laval
H7W 4K3

Ajoutez 2\$ pour la poste

19,95 \$

nom _____

adresse _____

ville _____ code postal _____

chèque _____ mandat-poste _____

**DANS NOTRE
PROCHAIN
NUMÉRO**

**N'attendez pas la
Saint-Valentin
pour lire notre
numéro de
février 1985!!!**

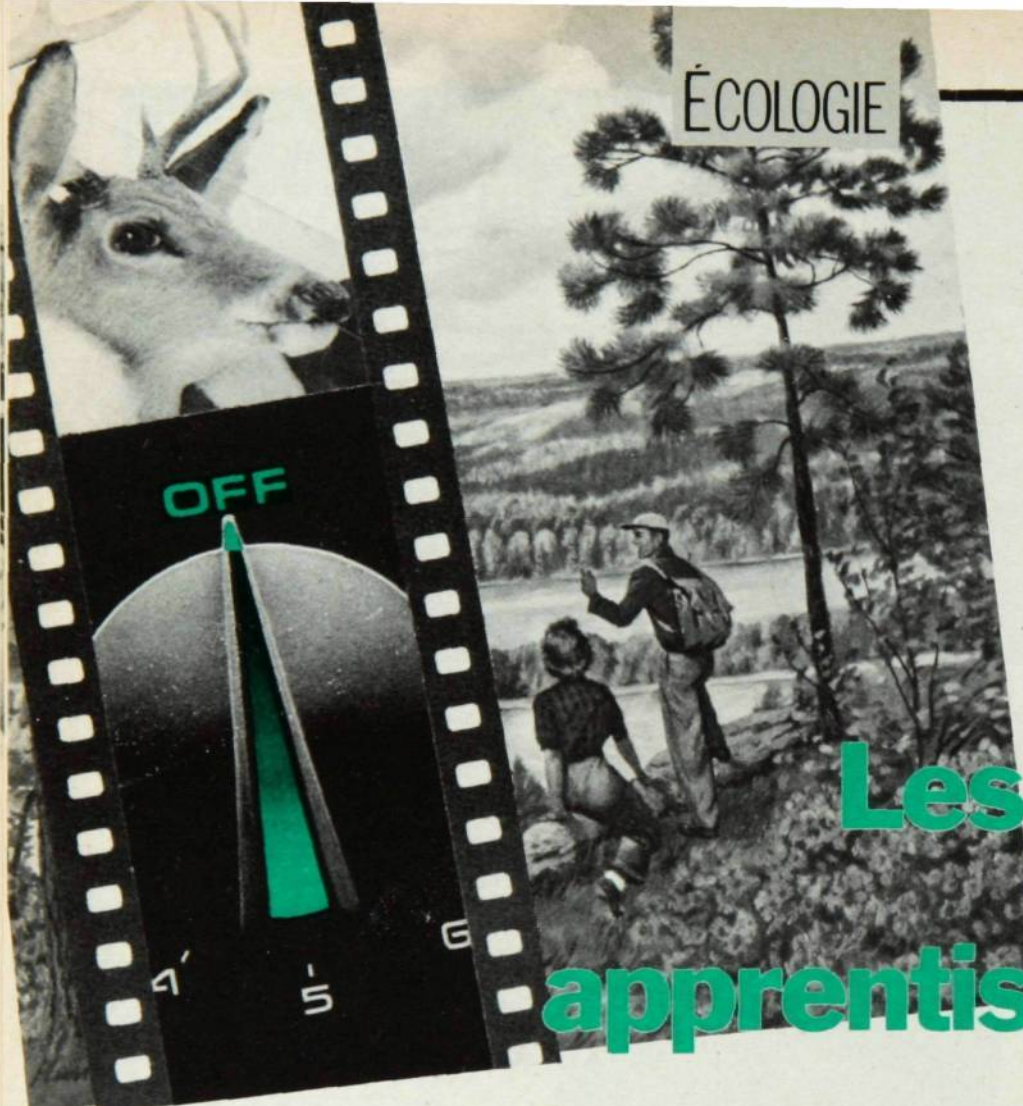
Que vit concrètement
et amoureusement une femme
handicapée? Pourquoi des
Arabes et des Juives se sont-elles
regroupées pour défendre la cause
palestinienne?

Dix ans après
l'Année internationale de la
femme, comment se porte le féminisme
d'État?

Quoi penser des sages-femmes et où les
trouver?

Où en est rendue la vidéo féministe?
...et une entrevue surprise, sans chocolat
ni Valentin.

En kiosque dès le 26 janvier!



Les caribous et les apprentis-sorciers

par Magali Marc

Les ingénieurs de l'Hydro-Québec aimeraient bien nous faire croire que de vieilles femmes stupides sont les vraies responsables de la noyade dans la rivière Caniapiscou, fin septembre, d'environ 10 000 caribous qu'elles auraient entraînés à leur suite. Malheureusement, les Inuits et les écologistes ne sont pas prêts à avaler une telle fable et ils imputent plutôt cette hécatombe à l'inconscience de l'Hydro-Québec.

Face aux «vieux mâles de l'Hydro» qui ont joué aux apprentis-sorciers, même l'éditorialiste Jean-Claude Leclerc n'y allait pas de main morte, dans *Le Devoir* du 5 octobre : «Point n'est besoin d'être ingénieur pour savoir que si on ouvre un barrage dans une rivière alors qu'il pleut à torrent dans la région depuis une semaine ou deux, on ajoute à la force du courant et donc au péril de ceux qui d'aventure le traverseront. Cette logique commune ne fait pas partie, apparemment, des ressources de la société d'État !»

Il semble qu'en réalité les digues de rétention du réservoir Caniapiscou paraissent trop fragiles aux ingénieurs, qui ont préféré noyer quelques caribous plutôt que risquer une catastrophe pire encore.

Mais de ces difficultés, l'Hydro n'a soufflé mot, espérant le public assez naïf pour croire à une catastrophe «naturelle» (act of God).

Quant à l'impact environnemental, on saisit mieux le cynisme de l'Hydro à la lumière des faits suivants : dès 1971, dans une évaluation des impacts sur l'environnement du développement hydro-électrique de la Baie James,¹ on prévoyait un impact «temporaire» sur les mammifères, dont les caribous. La mort de plus de 10 000 caribous est-elle maintenant considérée comme un «impact temporaire» ?

En 1973, le biologiste Alexander Banfield, témoignant devant le juge Malouf de la Cour supérieure du Québec, mentionnait la migration des caribous dans la rivière Caniapiscou et les effets néfastes que les modifications du cours de la rivière allaient entraîner. L'accident du 29 septembre dernier était donc parfaitement prévisible et a donné raison aux écologistes qui l'avaient pressenti.

Surveillance réussie

En 1975, le Comité pour la défense de la Baie James (un regroupement d'organismes comprenant, entre autres, La Voix

1/ Voir «Matrice d'impact», in *Joint Federal-Provincial Task Force*, 20 décembre 1971.

des femmes, la Société pour vaincre la pollution, STOP, la Fédération québécoise de la faune, l'Association des Indiens du Québec, etc.) exigeait que le Conseil consultatif sur l'environnement du Québec (CCE) fasse une étude indépendante sur les impacts environnementaux du complexe de la Baie James. Cela donna lieu à des audiences publiques menées en janvier 1976 et, suite aux conclusions du rapport qui en résulta, l'Hydro-Québec et la Société d'énergie de la Baie James (SEBJ) durent prendre davantage en considération l'aspect environnemental du projet, qu'elles avaient jusque-là minimisé. Changeant de langage, les deux sociétés commencèrent à prétendre effectuer une surveillance constante et même... sans précédent du territoire.

Je me permets de relever quelques perles de la rhétorique SEBJienne dans le document dithyrambique intitulé *D'un défi à l'autre* : «Ce souci constant (de la protection du milieu) avait pour but de prouver que la mise en valeur des ressources pouvait se faire en harmonie avec la nature (...) La direction de l'environnement se propose également de suivre l'évolution du milieu grâce à un réseau de surveillance écologique unique en son genre.» Unique, en effet !

C'est pourtant grâce à ce discours lénifiant d'experts en relations publiques que les Québécois-e-s ont pu croire la faune du grand Nord québécois plus protégée que les citoyen-ne-s ordinaires. La réalité était tout autre.

Catastrophe prévisible

Confrontée à l'hécatombe de Kuujuaq, l'Hydro-Québec a eu (trop) vite fait de s'exonérer de tout blâme, alléguant que des pluies torrentielles inhabituelles avaient provoqué le débordement de la Caniapiscou. L'Hydro est même allée jusqu'à dire que c'était une chance que son barrage soit là pour empêcher des crues encore plus grandes !

En vérité, les travaux de l'Hydro ont modifié le cours d'eau de la Caniapiscou au point de l'assécher complètement, fabriquant ainsi artificiellement un passage propice à la migration annuelle des caribous. Puis l'inondation soudaine de la rivière, causée en partie par des pluies diluviennes mais aggravée par les écoulements du barrage de l'Hydro, a soudainement bloqué ce passage que les caribous avaient depuis quelques années pris pour acquis. Ils n'ont pas eu le temps de s'adapter à la nouvelle situation. Ces bouleversements étaient donc de nature à causer une catastrophe écologique et les ingénieurs de l'Hydro auraient dû l'empêcher.

C'est en tout cas l'opinion de la Société pour vaincre la pollution qui a suggéré que le Conseil consultatif de l'environnement (celui-là même qui avait présidé les audiences de 1976) mène une enquête publique pour établir la responsabilité de l'Hydro dans cette affaire.

Mais la SVP n'est pas la seule à voir dans la plaidoirie d'irresponsabilité de l'Hydro-Québec une insulte à l'intelligence. La Société Makivik, qui représente les Inuits du Nouveau-Québec, demande elle aussi au ministre de l'Environnement du Québec et au ministère fédéral des Pêches et Océans de procéder à une enquête publique sur les circonstances entourant le désastre de la Caniapiscou. De plus, le gouvernement de Terre-Neuve se met aussi de la partie pour réclamer une «enquête sérieuse».

En terre autochtone

Quand, en 1976, aux audiences du CEE, les intervenants s'objectaient au projet en invoquant l'ignorance du milieu naturel démontrée par les promoteurs, leurs objections n'étaient pas prises au sérieux par les médias. Depuis, les groupes populaires ont compris que de telles audiences servent surtout à donner aux «experts» une occasion en or de convaincre le grand public que tout est sous contrôle et que les écolos ne sont que des alarmistes larmoyants. À l'époque, les journalistes étaient tombés tête première dans ce panneau et certains avaient même ridiculisé les écologistes.

Aujourd'hui, les mêmes journalistes sont devenus plus méfiants à l'égard de la société d'État et ne gobent pas tout rond les arguments des «experts». L'action des écolos n'aura pas été vaine. Mais c'est un maigre réconfort devant l'ampleur du désastre auquel les Inuits, les Naskapis et les Montagnais doivent à présent faire face, eux qui se sont opposés depuis le début au projet de Robert Bourassa. Encore une fois, on n'a pas arrêté le progrès...

La situation actuelle est certainement plus amère encore pour les autochtones, victimes d'une technologie imposée d'en haut par des politiciens avides de capital politique. Rappelons les événements...

Le 30 avril 1971, coup de théâtre : Robert Bourassa, alors premier ministre du Québec, rendait publique sa décision d'aller de l'avant avec le projet de la Baie James, alors qu'aucune étude d'impact environnemental n'avait encore été effectuée. À l'été 1971, les ingénieurs-conseil Rousseau, Sauvé, Warren et associés, poussés à se prononcer rapidement sur la faisabilité du projet de la Baie James, produisaient à une allure vertigineuse des rapports faisant miroiter la création des fameux 100 000 emplois promis par Bourassa lors de sa campagne électorale de 1970. Les jeux étaient faits.

Pauvre Chine !

Traditionnellement, l'histoire le démontre, les gouvernements ont disposé du territoire autochtone comme s'il leur appartenait. Il suffisait d'écrire de nouveaux règlements, de négocier séparément avec les divers groupes autochtones (diviser pour régner), et de les dédommager symboliquement pour avoir la conscience tranquille. Ce sont les conditions qui ont été à l'origine de la controverse de la Baie James. Controverse sociale mais aussi controverse juridique que les autochtones ne pouvaient pas remporter.

Dix ans plus tard, les choses n'ont guère changé puisque le gouvernement du Québec a décidé de confier à l'Hydro-Québec l'entière responsabilité des impacts environnementaux du projet Archipel, lui aussi controversé, notamment par les autochtones de Kanawake.

De plus, lors de la visite en Chine de René Lévesque, en octobre, il a été question que l'Hydro construise un barrage là-bas ! Pauvre Chine... Mais, rentrant de Pékin, le même Lévesque déclarait ici qu'il n'y aurait probablement pas d'enquête sur le désastre de Kuujuaq et l'Hydro. À quelques mois des élections provinciales, il serait en effet «délicat» pour le gouvernement que son plus glorieux *totem*, pour reprendre le mot du cinéaste Arthur Lamothe, risque d'être ébranlé. **FIN**

Magali Marc est co-présidente de la Société pour vaincre la pollution (SVP).

On a BESOIN de MARCO FERRERI

LE MONDE

FERRERI est au sommet de son art. LE FUTUR EST FEMME est la juste mesure de sa folie.

LIBERATION

Un cadeau du cinéaste. Un acte d'amour.

LE MONDE



Marco FERRERI mélange les acteurs comme les parfums. Des films toujours sensuels, souvent magnifiques et très forts.

FRANCE SOIR

Dans LE FUTUR EST FEMME, le voluptueux provocateur prédit un avenir radieux au sexe SUPPOSÉ FAIBLE.

LE MATIN

ORNELLA MUTI • HANNA SCHYGULLA

Un film de MARCO FERRERI



le Futur est Femme

avec ORNELLA MUTI • HANNA SCHYGULLA • NIELS ARNSTRUP
dans un film de MARCO FERRERI: "Le Futur est Femme"
Scénario MARCO FERRERI • Dacia MARAINI • PIERA DEGLI ESPOSTI
Une reproduction italo-franco-germanique. FEM FILM S.r.l. Roma - F.C.C. TOPI ASCOT FILM
Londres Berlin

VIVAFILM

Le PARISIEN
480 ouest,
rue Ste-Catherine



Le personnage

par Gloria Escomel

Pierre avait toujours eu peur des atterrissages, une peur irrationnelle, absurde ; des mots sourdaient en lui, qu'il marmottait sans leur prêter attention : «Le temps n'a pas passé pour nos âmes égarées... z'âmes égarées... zamezégarées ?» Il eut un rire nerveux : Zamezégarées : cela lui rappelait quelqu'un. «Qui donc ai-je oublié de prévenir de mon arrivée ?», se demanda-t-il soudain avec angoisse.

L'avion toucha brutalement le sol, rebondit mollement et le freinage forcené commença. Pierre pensa que si l'appareil venait à s'écraser au bout de la course, l'ami oublié ignorerait sa mort. Mais l'avion finit par s'immobiliser. Pierre murmura «zamezégarées» une dernière fois et aussitôt, un nom lui sauta à la mémoire : Fafou ! Fafou... ce nom remontait, avec le désir. C'était elle qui lui avait signalé cette dissonnance dans un poème, en lui zozotant le vers, narquoise : zamezégarées. Pierre sentit l'attendrissement le faire fondre de tendresse éblouie, tant le sourire narquois de Fafou lui était apparu nettement, comme dans une photo, ce sourire câlin, où l'ironie était coquine et complice. Il comprit alors que c'était elle, par-dessus tout, qu'il avait désiré revoir, à Paris.

La joie d'être en vie déferla en lui, avec le plaisir de sentir son souffle devenir profond, exalté, la joie de se sentir encore plein de désirs, d'envies de rire et d'aimer. Il a laissé le Pierre besogneux à Montréal. Instinctivement, il retrouve sa dégaîne d'étudiant de vingt ans, la mèche sur l'oeil, le sourire goguenard aux lèvres, qu'il mordille sensuellement. Fafou les mordillait ainsi. Fafou, si délicieusement folle et libre, tragique aussi, sortie d'une ambiance de Carco, d'un poème d'Apollinaire, d'un rêve éclaté de Pierrot. «Mon Pierrot gourmand», disait-elle, en l'embrassant. Un long désir vibrant monte en lui.

Il prendra la voiture louée, arrivera à Paris, rêvant de son premier amour, se souvenant de ses maladresses de jeune homme, de ses complexes, de sa timidité, se disant que Fafou ne se sera certainement pas embourgeoisée au point de lui refuser une... une... Il allait dire «une petite aventure» et je me mords la langue, furieux de ce lapsus que j'ai failli faire, en lui plaçant ce mot à la bouche, comme un salaud.

Mais revenons à lui, qui est encore sur la route, plein de joie à l'idée de ces retrouvailles possibles avec Fafou. Il a devant lui une ou deux heures encore, peut-être plus, avant de s'enfermer dans cette cabine téléphonique atroce, qui sent le vieux tabac.

Oui, Fafou l'a monstrueusement fait souffrir. Même lorsqu'elle lui disait : «Crois-tu que Frantz a le meilleur rôle ? Tu ne me vois pas, mon amour, t'appelant paps ! Tu resteras toujours mon grand fou, je te donnerai des rendez-vous au coin des rues perdues, nous nous aimerons dans des mansardes... Laisse les grands jouer à papa-maman !»

Pierre avait vingt ans. Il avait joué et perdu. Mais il y a quinze ans de cela. C'était sa première maîtresse. Il était humble, ne croyant pas qu'on puisse le préférer, trop heureux du peu qu'on lui avait donné, trop malheureux de ce qu'on allait lui retirer : son seul et unique amour. Mais aujourd'hui, père légitime ou pas, il l'aurait peut-être emporté sur l'autre.

Étrange regret, maintenant qu'il est un homme aimé, stable ! Le vertige le prend, la stupeur de comprendre à quel point il est resté enchaîné à ce premier amour, à Fafou, son pathétique appétit de vivre, sa sensualité débordante, ses infidélités, sa fantaisie, son intelligence lucide, ses poèmes, leur vie d'étudiants.

Pathétique appétit de vivre. Voilà que j'étais prêt à oublier ce drame, à réduire Fafou à sa seule fantaisie un peu superficielle, et comme les autres fois, je replonge en une tristesse stupéfiée.

«Ne me quitte pas !», avais-je supplié, sans aucun orgueil. Chasser cette image, en rechercher d'autres, qui se mêlent en ma mémoire à la saveur de son rouge à lèvres. «Et nos baisers mordus sanglants faisaient pleurer nos fées marraines...» Apollinaire. Elle riait, m'obligeait à regarder mes lèvres barbouillées de rouge. Sa voix, contre ma bouche, noyait la mienne, elle me faisait taire d'un baiser : «Mais je ne te quitte pas, voyons, j'épouse Frantz à cause du bébé, c'est tout...»

Nos larmes donnaient à nos baisers un goût de sel, de profonde débâcle. Quel âge aura l'enfant, cet enfant qui me l'a fait perdre ? Quinze ans ! Déjà... Le temps n'a peut-être pas passé, pour Pierre, mais moi je peux le mesurer à l'âge de cet enfant qui n'est pas le mien, qui n'aurait pu être le mien...

Un mot de trop. Juste un mot de trop pour que se creuse la distance, irrémédiable. Non, cet enfant ne pouvait être le mien. Mais il aurait pu être celui de Pierre, ou de cet autre-là, qui feint de parler de lui, qui écrit «je» au masculin... Au masculin ! Je viens à peine de m'en rendre compte... Entraînée par le personnage de Pierre, escamotée par lui, j'ai poursuivi au masculin !

Mais quel besoin ai-je de Pierre, ou d'un subterfuge grammatical pour parler de Fafou, passion révélatrice ? Aucun besoin ? Si, tout de même... Pierre ne connaît pas la suite, ni le dénouement de l'histoire. Personnage, il ne sait rien que ce que je veux lui prêter. Il me permet de rêver encore, de feindre l'ignorance... Mais pourquoi Pierre et pas Pierrette ? Quelle étrange revanche voulais-je vivre à travers ce garçon qui

Suite page 66

JOURNAL INTIME ET POLITIQUE

QUEL TEMPS

time. t... in, t... out.
exposition, obturation, developing
time. i have changed, she said. YOU
WILL, ISAID. what do you do in your
spare time. STARE IN... EVERY DAY IS
one. I EVEN DREAM OF IT. tu te
souviens... COMME SI C'ETAIT HIER.
je pars pendant. MAIS TU NE SERAS
PAS LA. puis je fixer un rendez-vous.
ET L'URGENCE DE L'INSTANT. the fear
of losing is a projection and a fear
of.. fire. they might burn. AND TISSUE
REGENERATION. yes, but what about
the third degree. YES, I KNOW. I MET
HER ON THE STREET, BUT THEN I DON'T
TALK ABOUT IT IN HISTORY BOOKS.

QU'ELLE TEMPETE

did you see...I TRIED, BUT IT WAS SOLD
OUT, you were really hot last night...I
DON'T KNOW...SEEMS THAT I GOT SO SENTIMEN
TAL, what was in you, i never saw you or
knew you like...EVERYTHING HAD TO HAVE
MEANING...MAYBE FOR ONCE I WAS THERE..
quel va et vient. comment y arrives-tu
à travailler...COMMENT
POURRAIS-JE FAIRE
AUTREMENT.

TÉLEXÉ

QUEL TEMPERAMENT

you know what your problem is....tu es trop féminine,
pas assez agressive.....*

**Treizième
Festival
du nouveau
cinéma
de Montréal**



The Image of Dorian Gray...

Quelques cinéastes étrangères

Le Festival international du nouveau cinéma de Montréal, du 18 au 28 octobre dernier, avait déjà 13 ans... et plusieurs problèmes d'argent! Pourtant, l'Allemande Ulrike Ottinger y était avec son troublant Dorian Gray, un film qui, comme ceux d'autres cinéastes étrangères, n'échappait pas aux contradictions.

par Diane Poitras et Joyce Rock

Le féminisme n'est plus à la mode. Est-ce pour cela que nous n'osons plus le mentionner? L'une des choses qui m'ont le plus frappée (dérangée et découragée) cette année au Festival du nouveau cinéma, était l'absence de références au féminisme, dans le catalogue, dans les ateliers, dans le discours des cinéastes femmes ou hommes. Considérant le cli-

mat actuel du Québec, je commence à me demander si la répugnance à s'afficher féministe ne fait pas partie d'un plus vaste mouvement de paresse devant toute définition de soi.

Ce qui ne veut pas dire que le festival était sans intérêt. Mentionnons *Un jour, Pina m'a demandé*, de Chantal Akerman, un portrait discret, drôle et captivant de la troupe de danse de la chorégraphe allemande Pina Baush. Avec un appréciable respect, Akerman cède la parole à Pina

qui, quant à elle, ne s'impose pas comme le leader de la troupe. Bien au contraire, le film montre l'intégration géniale des danseurs à leur forme de création. Et contrairement à bien d'autres films sur les «artistes», celui-ci est exempt de prétention.

Il y avait aussi cette *Lucy* de l'Allemagne Verena Rudolph. À 33 ans, la réalisatrice part sur les traces de sa tante Lucy, qui a immigré à New York en 1934. Le film est composé de témoignages d'amies (qu'on suppose amantes) de Lucy, alors qu'elle



Un jour Pina m'a demandé

travaillait dans un bar de Harlem. La beauté de ces femmes et la force de leur affection pour elle confèrent à l'ensemble une émotion intense et très touchante.

Enfin, *Mauvaise conduite*, de Nestor Almendros et Orlando Leal, est un film qui, lors de sa sortie l'hiver dernier, a fait beaucoup de bruit dans les milieux homosexuels et intellectuels de gauche, à Paris comme à New York. Almendros et Leal montrent, par des témoignages, la répression de l'homosexualité à Cuba depuis la révolution. Cette dénonciation est justifiée, bien sûr. Mais en utilisant des situations telles que le soi-disant exode des Cubains vers Miami en 1982, on nous sert une fois de plus la mythologie de la libre expression dans les pays occidentaux et en particulier aux États-Unis. De plus, il est extrêmement regrettable que des intellectuel-le-s de la trempe de Susan Sontag aient prêté leur concours à cette image si arbitraire et simpliste : les bons d'un côté (l'Amérique) et les méchants de l'autre (Cuba). Le silence de Sontag au sujet de l'homosexualité, jusqu'à maintenant, avait été remarqué. Qu'elle ait choisi la situation cubaine pour se prononcer est une décision contestable.

J. R.

Quant aux autres films du Festival du nouveau cinéma réalisés par des femmes, il faut d'abord mentionner *The Image of Dorian Gray in the Yellow Press*, d'Ulrike Ottinger. Elle a du cran, cette Allemande ! *Dorian Gray* est un film déroutant, qui a soulevé des réactions très diverses. Chose certaine, il révèle une réalisatrice courageuse qui n'a pas misé sur la facilité, loin

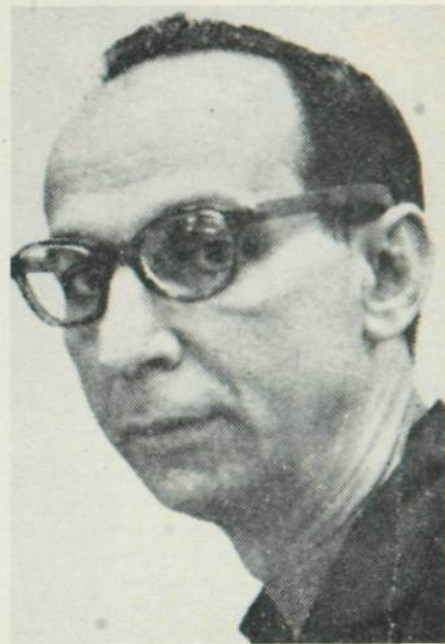
de là, pour s'attirer la faveur du public.

Les personnages sont dessinés à gros traits : le héros, à mon souvenir, ne dit pas plus de dix lignes ; certaines scènes se transforment parfois pour devenir de l'opéra, du théâtre et... le tout dure 150 minutes ! J'ai trouvé des longueurs mais je n'ai jamais eu envie de quitter la salle. Car ce film est un tour de force cinématographique : les décors, costumes et maquillages sont d'une grande beauté et soulignés par des éclairages recherchés. Il est très agréable de voir une telle maîtrise du média et une telle perfection chez une femme cinéaste.

Quant au contenu, je dois dire qu'il me laisse perplexe. L'histoire est vieille comme le capitalisme : une femme, magnat de la presse, crée un être fictif, un homme (mais très androgyne et joué par une femme), Dorian Gray, pour le livrer en pâture à son public – surtout des femmes, il va sans dire. Lorsqu'elle aura épuisé ce personnage, elle n'aura qu'à le détruire et à trouver autre chose pour continuer à mousser les ventes. L'originalité du sujet tient au fait que cette fois le pouvoir est entre les mains d'une femme (jouée par Delphine Seyrig). Cette image de femme omnipuissante est un peu dérangement.

Mais plus dérangement encore : les scènes de *strip-freak-show*. Si je n'avais pas su que ce film était l'oeuvre d'une femme, j'aurais sûrement pensé : « Encore un de ces mâles qui nous livre ses fantasmes délirants ! » Les lesbiennes punk qui s'embrassent, les homosexuels qui se séduisent et se tuent à coups de couteaux, les siamoises thaïlandaises qui séduisent le jeune héros ; tout ceci m'aurait fait crier au voyeurisme mâle, je dois l'admettre.

For Love or Money, de Megan McMurchy,



Mauvaise conduite



Low Visibility



Lucy



CINÉMA

For Love or Money

Jeni Thornley et Margot Oliver est un projet ambitieux : l'histoire du travail salarié des femmes en Australie depuis les tout débuts de la colonie ! De quoi faire peur à n'importe quelle cinéaste. Mais elles n'ont pas eu peur, ces trois femmes. Et surtout, elles ont réussi à donner beaucoup de vie à un sujet ardu.

Un choix heureux des réalisatrices : miser sur la voix *off* et, tant qu'à faire, en pousser l'utilisation jusqu'au bout. Il n'y a, je crois, que deux entrevues dans ce long-métrage. Tout le reste du texte est basé sur des extraits de lettres, de journaux intimes, de discours et d'articles

d'époque. Le commentaire, parfois poétique, est très loin de cette sempiternelle voix *Dieu-le-père* qui, à tout moment, explique au public ce qu'il doit penser de ce qu'il voit. La bande sonore est extrêmement riche, jamais à la remorque de l'image. Les deux éléments (sonore et visuel) s'entraînent et se complètent merveilleusement bien.

Malheureusement, la fin tombe un peu dans le Jello : le film se termine avec beaucoup de pistes ouvertes, beaucoup de filons qui restent suspendus, dans les airs. On sent la difficulté des réalisatrices à tenir une analyse cohérente du mouve-

ment féministe actuel. Et puis donner une fin à un projet d'une telle envergure n'est pas une mince affaire.

On se laisse prendre à ce film et c'est d'autant plus agréable que le documentaire, de nos jours, a bien mauvaise image et de moins en moins d'adeptes. J'ai même entendu un critique de cinéma lancer, à propos d'un autre film : « C'est un documentaire, mais c'est bon quand même ! »

Et enfin, *Low Visibility*, de Patricia Gruben. La première demi-heure de ce film canadien m'a exaspérée. Mais voilà qu'un autre quart d'heure plus tard, je réalise que je m'inquiète pour le personnage, un amnésique soulevant curiosité et spéculations, et je me demande ce qu'il va lui arriver. Bref, je me suis laissée prendre. Dommage que la lenteur du développement dramatique risque de perdre plus d'un-e spectateur-trice.

Patricia Gruben a certainement quelque chose à dire, et son discours ne manque pas d'intérêt. Mais la qualité des dialogues et de l'intrigue est mal supportée par l'image. La vidéo, par exemple, aurait pu être mieux intégrée. Tel quel, elle contribue à appauvrir le film : on n'en sent pas la nécessité et ça dérange beaucoup. Enfin, le film a des qualités qui donnent envie de connaître les autres films de la réalisatrice. **FIN**

D. P.

les éditions du remue-ménage

4800 Henri-Julien, Mtl. H2T 2E1 (514) 845-7850



La folie s'exprime

On les appelle encore « fous » et « folles ». Dans leur prison médicalisée, ils et elles écrivent, peignent, créent, survivent. Et leur parole commence à éclater.

par Michèle Roy

Le festival international Folie/Culture, présenté à Québec du premier au huit octobre dernier, sous les auspices d'Obscure, association coopérative en arts actuels, et d'Auto-Psy, organisme voué à la défense des droits des personnes psychiatisées, fut un événement éclaté, foisonnant.

Deux lieux, d'abord. Celui de la bibliothèque de Québec où furent présentés quarante-cinq vidéos, sept débats, trois expositions et un environnement sonore de Neam Cathod. Celui du Complexe G où il y eut vingt-deux films, des dessins de Victor Cordier, un ancien psychiatrisé, et des affiches du Musée de l'art brut. Ailleurs: trois représentations théâtrales de *Scan lines ou l'oeil artificiel* de la troupe belge le Plan K, données les soirs précédant le festival. Pour clôturer: reprise des *Folies noires sur fond blanc* au Théâtre du Grand dérangement. En retrait: une lecture publique de l'écrivain Pierre Guyotat.

«Issu de la volonté de diffuser des formes artistiques différentes, marginalisées par les grandes industries culturelles, le festival Folie/Culture se propose de donner place aux diverses expressions de la folie», disait le programme.

Mais la folie, on l'enferme; la culture, on la consomme. Le rapprochement des deux étonne et dérouté. D'ailleurs, cela aurait quasiment pu être un festival psy. La vedette du festival, Howard Buten,

auteur de *Quand j'avais cinq ans je m'ai tué* a aidé à ce que le festival penche plus de ce côté que de l'autre. Et puis, l'un des moments forts du festival fut le débat intitulé *Droits et psychiatrie*.

L'asile au rancart

Au Québec, une seule personne, par exemple un médecin ou un parent, peut juger si vous êtes dangereuse ou non, mal leurs droits. Or l'asile, lieu fermé, hautement médicalisé, doit être questionné. En Italie, il est interdit d'enfermer les gens dans un hôpital psychiatrique. Depuis 1971, on y a lentement vidé les asiles, leur préférant des centres de santé mentale où la préoccupation centrale est la vie des gens et la «reproduction» de la vie. Ce changement radical ne s'est pas fait du jour au lendemain et beaucoup de gens préfèrent encore le lieu fermé, la mise au rancart des «fous».

Derrière l'expérience italienne, comme derrière le travail de plusieurs «intervenant-e-s» québécois-e-s, il y a une nouvelle conception de la maladie mentale: Aujourd'hui, on remet en question la normalité, on se demande si la folie, cette souffrance intérieure, n'est pas un peu l'affaire de tout le monde. «Si tous les gens un peu fous portaient une cloche, on ne s'entendrait plus parler», disait un participant.

Autre débat important: *Créativité en folie*. Une animation très serrée, un contexte propre à assurer la participation (les intervenant-e-s assis-e-s avec le public)

ont assuré son succès. Pourtant, ce terrain de discussion était plus mouvant que celui des droits en psychiatrie.

Des expériences très différentes se côtoyaient. Il a donc fallu déblayer le terrain, préciser les pratiques, définir les rapports à la création avant de pouvoir énoncer les conclusions suivantes: «Créer en institution est une nécessité; on se fout un peu de montrer les résultats, c'est le processus qui est nécessaire». «Créer est un acte de vie, l'art n'est pas un médicament». «L'angoisse de faire des images existe, parce que l'on se mouille: c'est thérapeutique dans ce sens». «Créer, c'est mettre de l'ordre».

Déjà, la Belge Mara Pigeon avait écrit autour de son film sur Victor Cordier: «En cours de réalisation, j'ai constaté que ce film était non seulement l'histoire de Victor mais aussi la mienne. L'histoire de ma relation à autrui: une relation dans laquelle je ressens bien souvent un malaise, un sentiment de culpabilité qui me paralyse, un immobilisme. L'impossibilité de dire non, de refuser, contraint à des rapports équivoques. Réaliser un film avec Victor et sur Victor était sans doute me mettre à l'épreuve».

Folie/Culture était un festival difficile, non pas un autre de ces festivals mondains. Il demandait quelques efforts et présentait quelque danger. Bref, un festival intelligent.

FIN

Michèle Roy est chroniqueuse littéraire à la pige.

Pourquoi écrire aujourd'hui?

Colloque
des écrivains-e-s,
octobre 84

par Gloria Escomel

Que font des écrivain-e-s réuni-e-s en colloque sur l'écriture? Ils et elles jouent encore avec les mots.

Pourquoi écrire aujourd'hui? C'était la question du colloque organisé par l'Académie canadienne-française, en collaboration avec le Pen Club, l'Union des écrivains québécois et la Société des écrivains canadiens, les 6 et 7 octobre 1984. Formulée par Fernande St-Martin, la question se posait par rapport aux moyens de communication audio-visuels : à l'ère de l'électronique, l'écriture n'est-elle qu'un reliquat d'une autre époque?

Onze conférencier-e-s, sept hommes et quatre femmes, ont tour à tour essayé de répondre, de justifier leur moyen d'expression ou de contourner la question. Y avait-il une nette différence entre les réponses des hommes et celles des femmes? Pas vraiment. Tous et toutes ont répondu à la première partie de la question – pourquoi écrire? – par des tautologies : «Parce que j'écris» ou «Pourquoi ne pas écrire?», par des évidences : «l'amour des mots, l'écriture comme un besoin, une passion», bref, parce qu'ils ou elles aiment écrire. Et s'il est vrai que ce sont des hommes qui ont le plus abordé – sur le mode satirique – les épineuses questions de l'édition, de la critique, des ressources financières des écrivain-e-s, de la distribution et de l'accueil du public, ne ratant pas une occasion de pourfendre tout le monde et d'assouvir de petites vengeances personnelles, il faut peut-être y voir un signe de désinvolture ou d'audace plus qu'une préoccupation proprement masculine, étant donné que les femmes sont aussi intarissables sur les sujets qui con-

cernent «l'écoulement de la marchandise», même si elles ne l'abordent pas dans leurs communications officielles.

C'est un homme, en effet, qui a prétendu que les écrivain-e-s écrivaient pour entretenir une horde de parasites – professeurs, critiques, libraires, journalistes –, un autre qui a parlé du grand public comme d'une bande de sourds-muets, un troisième qui en a profité pour régler ses comptes avec un critique tout aussi féroce et présent dans la salle, un quatrième qui a réclamé que les lecteurs-trices intéressé-e-s à lui voir poursuivre son oeuvre romanesque lui envoient des chèques comme preuve concrète de leur soutien, un cinquième qui a dénoncé l'inintelligence des éditeurs... Nous ne les nommerons pas, cela leur ferait trop plaisir.

Mario Micone : «Écrire parce qu'on a une cause à défendre.»



Yolande
Villemaire



Gloria Escomel est journaliste, professeure de littérature à l'Université de Montréal et écrivaine, à temps perdu.

Un sens à l'inhumain combat

Tout à fait par hasard, on a pu croire à un moment donné que les femmes allaient reprendre le flambeau de la littérature engagée, lorsque Denise Leblanc, première romancière à parler, après trois auteurs qui s'étaient surtout étendus sur le besoin viscéral d'écrire et le plaisir des mots, s'est demandé : «Que signifie écrire devant une personne qui pourrait sur place ?», question qui l'a obsédée pendant son séjour au Sahel. «Si j'écris des romans, qui sont avant tout des récits initiatiques, a-t-elle poursuivi, c'est d'abord par responsabilité envers ceux et celles qui n'ont pas droit à la parole, pour répondre de leur vie. Parce que j'aime passionnément l'être humain, que je cherche un sens à ce qui est devenu un combat inhumain (...) Pourquoi ne pas mettre l'écriture au service de la transformation de la terre, de la réalité, pour la rendre significative ?»

Mario Micone, dramaturge, affirmait lui aussi écrire parce qu'il avait une cause à défendre, des réalités à faire comprendre

de faire entendre leur voix ou de modifier quoi que ce soit au réel par la force de leur imaginaire.

«Écrire pour dire la face cachée, intime des choses» dit Denise Desautels. «Entrer dans le mystère, être du côté de la fiction comme si c'était le réel», espère Claude Beausoleil. «Toute écriture est amoureuse (...) conviant à l'expérience de profondeur (...) voie de renoncement, fidélité à ce qui ne peut être possédé», affirme Madeleine Ouellette-Michalska ; et ce sont là trois formulations différentes d'une même vérité que l'écrivain-e cherche à posséder et à formuler en descendant en soi.

Une halte dans la cacophonie

Quant à la question de la concurrence des moyens d'expression audio-visuels, les femmes surtout l'ont éludée. Denise Desautels a ironisé : «Il aurait sans doute fallu abandonner la peinture à l'arrivée du cinéma, le cinéma à l'arrivée de la télévision, de la vidéo.» Madeleine Ouellette-Michalska s'est curieusement demandé : «Pourquoi écrire aujourd'hui, quand des

tuelle menacé de la disparition du livre. Ni Denise Desautels, ni Madeleine Ouellette-Michalska, ni Yolande Villemaire, ni Denise Leblanc n'ont semblé préoccupées par la question, ou elles n'en ont traité que de manière allusive. Mais Jean-Pierre Gay, Claude Beausoleil, Mario Micone, et François Barcelo en ont fait autant, avec peut-être un peu plus d'humour.

Une passion trop aveugle

Ce qui pouvait s'entendre davantage, à travers les voix masculines, c'était la question connexe : «Pour qui écrit-on ?». Élitiste, la réponse de Jean Éthier-Blais exprimait sans doute ce que d'autres avaient seulement laissé entendre, que l'on écrit pour soi et pour un tout petit nombre de lecteurs-trices, lui-même ayant renoncé à rejoindre le «grand public» considéré comme un groupe de «sourds-muets» : «L'écrivain est seul, il est un médiateur qui approfondit son être au profit de ceux qui ne le peuvent pas.»

Le mot, opposé à l'image, le livre opposé à la télévision ou à la radio : exemples les



Jacques Folch-Ribas :
«Je n'écris pas pour
changer le monde,
ni l'homme.»

Denise Desautels : «Écrire pour dire la face cachée des choses.»

et sentir au grand public. Pour sa part, Yolande Villemaire déclarait : «Il est temps que notre civilisation apprenne à nourrir les fonctions rationnelles d'une vision plus symbiotique», mais après avoir constaté «qu'on écrit pour rien, pour le plaisir des mots»... ce que Jean-Pierre Gay exprimait en ces termes : «Je me suis mis à écrire comme je suis né : par hasard. J'écris comme je mourrai : pour rien.» Et Jacques Folch-Ribas ajoutait : «Je n'écris pas pour changer le monde, ni l'homme» mais «pour inventer un monde incompatible avec le réel (...) et dans ce monde, s'inventer un soi.»

À juxtaposer les citations on s'égare, on ne parvient pas à distinguer le discours spécifique des femmes de celui des hommes, ni dans des raisons qu'ils ou elles ont d'écrire ni dans l'espoir qu'ils ou elles ont

machines peuvent le faire si bien et si vite ?» Mais peu d'hommes, en réalité, ont osé attaquer le problème de front, sauf sans doute Claude Jasmin, qui a fait remarquer que depuis qu'on nous annonce la fin de l'imprimé, il n'y en a jamais eu autant, et que sans les «littérateurs» les médias électroniques auraient depuis longtemps plongé dans le vide, les machines seraient démunies, muettes. Face à la société orale, qui est une cacophonie, l'écriture et la lecture constituent une halte, affirma-t-il, comme Denise Desautels : «Écrire contre cet usage démesuré de la langue qui se referme sur le discours, qui regarde le monde de l'extérieur, qui contemple les désastres.»

Bref, si tou-te-s ont dit leur besoin et leur amour de l'écriture, ils et elles ont eu des réactions déconcertantes face à l'éven-

plus retenus, mais évoqués, peu analysés. C'est avec raison que Claude Beausoleil, au terme de l'une des discussions qui ont suivi les communications, a fait remarquer que «l'on n'avait pas répondu aux vraies questions.» Il lui fut répondu : «On est là pour soulever des problèmes, pas pour répondre à des questions.»

Peut-être. L'auditrice que j'étais s'est tout de même demandé si l'art consistait à répondre à côté des questions. Tous et toutes amoureux-euses de l'écriture, aveuglé-e-s par leur passion même et par la magie de leurs propres mots pour dire leur fidélité à cette passion, sans autre distinction que celle de leurs tempéraments respectifs : et cette même passion, peut-être, ce même besoin d'écrire, donnait aux voix des unes et des uns, une même intonation.

FIN

Bandes dessinées

Au rayon de l'héroïne

Ils sont surtout mâles, jeunes et éduqués, les lecteurs de BD. Au rayon de l'héroïne, on leur en met plein la vue : pour six jolies pépés et/ou justicières, une tueuse immorale.

par Marie-Claude Trépanier

La bande dessinée est faite par des mâles pour des mâles,» prétend un ami très savant. Et, en effet, les femmes semblent en lire peu. «On leur vend surtout des Mafalda, des Peanuts et des albums de Bretecher», me disaient des libraires. De loin plus rares encore, sont les femmes qui conçoivent des BD. Il y a quelques années, on comptait sur ses doigts auteures et illustratrices. En 1984, elles sont toujours minoritaires dans cette chasse gardée masculine où le nombre d'héroïnes, cependant, a augmenté.

Mais quelles héroïnes ? Au hasard, j'ai choisi en librairie des albums avec des femmes comme personnages principaux. Les premiers à me tomber sous la main étaient tous, bien sûr, signés par des hommes. Les héroïnes des femmes sont plus difficiles à trouver, nous en reparlerons. Regardons pour l'instant ce que proposent les créateurs de petits dessins aux enfants ou adultes que nous sommes.

Natacha : L'Île d'outre-monde. Dessins de François Walthéry, histoire de Marc Wasterlain. Éd. Dupuis, 1984.

Il faut d'abord parler de l'aspect physique de Natacha, on n'y échappe pas. Disons simplement qu'elle plairait aux lecteurs de Playboy. Je ne crois pas exagérer puisque j'ai demandé l'opinion objective (sic) de gars ! Les esquisses en début d'album vous donnent une idée. Pour le reste, Natacha n'est pas le moins du monde une fille de «mauvaise vie». Au contraire, elle est bonne, généreuse et même un brin naïve. Dans *L'Île d'outre-monde*, Natacha, hôtesse de l'air, se retrouve sur une île déserte avec son collègue Walter, suite à l'amerrissage forcé

de l'avion en flammes. Imaginez la suite à la Robinson Crusoe mais ne croyez pas que le couple va s'offrir une lune de miel. Pour ces citadins, c'est un enfer habité, en plus, par un monstre terrifiant. Natacha est une drôle d'héroïne, à la fois sympathique et agaçante.

Kelly Green : Do, ré, mi... Sang ! Texte de Starr, dessins de Drake. Éd. Dargaud, 1984.

Kelly Green est une sorte d'aventurière qui travaille à faire triompher le bien et la justice en jouant l'intermédiaire entre les bons et les méchants. Dans *Do, ré, mi... Sang !*, elle sert de «contact» entre des

voleurs de bandes magnétiques qui demandent une rançon et la compagnie de disques qui veut les récupérer. L'affaire est délicate puisque les voleurs sont soupçonnés d'être aussi les meurtriers du chanteur Alec Sang, auteur des fameuses bandes. La plantureuse Kelly Green est une vraie professionnelle qui fait son travail avec sérieux et talent... mais elle est troublée par le charme d'un sombre maffioso. Ça ne l'empêche pas de démêler l'intrigue tout en résistant à l'attrait du bandit. C'est peut-être la BD la plus vulgaire que j'ai lue. Le texte est insipide, les dialogues rasent le sol et l'ensemble fait penser à un mauvais roman-photo italien.

Natacha



Kelly Green



Masquerouge

Yoko Tsuno : Le Feu de Wotan. Par Roger Leloup. Éd. Dupuis, 1984.

C'est le quatorzième épisode des aventures de Yoko Tsuno, une jeune Japonaise qui parcourt le monde en qualité d'électronicienne. Dans *Le Feu de Wotan*, («Wotan», nom allemand du dieu germanique Odin), Yoko retrouve son amie Ingrid au château d'Eltz où elles découvrent un étrange objet qu'on appelle «le rayon de la mort». À peine renseignées sur sa nature diabolique, les jeunes filles se font dérober l'arme redoutable et se lancent sur la piste des malfaiteurs. Yoko Tsuno est un personnage attachant qu'on a plaisir à suivre : elle a toutes les qualités d'une héroïne, courageuse, juste, forte et intrépide sans pour autant nier ses fai-

Yoko Tsuno



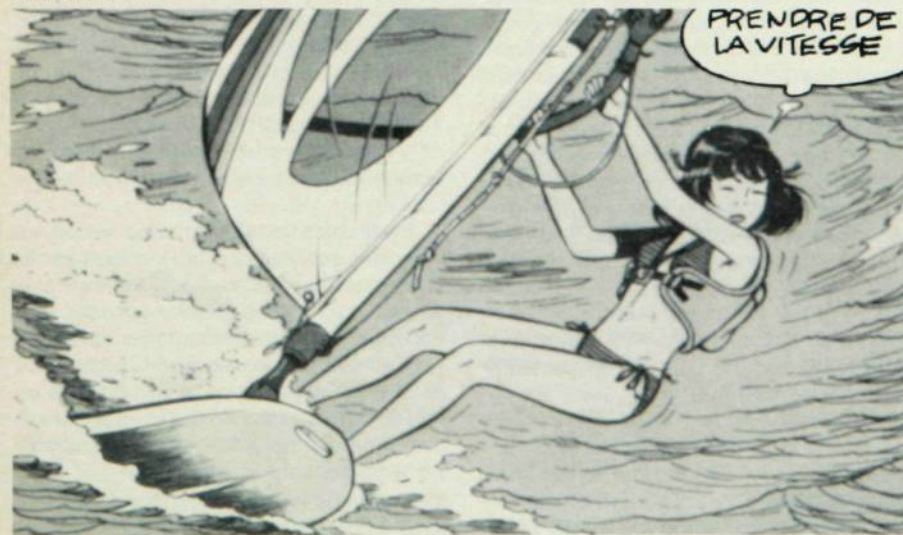
Jeanette Pointu

blesses ; elle sait conduire automobile, hélicoptère et planche à voile d'une main experte, mais n'hésite pas à se faire remplacer si elle se sent lasse. Cela est très sympathique et pas du tout décevant.

Jeannette Pointu : Le Dragon vert.

Par Wasterlain. Éd. Dupuis, 1983.

Wasterlain est aussi l'auteur de *Natcha* ou *L'Île d'outre-monde*. Mais il est plus intéressant avec Jeannette Pointu. *Le Dragon vert* nous présente une jeune journaliste française au cœur de l'Asie. Avant de s'embarquer pour le Khompôt, Jeannette Pointu se voit confier la mission de retrouver un compatriote disparu. Le Khompôt brûle sous une violente guerre civile où trois groupes ennemis se disputent le pouvoir et le territoire. J.P. doit se méfier de tout le monde et, avec l'aide de l'insigne sacré du *dragon vert*, elle réussit à se tirer des pires dangers. C'est une femme déterminée, qui sait mener à bien mission et métier. Dans le carnage de la guerre, seuls les enfants seront capables de loyauté et d'amitié et J.P. saura s'en faire des alliés. Le dessin magnifique de Wasterlain présente parfois cruellement la souffrance et la misère d'un peuple en guerre depuis toujours. Jeannette Pointu, à inscrire sur la liste des grandes héroïnes !



Masquerouge, tome 3. Dessins de A. Juillard et texte de P. Cothias. Éd. Glénat, 1984.

Ariane de Troil, alias Masquerouge, est née baronne, riche et belle au début du XVII^e siècle, alors que le déséquilibre entre riches et pauvres est extrême. Sous un costume qui lui masque corps et visage, Ariane de Troil se transforme en protectrice des pauvres et en justicière. Évidemment, tout le monde croit que Masquerouge est un homme car elle est redoutable et manie l'épée mieux que les autres chevaliers qu'elle surpasse en intelligence et en ruse. Dans ce récit, elle déjoue plus de quarante mousquetaires armés jusqu'aux dents, qui transportent une fortune destinée au fonds de guerre, avant de verser l'argent à ceux qui ont faim. Une Robin des bois féminine ? Pourquoi pas !

Je signale enfin le cinquième et dernier tome de la série *Les Passagers du vent*, de François Bourgeon (Éd. Glénat, 1984). La complexité du récit et la qualité du dessin m'ont beaucoup impressionnée. Sachez que ça se passe en 1781 sur le voilier la «Marie-Caroline». Le récit est dominé par le personnage d'Isabeau, une femme belle et intelligente éprise de justice et de liberté. Une «passagère du vent» unique et émouvante.

FIN

Marie-Claude Trépanier travaille depuis quatre ans dans le milieu littéraire : Union des écrivains-e-s, Conseil de la culture, etc.

Le cas Odile B.

Odile et les crocodiles, Chantal Montellier. Éd. Mercure de France. Coll. *Les Humanoïdes associés*. Paris, 1984.

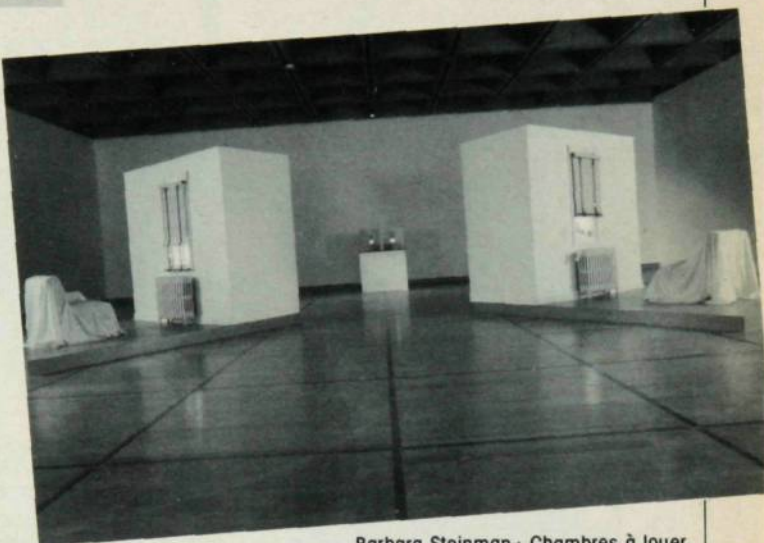
Avec *Odile et les crocodiles*, Chantal Montellier signe son douzième album et nous présente une héroïne totalement différente des Yoko Tsuno et Jeannette Pointu, qui font leur métier d'héroïne avec tout ce que cela exige de moralité et d'irréprochabilité. Odile B. est victime d'un viol et d'un procès aussi farfelu qu'humiliant. Elle s'enfonce dans un cauchemar de solitude et de détresse, incapable de reprendre une vie normale. Comme une bête traquée dont la seule défense est d'attaquer, Odile tue les *hommes-crocodiles* qui l'approchent. Le meurtre devient sa seule survie, sa seule thérapie. Point de leçon, ni de morale dans ce récit ; Odile n'est pas une nouvelle justicière. Elle agit par instinct.

Si le personnage d'Odile se distingue de l'héroïne ordinaire, le dessin de Chantal Montellier est également tout-à-fait singulier. Il faut observer chaque détail de l'image et s'attarder au texte, qui s'infiltre entre les lignes du dessin, pour saisir toute la signification du récit. Le décor révèle la déchéance de la cité, montrée ici comme une jungle où le pouvoir n'hésite pas à écraser les plus faibles. Chantal Montellier et son Odile donnent un portrait impitoyable de notre monde moderne.

Vidéo 84

La visiteuse prise au jeu

par Christine Ross



Barbara Steinman : Chambres à louer

Dans le cadre de *Vidéo 84*, du 27 septembre au 4 octobre, des galeries montréalaises ont présenté un nombre considérable d'installations vidéo, offrant ainsi un bon aperçu de l'état actuel de cette pratique. Parmi les vidéastes exposé-e-s, plusieurs femmes. Cette mixité s'explique : depuis les débuts, les femmes ont été nombreuses à utiliser la vidéo, particulièrement pour remettre en question la télévision et l'art moderne. Elles ont montré et analysé les messages patriarcaux véhiculés par les médias, ainsi que le comportement passif des consommateurs-trices d'images et l'incommunicabilité qui en résultent.

Il faut rappeler que, contrairement par exemple aux tableaux de la Renaissance où la spectatrice devait regarder l'oeuvre d'un point de vue unique et prédéterminé, le propre de l'installation vidéo est de briser la relation bipolaire du ou de la spectateur-trice à l'écran, en multipliant les sources d'images, ce qui élargit forcément le champ de vision du ou de la «destinataire», donc ses possibilités d'implication.

La démarche critique des femmes vidéastes est visible dans *Vidéo 84* : chaque dispositif vidéographique invite la spectatrice à réfléchir activement sur l'idéologie patriarcale des masse-médias, chez Muriel Olesen et Dara Birnbaum ; sur le rapport de la vidéo à d'autres médias, chez Mary Lucier ; sur la communication, chez Marie-Jo Lafontaine, Marshalore et Barbara Steinman.

À Powerhouse, Olesen aborde la vidéo comme un objet et fixe caméras et moniteurs sur des balançoires. On est invitée à circuler parmi les objets, à activer les balançoires, à regarder dans les objectifs pour «mieux voir» les images d'une femme nue en train de se balancer ou

encore à entrer dans le champ de la caméra pour s'intégrer à elles. Dans ce dernier cas, la «destinataire» «entre» dans la représentation, son identité prise au piège par le mouvement de balancier de l'objectif.

Avec *Ohio at Giverny*, à la galerie Jolliet, Lucier expérimente la vidéo non plus comme objet mais comme diffuseur d'images : des sept moniteurs disposés en arche sur la paroi, on ne voit que des écrans qui transmettent différents paysages naturels. L'installation se perçoit comme une mosaïque à couleurs vives, rendue instable par les dichotomies qui la structurent : mouvement rapide/ralenti de la caméra ; clarté/hors focus ; balayage vers la droite/vers la gauche ; sons naturels/mécaniques. Lucier n'évoque pas tant la nature que les impressions qu'elle suscite chez elle, d'où le traitement *impressionniste* de la lumière et des couleurs, qui rapproche la vidéo de la peinture.

À la galerie Graff, les quatre moniteurs du *PM Magazine* de Birnbaum sont installés à différents angles dans le haut des murs. Sur l'un des écrans, une secrétaire modèle appuie sur les touches d'un clavier d'ordinateur et actionne ainsi des faisceaux de couleurs vives. À côté de cette vision du monde magique de l'informatique, trois autres moniteurs diffusent rapidement des images télé d'athlètes, entrecoupées par celle d'une petite fille qui déguste nonchalamment une glace. On souligne ainsi la vulnérabilité de l'enfant dont l'identité sera façonnée par les mythes véhiculés par les masse-médias.

À Powerhouse également, Lafontaine place la spectatrice dans un espace circulaire et clos, délimité par quinze moniteurs. Les écrans montrent une corida fragmentée par une caméra qui isole les protagonistes les uns des autres : la danseuse de flamenco, le taureau et le toréador sont vus séparément, en gros plan,

chacun-e impliqué-e dans sa propre lutte de survie. Ainsi encerclée, la visiteuse est vite envahie par des images de violence, de destruction, d'incommunicabilité.

À Optica, les quatre moniteurs en demi-cercle de Marshalore posent d'une façon moins pessimiste la question de la communication, par une conversation à trois. Un premier moniteur s'allume : face à la caméra, un individu parle de ses angoisses et de ses joies. Puis l'image s'immobilise ; un autre moniteur s'allume et présente un deuxième individu. Les monologues se succèdent, interagissent et deviennent dialogues. Soumise aussi à des images d'elle-même assise au milieu des écrans, la visiteuse se localise graduellement comme un des pôles communicants et fait interagir ses propres pensées avec celles des personnages.

Avec les *Chambres à louer* de Steinman, au Musée d'art contemporain, on parvient à l'incommunicabilité et à l'isolement. Simple observatrice, on demeure à la périphérie des chambres. Dans chaque pièce, un fauteuil recouvert d'un drap blanc est placé devant une fenêtre donnant à voir d'un côté, une rue et de l'autre, différents paysages. La vidéo est ici une structure qui à la fois s'ouvre sur le monde et sépare le locataire de la réalité extérieure. Elle est également télévision, puisque lieu de communication unidirectionnelle, embrouillement de la réalité et de la fiction.

À visiter les installations de *Vidéo 84*, on voit non seulement que les démarches vidéographiques actuelles sont multiples et que les femmes y prennent une part importante, mais aussi que les vidéastes explorent différentes stratégies pour miner la passivité traditionnelle de la «destinataire». Devant ces oeuvres, la visiteuse n'a plus le choix : elle doit participer activement au sens de l'installation. **FIN**

Christine Ross est historienne d'art, chargée de cours à l'Université Concordia.



**Cherie
Moses**

Confronter l'image imposée

par Denise Blais

De loin, d'une perspective détachée, c'est de la comédie. Mais de près, ce n'est pas drôle du tout, ces images d'une personne bloquée, figée dans une catégorie. Dans l'oeuvre de Cherie Moses, l'image-devenue-piège est un thème central. Car c'est ça la réalité à double tranchant des rôles, des stéréotypes, des attitudes et des comportements conditionnés de notre culture. Cherie Moses est une artiste multi-médias d'origine américaine vivant aujourd'hui à Edmonton en Alberta. Professeure-directrice là-bas du Grant MacEwan Community College, elle donnait une conférence à Montréal le 6 novembre dernier.

Sa première oeuvre, *Portrait of The Artist as Object* – dont le titre est inspiré de *Portrait of The Artist as a Young man*, de James Joyce – représente une confrontation directe et une victoire personnelle sur l'image imposée. S'appuyant sur la symbolique du cocon devenant papillon, l'artiste se libère des bandages que sont les restrictions et contraintes imposées aux femmes artistes par les institutions de l'art. Par cette performance, Moses réfute l'idée que pour survivre dans le monde de l'art, les femmes artistes et leurs oeuvres doivent devenir neutres. L'artiste refuse

ainsi le concept de l'artiste *universel* et détruit l'illusion que les institutions d'art sont au-dessus des politiques sexuelles.

Les images d'une transformation 'de cocon à papillon' se retrouvent dans la série *Evil Women* (une installation de sculptures en tissu, 1981-1982), d'après moi l'une des pièces les plus amusantes de Cherie Moses. Cette fois-ci, elle déjoue le fantasme sexuel masculin de la femme fatale dévorante. Par l'utilisation de motifs exotiques, de peaux de léopards, de roses criards et de noirs séducteurs, *Fatima*, *Jezebel*, *Dalilah* et *Lilith* apparaissent toutes sans malice, même avec leurs poses de confrontation.

Et tout comme Lilith, la persévérance de Cherie Moses lui a créé des ennuis. Jusqu'à maintenant, aucune des revues d'art canadiennes n'a voulu discuter de son art et elle n'a eu jusqu'à maintenant qu'une exposition : *Imposed Image: Mother*, sa pièce la plus récente. Il s'agit d'un collage de soixante personnes photographiées de la taille aux yeux, et portant au-dessus du coeur une broche disant *mère*. On réalise immédiatement que ce ne sont pas des beaux portraits conventionnels : comme dans la plupart de ses oeuvres, Cherie Moses joue ici avec le parallèle de poser au sens artistique et l'adoption-imposition des rôles de la société.

Aussi Cherie Moses a-t-elle de fortes affinités avec Laurie Anderson (voir LVR no 18, juillet-août 84). Comme le fait Laurie Anderson avec les mots et la signification, Cherie Moses confronte notre perception des formes rigides de la langue, de la pensée, de la culture. Dans un jeu d'images/jeu de mots, elle exploite tous les sens possibles du mot *mère* : l'état-rôle actuel d'être mère ; des suggestions de l'amour maternel (parfois accompagnées de sous-entendus freudiens) ; le modèle absurde, impossible de la *Mère de Dieu* ; la chasteté de la *Mère supérieure* ; des sens péjoratifs, de la *mère poule* ou de la *mémère*, et même vulgaires, comme dans l'expression anglaise *Mother Fucker*.

Ce qui est exceptionnel dans les oeuvres de Cherie Moses n'est pas tant la perspective tragi-comique de notre condition – un traitement rarement employé dans les arts visuels – que la manière par laquelle sa vision, son sens de l'humour et son utilisation particulière de la parodie informent et, par conséquent, transforment cette perspective. Par son espoir, elle rejoint plusieurs femmes dans leur recherche de nouvelles alternatives créatrices.

FIN

Denise Blais est une artiste visuelle vivant à Québec.

Livres

Les passions de Gabrielle

La détresse et l'enchantement,
Gabrielle Roy, Éd. Boréal Express,
Montréal, 1984.

«— Aimez-vous le livre de Gabrielle Roy ? demanda-t-il

— Je l'aime beaucoup, dit la fille d'une voix qui semblait déjà lointaine

Il aurait aimé lui dire que le titre du livre de Gabrielle Roy prenait une signification spéciale quand on savait que cette femme était très belle et vulnérable et que ses yeux verts étaient brillants comme des lumières. Il aurait voulu lui dire aussi de ne pas lire trop vite, parce que l'écriture de Gabrielle Roy était très personnelle et que, par exemple, il était toujours intéressant de regarder à quel endroit dans la phrase elle plaçait ses adverbes »¹

C'était au printemps 1984, la lecture de *Volkswagen Blues* me renvoyait à l'oeuvre de Gabrielle Roy. Avant de lire ceci je trouvais



Gabrielle Roy

des parentés d'écrivains à Jacques Poulin et à Gabrielle Roy : une même sobriété de l'écriture, une même douceur émanant des personnages et des histoires. Avec *La détresse et l'enchantement*, Gabrielle Roy nous lègue pour dernière oeuvre son autobiographie.

Le livre retrace ce que l'éditeur appelle «les années de formation de Gabrielle Roy» depuis son enfance jusqu'à ses trente ans, c'est-à-dire quelques années avant qu'elle entreprenne la ré-

daction de *Bonheur d'occasion*. Le bouquin de plus de 500 pages se divise en deux volets intitulés «Le bal chez le gouverneur» et «Un oiseau tombé sur le seuil». La première partie raconte l'enfance à Saint-Boniface, dans cette maison de la rue Deschambault où la famille vivait dans un état de quasi pauvreté.

Gabrielle Roy évoque aussi l'éveil de sa conscience à la précarité du bonheur. Aux joyeuses promenades avec sa mère, aux rires et au ciel bleu du Manitoba s'opposent la misère, les dettes, le sentiment d'un peuple minoritaire et la mort apparaissant pour la première fois comme une réalité. Pendant ces années, la jeune fille découvre chez sa mère une étonnante capacité de bonheur et elle-même conservera toujours ce précieux goût de la vie. On sent déjà que la vie de Gabrielle Roy sera faite d'alternances entre la douleur et l'enivrement, entre l'incertitude et la détermination. Au-delà de ces oppositions, cette femme révèle une force masquée par une apparente fragilité et, surtout, une rare lucidité qui lui permettra d'aller au bout de sa passion pour la liberté.

Vient ensuite la déchirante séparation d'avec la mère. La deuxième partie du récit présente une femme en quête d'elle-même. Ces sont les années de voyages et d'errance à la recherche d'une identité. Gabrielle Roy s'embarque d'abord pour la France et ensuite pour l'Angleterre où elle entreprend, sans conviction, des études en art dramatique. L'épi-

sode de sa liaison avec Stephen, son premier amour, nous offre des pages parmi les plus émouvantes du récit. Encore une fois se lient les contraires : l'émerveillement de la rencontre fait place à l'intolérable séparation. Que de passion et de désir de vivre chez cette femme !

Dans l'enthousiasme de la lecture, on serait tentée d'affirmer qu'il s'agit de la plus grande oeuvre de Gabrielle Roy. Ce serait rejeter rapidement le travail de toute une vie. En fait, *La détresse et l'enchantement* donne le goût de retourner à l'oeuvre fictive, ou même de s'y engager sous l'éclairage nouveau que donne l'autobiographie. Avec la même conscience inquiète de la jeune fille scrutant son avenir, Gabrielle Roy, écrivaine, tente une sorte de bilan affectif et littéraire : «Mes livres m'ont pris beaucoup de temps dérobé à l'amitié, à l'amour, aux devoirs humains. Mais pareillement l'amitié, l'amour, les devoirs m'ont pris beaucoup de temps que j'aurais pu donner à mes livres. En sorte que ni mes livres ni ma vie ne sont aujourd'hui contents de moi.» (p. 170)

Une autobiographie à lire lentement en sachant que Gabrielle Roy est une femme très belle et pas seulement vulnérable.

MARIE-CLAUDE TRÉPANIÉ

1/ *Volkswagen Blues*, Jacques Poulin, Éd. Québec/Amérique, Montréal, 1984.

Un «soap» caustique

Quelle douleur !, Monique Larouche-Thibault, Éd. Boréal Express, Montréal, 1984, 131 p.

J'ai toujours eu peur des best-sellers. Il me semble toujours y avoir anguille sous roche. Lisez et aimez, c'est un ordre ! Moi, les ordres... Toute la presse mont-réalaïse et les attaché-e-s de presse nous préparent à la best-sellarisation du premier livre d'une femme de 57 ans, Monique Larouche-Thibault.

Évidemment que j'ai lu. J'ai englouti même, avalé sans re-

Ecole de danse M.M.M.
Méthode Margaret Morris

Thérapeutique
Esthétique
Athlétique

- respiration intégrale du hatha-yoga
- mobilisation de la colonne vertébrale
- préparation adéquate pour tous les sports

Accessible à tous.

Nouvelle session du 2 janvier 85 au 12 mars 85
Durée: 10 semaines
1 h 15 min./cours
Coût: \$45 1 fois/sem. \$80 2 fois/sem.

travail artistique en sous-impression

M 2012 est, rue Mont-Royal (angle Bordeaux)
Renseignements: 286-9777 - 525-5335

prendre souffle. Et j'ai adoré ce petit livre. En voilà pour mon snobisme. L'histoire ressemble à un *soap* américain, tout y passe : la naissance, la mort en couches, l'abandon, le sexe, la violence-et-le-viol, l'amour, la maladie, la chaise roulante, le ré-abandon, etc. Bref, une histoire de fous. Triste à pleurer. Et d'une drôle-rie...

À prime abord, dès la première ligne, c'est simple et limpide, il y a la naissance de Simone-qui-sera-abandonnée-par-son-père-après-la-mort-de-sa-mère-et-qui-finira-par-épouser-Simon-avec-qui-elle-aura-deux-filles-dont-la-première... à vous de lire la suite. Vous vous éprendrez du texte comme du style : fort, mordant, d'humour caustique. Une sévère et grinçante critique de la société, un manifeste contre les viols de toutes sortes, un plaidoyer pour la paix (un peu de morale sentimentale mais si peu... juste assez) et l'amour, des personnages sympathiquement détestables et une fin... digne des bons suspenses.

Une maîtrise dans la description : un paragraphe, une page, deux lignes parfois taillées au couteau vous donnent le ton, cisèlent l'image, affinent l'histoire et vous entraînent, intriguées, jusqu'au chapitre suivant.

Dans un village hors du temps, une saga se déroule dans la misère, une femme juge et condamne sans appel, les têtes tomberont et parmi les vraies coupables, une tête aux yeux arrondis par la peur, une innocente petite tête écrabouillée.

ANNE-MARIE ALONZO

France Théorêt fois trois

Transit, spectacle-opéra de France Théorêt présenté à l'Eskabel, du 1^{er} au 28 octobre par l'Atelier lyrique du Rhin, les Journées mondiales de la musique et le théâtre de l'Eskabel. Musique de Micheline Coulombe Saint-Marcoux mise en scène de Pierre Barat assisté de Marie-Noël Rio.

Transit, F.T., Éd. les Herbes rouges, n° 129, Montréal, 1984, 45 p.

Intérieurs, F.T., Éd., les Herbes rouges, n° 125, Montréal, 1984, 37 p.

Théâtre musical, spectacle-opéra, le terme est à choisir. *Transit* : transparence, surtout, de la voix d'une femme qui, dans un aéroport étranger, attend sa fille-enfant qui n'arrive pas. Dans cette gare de l'air, chargée de monde et de douleur, elle attend, s'inquiète, s'angoisse. Autour, il y a le va-et-vient normal des êtres seuls, des êtres là, flous et voyants, attendant eux aussi, qui sait quoi de l'autre ou de soi. Sur une musique impressionnante d'arrêt du cœur, parmi des inconnu-e-s chamarré-e-s, cette femme retrouve (refait) sa vie et se questionne.

Dans une mise en scène fort subtile et intelligente du texte et de la musique, Pierre Barat réinstalle la voix de façon primordiale, laissant à la superbe Jocelyne Fleury-Coutu toute l'ampleur, toute la largesse du mouvement pour que son rôle s'étende. Dans le rôle de la jeune rockeuse d'opéra, Elizabeth Lenormand donne à la voix classique des métamorphoses surprenantes. Dans une scène cependant plus faible, la femme craintive se couche par terre, se replie, prend la forme foetale. Scène non réussie, ou peu.

Micheline Coulombe Saint-Marcoux a créé une oeuvre forte et grande, sa musique inquiète et rassure, fait rire, reprend, rebrousse tous les chemins des sens ; elle n'accompagne pas le livret de France Théorêt, elle en fait partie intégrale, la devance même, peut-être, par moments. Plus longue, présente dans l'histoire comme dans cette salle – les musiciens font partie du public – elle nous enveloppe, nous laisse nulle porte de sortie. Inquiète-e-s comme cette femme dans l'aéroport, nous sommes en attente pendant qu'un film passe et que l'histoire se trame.

Comment dissocier du tout le texte de France Théorêt, sinon en l'imitant, en en parlant autrement. *Transit*, le livre, nous est donné en deux parties : la première, livret pour le spectacle ; la seconde, texte «venu du seul désir que naisse [la] musique». Voir alors, lisiblement, que le

désir donne grâce au mot. Écrire devient alors écrire, non pas pour, en pensant à, mais tout simplement écrire. C'est là que le plaisir de lecture est donné dans sa grande totalité.

Parus à très peu de temps d'intervalle aux *Herbes rouges*, *Transit* et *Intérieurs* se retrouvent comme écrits l'un à travers l'autre, dans le même exceptionnel souci de la retenue. «Des mots étranges me parlent, ils affluent. Je ne suis pas seule, le monde insiste». Tout autour de ce monde, pourtant, une maison, avec ou sans fenêtre, mais parfois menaçante de ses parois, de ses tuyaux, de ses secrets comme on dirait ses *intérieurs*. Une maison livrée, offerte aux menaces du dedans, prête à engloutir comme on dévore. Et l'attente, ici, reprend son souffle, étouffé, détenu.

«Née de l'immobilité», F.T. dit être «un point dans le monde, un corps parlant» qu'elle s'efforce à faire taire. Un cri final, dans *Intérieurs*, étonnant cri du corps : «Oh ne plus bouger !»

Écriture de *vertige* et vertiges d'attention, les livres de France Théorêt sont indomptables, im-

placables mais combien (é)mouvants dans leur infinie beauté.

ANNE-MARIE ALONZO



Manque d'éthique?

Terre des femmes, Éd. Boréal Express et François Maspéro, Paris, Montréal, 1983.

Publiée pour la première fois en mai 1983, *Terre des femmes*, panorama de la situation des fem-

281-9844

Dr. Sylvie Ratelle, M.D.

CLINIQUE DE L'ANNEXE
1010 rue Ste-Catherine est
Bureau 310 (Édifice Amherst)

«La respiration est la corde pour aller au fond du puits»
disent les Orientaux

Rebirth

Une expérience de la profondeur

PAULE LEBRUN

thérapeute gestaltiste
formée au Breath Therapy

session individuelle et de groupe

Le Zorbou, centre de créativité et d'éveil, 844-0751

mes dans le monde, est une anthologie passionnante (le pendant féminin de *Terre des hommes*, chez les mêmes éditeurs), allant de l'analyse aux informations pratiques. Nous l'avons nous-mêmes déjà consultée avec profit.

Mais voilà que la fabrication de l'ouvrage, donc sa rigueur et sa crédibilité générale, est remise en question. Il y a un an déjà, Louise Toupin, militante féministe québécoise de longue date et auteure du texte sur les Québécoises publié dans ce livre, nous informait des coupures et remaniements imposés à son texte sans son consentement. Après, des auteures françaises, dont Marie-Jo Dhavernas, ont publiquement dénoncé *Terre des femmes* pour les mêmes raisons, dans la féministe *Revue d'en face* de l'automne 1983 : «Des paragraphes entiers ont même été totalement remaniés, non seulement dans la forme mais dans le contenu, de sorte que le sens en était changé au point, dans certains cas, de nous faire dire exactement le contraire de ce que nous avions écrit!»

Même si en tant qu'éditrices nous sommes conscientes de tous les changements, extensions de délais, remaniements quasi essentiels à la publication d'un texte, il semble y avoir eu ici un manque d'éthique assez flagrant, comme l'expliquait Louise Toupin dans sa lettre à la directrice de *Terre des femmes*, dont nous reproduisons ici des extraits... avec quelque retard.

«Je tiens à me dissocier complètement de l'article portant ma signature dans *Terre des femmes* pour la simple raison qu'il n'est absolument plus le mien (...) Il s'est vu, en effet, augmenté de près de 40% de ses lignes et d'autant d'informations que je n'ai jamais sélectionnées pour les fins de l'article qu'on m'a commandé (...) On l'a même amputé d'interprétations de la situation québécoise que je croyais essentielles. De plus, on a changé le cadre fixé dans la commande de l'article. D'abord le nombre de feuillets; on m'en avait demandé quatre, on en a publié six. Ensuite le *deadline*. Le début octobre devint subitement Noël, ce qui, avouons-le, change considérablement, actualité oblige, «certains points de poli-

tique gouvernementale récente» (...) Nous nageons ici dans la délicate entreprise de sélection, d'élaboration et d'interprétation qu'a à faire chaque femme à qui on confie le pari d'écrire «tout» sur les femmes de son pays... en quatre feuillets! (...)»

«Tout ceci est non seulement grave pour moi et aussi pour vous, au niveau de nos «crédibilités» respectives, mais surtout pour les femmes du monde entier qui croiront puiser dans cette publication un tour d'horizon relativement homogène et véridique de la situation des Québécoises. Le pire du monde des hommes ne doit en aucun cas, il me semble, servir d'exemple au monde des femmes, à quelque niveau que ce soit».

LA VIE EN ROSE



Au seuil de l'anecdote

Femmes made in USA, Brigitte Ouvry-Vial, Éd. Autrement, Coll. Ciel Ouvert, Paris, 1984.

Ne vous fiez pas à la publicité et n'achetez surtout pas ce livre pour entendre parler de Geraldine Ferraro, de Nancy Reagan et des autres. En fait, sauf au quatrième chapitre où l'on examine la place d'une femme à la Maison-Blanche, on n'y parle pas de politique. Le but de l'auteure est tout autre : «Ce livre cherche à rassembler les images, les discours et les signes permettant de comprendre la place complexe

de la femme dans la société américaine».

Hélas, on en reste souvent à l'image, image d'ailleurs très anecdotique et vue à travers un regard d'Européenne, qui ne semble retenir que le «typique». Des femmes policières, elle dira : «Leurs petits amis sentent leurs prérogatives bafouées... quand non tremblantes et non suspendues à leurs bras». Elle parle pourtant du même pays où une série télévisée très populaire, «*Cagney and Lacy*», nous montre deux femmes policières non seulement très à l'aise dans leur métier, mais acceptées par leurs maris et amis masculins.

Images qu'elle accompagne de statistiques un peu boîteuses. Par exemple, elle compare les 600 *top executive women* au sein des 1000 plus grandes firmes des États-Unis au 5% de femmes cadres supérieures en France, soit 480 000 femmes sur 9 700 000 cadres. Alors que cette dernière statistique est très précise, l'autre est floue. Images un peu tronquées et un peu trompeuses aussi, puisqu'elle nous parle de Mary Cunningham comme figure exemplaire pour les *executive women* américaines sans faire mention des problèmes immenses, et même des procès administratifs, qu'a subis Ms Cunningham, soupçonnée d'être passée du poste de secrétaire à vice-présidente parce qu'elle était la maîtresse du p.d.g. C'est pourtant un «classique» du monde des affaires américain.

Images parfois intéressantes quand même : si elles ne nous donnent pas le *Zeitgeist* (l'esprit du temps) féminin de 1984, elles nous amènent parfois sur des sentiers moins familiers, la femme et l'architecture par exemple. On apprend que Vanport City, construite lors du développement de l'industrie de l'armement, a été spécifiquement conçue pour les besoins des travailleuses américaines. Et puis, dans un chapitre entier intitulé *Sexe et couleur*, on apprend, avec un peu de surprise, que l'égalité des femmes dans les droits civiques (Civil Rights) américains (1964) a trouvé sa place un peu par hasard : elle n'y avait été incluse que pour mieux faire passer l'égalité entre les Noires et les Blanches.

L'écriture est allègre et le livre bien rythmé, mais on a un peu l'impression de lire un article de *Cosmopolitan* : c'est coloré et imagé, mais superficiel et d'une architecture chambranlante.

MADELEINE CHAMPAGNE

Troublant et capital

L'Agenda des femmes 1985, par Colette Beauchamp, Nicole Lacelle, Colette Betit, Francine Pelletier, Hélène Pedneault, et l'équipe des Éditions du remue-ménage, Montréal, septembre 1984.

L'essentiel, c'est le culot de ces merveilleuses éditrices qui, sous un emballage si inoffensif que presque naïf, vous lancent entre les pattes six textes (un tous les deux mois, une trentaine de pages en tout) d'une importance tellement capitale pour le mouvement féministe que l'année ne sera pas assez longue pour les digérer. Si jamais nous y parvenons.

Non pas que ces textes soient hermétiques ou même difficiles à lire ; au contraire, leur style est clair, simple et direct. Mais le thème de cette année est de poids et les réponses, lourdes de conséquences : dix ans après l'Année internationale des femmes, où en est le féminisme ? Et là-dessus, le moins qu'on puisse dire, c'est que nous ne sommes pas d'accord.

Certaines crient à la défaite imminente, d'autres à la victoire éclatante ; certaines disent qu'il n'y a pas de quoi rire, ni même sourire ; d'autres, qu'il n'y a pas

Virginie Michaud Makonnen
Electrolyste
27 ans d'expérience médicale
Membre de l'Association
des Electrolystes du Québec
528 Champagneur
(près du Cinéma Outremont)
279-8683

de quoi se plaindre ni même avoir l'air bête. Certaines ont l'impression de n'avoir jamais été si seules; d'autres, jamais si entourées.

Les différences sont étalées, les conflits ouverts: pouvoir vs refus de se soumettre au pouvoir, prise en charge personnelle vs prise en charge collective, lesbianisme vs hétérosexualité, etc. J'arrête là parce que je m'aperçois qu'en résumant, je réduis. Dans l'année qui vient, il faudra lire ces textes. Et ensuite les relire. Et ensuite y réfléchir, parce que si l'on peut dire que le simple fait qu'ils se retrouvent dans un même ouvrage est en soi un premier pas, on peut aussi craindre que ce soit vers la guerre. La guerre intestine. Et merdi-que.

Je suis troublée: des femmes qui ne se parlent pas/plus (s') écrivent. Mais j'ai l'impression que c'est comme une dernière tentative où, presque par acquis de conscience, on se lance de part et d'autre les arguments ultimes du cœur et de la raison, alors que les reproches et les insultes à peine voilées viennent et partent du sexe. *Avec qui couchons-nous et pourquoi?* Nos courageuses éditrices pousseront-elles l'audace jusqu'à faire de cette question le thème de l'Agenda 1986? Je l'espère parce qu'après dix ans, et même un peu plus dans ce mouvement, je commence à avoir peur que le tabou patriarcal qui nie et condamne nos sexualités prévale autant entre nous qu'entre les hommes et nous et qu'il soit finalement plus fort que notre soif de liberté. J'ai peur qu'on finisse par

La Guerre des tuques

décider qu'au fond, le politique est privé, que les goûts ne sont pas à discuter, et qu'on ne parle pas de religion à table. C'est comme ça que j'ai été élevée, et c'est pour cela que je suis devenue féministe; pour sortir du silence de l'ennui, de la solitude. Pour avoir moins peur des femmes et des hommes. Pour faire l'amour avec qui je désirais et pour ne plus jamais avoir honte, ni de le faire ni de le dire. Quand donc cesserons-nous de tourner autour du pot, personnellement et politiquement, quand prendrons-nous le risque de le casser ou de le remplir?

SYLVIE DUPONT

Cinéma

Avec ou sans enfant

La Guerre des tuques, de André Melançon, dans plusieurs villes du Québec.

«Grouillez pas, j'veis chercher ma soeur.» Avec sa soeur (de 9 ans!), Sophie Tremblay (12 ans) mettra en déconfiture la «gang» adverse de Luc le Bosseux.

Les films pour jeunes, disons les 6 à 13 ans, sont une denrée rare au Québec et ils se complaisent souvent dans une telle débilité de propos que le dernier film de Melançon, *La Guerre des tuques*, était assuré d'un grand succès de salle. Et c'est tant mieux. Melançon prend les enfants pour ce qu'ils sont: des être inégaux entre eux, terriblement logiques, souvent injustes et misogynes, mais



Des femmes au destin extraordinaire...



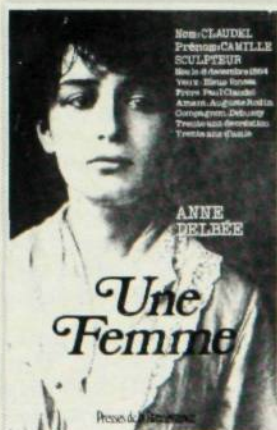
15.95\$

La vie de la plus célèbre artiste peintre de Montmartre qui mit au monde le génial et célèbre peintre UTRILLO. Un livre passionnant.

La biographie de l'auteure de «LOVE MACHINE» et «VALLÉE DES POUPÉES». La romancière numéro 1 de tous les temps.



13.95\$



17.95\$

30 ans de création. 30 ans d'internement. LE DESTIN TRAGIQUE de CAMILLE CLAUDEL.



5198, rue St-Hubert
Montréal (Québec) H2J 2Y3
(514) 273-6141

généralement sensibles et impressionnables. Ils jouent comme d'autres travaillent : pour rompre l'isolement, pour se retrouver de longs moments uniquement entre eux, «en gang», à s'exercer aux stratégies du pouvoir.

Voilà un film qu'on peut voir pour différentes raisons, qui finissent toutes par s'aligner sur le plaisir. Pour rire aux larmes ; pour savourer les réparties des petites filles, qui vivent superbement les petits gars dans le plancher quand ils sont sexistes ; pour la merveilleuse galerie de portraits d'enfants, (mais Ti-Guy la Lune, entre autres, aurait gagné à être plus consistant) ; pour le souvenir des grands jeux de votre enfance et pour admirer le fort de vos rêves ; enfin, pour sentir les scénaristes Danyèle Patenaude et Roger Cantin manoeuvrer pour discréditer subtilement la guerre, la violence, le mépris. Pour vous dire qu'il y a de l'espoir, et que, oui ça change...

N'hésitez pas à y aller même sans enfant-alibi. Ainsi vous n'aurez pas, au moins, à consoler votre petite-e à la sortie du film. Car, si la montée dramatique est bien menée, et le montage parallèle de la fin très efficace, le *punch* qui met un terme à «la guerre» et au film est difficile à avaler. Cloé, 9 ans, la chienne saint-bernard «qui a attrapé une dépression», comme dit une des petites interprètes, meurt ensevelie sous le fort. Plusieurs enfants de la salle fondent en larmes, en oubliant instantanément tous leurs éclats de rire et demeurent interloqués jusqu'au générique. Le coeur a pris une débarque.

J'avoue que cette fin un peu morale (ou planquée ?) m'a agacée comme aussi la chanson thème *L'amour revient de guerre* de Robert Léger (ex-Beau Dommage) et Danielle Faubert, à la musique sirupeuse et au propos mielleux (ce que le film évite si bien), invraisemblablement interprétée par Nathalie Simard. Quelle déception.

Offrez-vous tout de même *La Guerre des tuques* et ne soyez pas gêné-e si vous ne riez pas aux mêmes endroits que les enfants. C'est l'âge...

ARIANE ÉMOND

Théâtre

Le goût des femmes

Alice & Gertrude, Natalie & Renée et ce cher Ernest du 24 octobre au 18 novembre à l'Atelier Continu, 1200, rue Laurier est, Montréal.

À part quelques clichés sur leurs oeuvres, leur physique ou leurs affaires de coeur, je ne connaissais ni Gertrude Stein ni Alice Toklas, encore moins Natalie Barney ou Renée Vivien. Pas tellement plus, d'ailleurs, ce cher Hemingway dont j'avais jadis lu un livre et visité la maison-musée de Key West (!).

J'ai été néanmoins fascinée par la troisième et dernière pièce de Jovette Marchessault. Une pièce riche, généreuse, qui s'adresse à l'intelligence et au coeur avec tout l'humour (et l'amour) de la vie, avec tout l'amour (et l'humour) des mots. J'en suis ressortie enthousiaste, savourant l'étendue de mon inculture, bien sûr – mais cela sans aucune culpabilité – et avec l'immense désir de me mettre à rattraper tout ça ! Mon cas n'est pas unique. Et c'est là l'incommensurable talent de Jovette Marchessault : donner le goût des femmes, de leur littérature, de leur création. Et cette fois-ci, je dirais qu'elle réussit encore mieux que dans *La Saga des poules mouillées* et *La Terre est trop courte*. *Violette Leduc*. D'abord, le rythme est généralement enlevé, on est rivée à la scène, on rigole beaucoup et cela malgré quelques passages trop littéraires, surtout vers la fin ; la mise en scène est sobre et efficace ; les costumes et les décors, merveilleux.

La distribution est dans l'ensemble étincelante. Monique Mercure incarne Gertrude Stein magistralement : jamais on ne doute de la vérité et du magnétisme de son monumental personnage. Pour un débutant à la scène, sinon à la plume, Michel Garneau se débrouille assez bien et campe un Hemingway attachant. Aurait-il fallu y mettre plus de panache pour paraître encore plus crédible ?

Mais la révélation, à mon sens, c'est Patricia Nolin en Alice B. Toklas : une performance parfaitement inoubliable, drôle à faire pleurer. Jovette Marchessault a véritablement écrit un morceau d'anthologie avec ce passage où Alice B. Toklas fait l'apologie des épouses de génies, sous-génies et génies éventuels ! Les moments forts de la pièce sont invariablement ceux où ce trio infernal argumente !

Louise Marleau, en Natalie Barney, et particulièrement Julie Vincent, en Renée Vivien, ont des rôles moins définis – et même prétextes ? – plus difficiles à rendre. Plus éthérées, elles offrent moins de poigne, de présence, apparemment moins à l'aise dans leurs personnages de grande séductrice ou d'écrivaine tourmentée. Cela dit, Louise



Patricia Nolin, Julie Vincent et Monique Mercure

Marleau est toujours aussi intéressante à voir jouer.

L'entreprise était colossale et le défi de taille. Mettre en scène des écrivaines peu connues, lesbiennes et fières de l'être ; intégrer à ce groupe «naturel» un écrivain viril... et fier de l'être ; susciter entre elles et lui des débats sur la littérature, la vie, l'amour et la mort ; en faire finalement un spectacle ouvert, un éloge de la différence : voilà un pari remarquable gagné par Jovette Marchessault, Michelle Rossignol et son équipe.

Souhaitons qu'ailleurs au Québec on puisse applaudir cette pièce qui vaut son pesant d'or. Entretemps, on peut toujours savourer le texte publié aux Éditions de la Pleine Lune.

ARIANE ÉMOND

Un souffle océanique

Marie-Antoine, Opus I, texte de Lise Vaillancourt, mise en scène de Pol Pelletier, du 19 octobre au 10 novembre, à la Salle Fred-Barry, à Montréal.

«Pour que le théâtre puisse donner des reproductions réalistes de la vie (...) il faut le rétablir dans sa réalité de théâtre» B. Brecht

Après l'immense découragement suscité par les larmes d'Aurore dans lesquelles le théâtre n'en finit plus de se noyer, la représentation de *Marie-Antoine, Opus I* m'a redonné espoir, celui des femmes et du théâtre. Marie-Antoine nous fait entrer dans son délire, celui d'une petite fille qui rêve de folle liberté, se construit un univers à l'abri du vide et du néant que lui offrent ses

parents, la société et le monde. Celui-ci ne cesse d'affirmer la souveraineté de l'ordre que les femmes subissent au prix de leur vie. En quête de leur ascendance, elles tentent désespérément de retrouver ce «continent perdu» englouti dans les sables d'une histoire qui s'est faite sans elles. Le chant funèbre que «l'enfant à la tête de poire entend du fond de ses entrailles n'a rien de macabre. Plutôt, le texte mêle poésie, inconscient, humour, sensualité, politique dans une danse de l'absurde.

La mise en scène de Pol Pelletier sert magnifiquement la pièce de Lise Vaillancourt. Dans une scénographie sobre et efficace, les personnages s'emparent de l'espace pour s'y inscrire et lui donner sens. Ils ne se contentent pas de le meubler en dépla-

çant de l'air, sans savoir pour-quoi. La gestuelle est précise, rigoureuse, véritable orchestration marquée par des temps forts et des respirations. Des éléments naturalistes parsèment la représentation comme contrepoints à la facture stylisée de la mise en scène. Même contraste au niveau du jeu : à la fois plaisir du jeu où le corps de l'actrice, enfin libéré, retrouve la pureté originelle et la liberté qui sont l'essence même du jeu théâtral et recours à la parodie qui, parce que *volontaire*, distancie pour mieux tourner en dérision les images fabriquées d'un féminin en contreplaqué. Ces images, dans leur fonction critique, sont belles à voir.

Il faut le souligner à l'heure où l'on cultive l'esthétique de la laideur : ce spectacle, par le contenu et la forme, arrive dans le paysage théâtral comme un grand souffle océanique qui, dans un même élan, nous rappelle de façon bouleversante ce «continent perdu» ainsi qu'une théâtralité que l'on avait peut-être oubliée...

DANIELLE ZANA

Un train d'enfer

Le Rail conception et mise en scène de Gilles Maheu, du 25 octobre au 24 novembre à Espace libre, 1945, rue Fullum, à Montréal.

Une lettre de Freud à son ami Ferenczi annonce la couleur du théâtre qui se jouera devant nous. Freud vient de découvrir, chez une patiente, une pulsion de mort s'opposant à la libido. Théâtre-thanatos, en provenance de la cave de l'être humain, les comédiennes et les comédiens surgissent littéralement du sous-sol de l'espace dramatique, et s'approchent à coups de mort-pistolet. S'ensuit tout l'odieux d'un jeu de pouvoir aux places interchangeables. Et soudain, le cri déchirant de la détresse. Détresse de l'hystérie comme une agression mortelle dans un corps trop vivant, comme une violence imposée aux voyeur-e-s que nous sommes devenu-e-s autour de la voie ferrée de l'Espace libre, ce soir-là.



Le rail est un spectacle qui se reçoit mal. Parce qu'un show d'angoisse est toujours dérangeant, le plus souvent répulsif, et qu'au-delà de la fascination morbide qu'il suscite, il ne nous laisse trop souvent qu'un arrière-goût obstiné d'inévitable.

Qu'au leitmotiv «escape, escape», les comédiens grimpent physiquement aux murs, c'est une trouvaille. Que les rails s'allument sur l'air de l'Adieu, c'est de la magie scénique. Le peu de lumière utilisée l'est magnifiquement dans ces brumes et poussières. L'espace théâtral se répand jusque dans le hall d'entrée, le ballast nous y accueillant. Mais pourquoi tant d'intervention au service de la chambre des machines? Ne serait-il pas temps d'aller voir ailleurs si nous y sommes?

Ça me dérange que des comédiens jouent aux dur-e-s dans leurs habits de soldat, alors que la tension mondiale est si forte. Ça me dérange de devoir subir une sensualité aussi brutale, alors que des voix s'élèvent, de plus en plus nombreuses, pour réclamer le dé-mariage du sexe et de la violence. Je suis consciente que mon jugement repose aussi sur des préoccupations «morales». Je ne puis cependant assister à un spectacle avec ma seule intelligence.

Le show de Carbone 14 m'a agressée, et pour cela, je leur en ai voulu. Le point d'arrêt de leur performance continue toutefois de me hanter. Les éléments de ce cauchemar théâtral qui prennent feu, le retour des ombres à la terre, la pluie salvatrice, gravent dans la mémoire esthétique une impression forte. Mais, il faut sortir très vite... on manque d'air.

JOSETTE GIGUÈRE

Cette année, offrez en cadeau de belles heures de lecture et recevez en retour des remerciements pour votre bon goût.



Lise Harou

Devant l'étang

Le récit intimiste d'une femme à la recherche du monde qui l'habite. «Pourquoi est-on touché? Parce que c'est bien écrit on pense parfois à certains textes de Marguerite Duras, François Hébert, Le Devoir. 104 pages – 10,95\$



Francine Noël

Maryse

17^e mille

Le best-seller de l'édition littéraire au Québec, le grand roman-synthèse des «années flyées» qui a fait l'unanimité de la critique. 426 pages – 16,95\$

La lettre infinie

La lettre infinie, moment où l'écriture s'absente pour se confondre au cri, cette voix qui dit d'une unique façon la distance entre parole et écriture. Le Livre de l'Essentiel. 108 pages – 9,95\$



Madeleine Gagnon

Axes et eau

Ces textes, conçus comme des chansons de geste, célèbrent les personnages de fiction, de A à X, tirés des romans précédents de l'auteur. Toutes femmes habitées d'une souveraine passion de vivre. 228 pages – 14,95\$



Louky Bersianik



Johanne Beaudry

Zelda

Le portrait tragique de deux conspirateurs, Scott et Zelda Fitzgerald, aux prises avec le rêve américain. Le texte de la pièce qui a inauguré la saison théâtrale au Théâtre d'Aujourd'hui, cet automne. 94 pages – 9,95\$



Elizabeth Bourget

En ville

Une pièce sur Montréal pendant la grande crise de 1929. L'histoire d'une fille décidée qui laisse sa campagne natale pour aller vivre et conquérir son autonomie «en ville». 220 pages – 12,95\$

La folie comme de raison

Des histoires vraies, vécues de l'intérieur, qui témoignent d'une expérience unique. Une dénonciation irrefutable de la psychiatrie, celle de la médicalisation chimique à outrance et des électro-chocs. Un livre bouleversant! 250 pages – 14,95\$



À qui le p'tit cœur après neuf heures et demie?

Par le biais d'un courrier du cœur, l'auteur trace ici le portrait d'une génération de femmes qui ne semblent avoir retenu, de leur éducation, que la seule leçon de bien-séance: que dois-je faire pour plaire? 166 pages – 12,95\$



Maryse Pelletier

Tous ces livres sont en vente dans les bonnes librairies. Si vous désirez recevoir gratuitement notre nouveau catalogue, faites-en la demande en écrivant à:

VLB ÉDITEUR
918, rue Sherbrooke Est
Montréal H2L 1L2
Tél. 524-2019

pourtant me ressemble, à qui je fais endosser ma vie ? Revanche ? Ah, les mots nous trahissent... Ils me trahissent tout au long de ce récit que je relis, découragée, tant le style est facile, truffé de clichés... Mais comme cela banalise et apaise, ramène à la norme, et comme ce simple subterfuge me calme, de savoir que Pierre aussi aurait pu perdre Fafou, parce que trop jeune, étudiant encore, parce qu'arrivé trop tard pour être le père de cet enfant-là ; comme cela me console de savoir qu'à travers Pierre je vais retrouver Fafou, entendre sa voix au téléphone, me promener dans ces rues de Paris, comme au temps où nous étions étudiantes, étreindre Fafou, humer ce parfum musqué dont le nom m'échappe encore, et qu'à travers lui, je vais pouvoir me permettre d'affronter ces lambeaux du passé, les reconstituer, tenir à distance l'indicible douleur... Il est trop tôt sans doute pour sublimer autrement, pour faire du style. Trop tôt... ou trop tard. Et plonger dans ce passé sous le nom de Pierre ou du mien, quelle importance, au fond ? C'est Fafou que je cherche, c'est là ma quête ou ma reconquête devant laquelle je peux bien, une fois de plus, m'effacer...

Pierre, donc, au volant de sa voiture, arrivera, fou de joie à l'idée de te retrouver. Le reconnaîtras-tu, malgré les quinze années qui ont passé ? Te souviens-tu ? Peux-tu te souvenir de tout ce qui nous unissait ? Où donc est ta mémoire, mon oiseau fou libéré de sa cage, où ? La cage et l'oiseau avaient-ils même souffle ? Si dense est le silence de cette nuit où je viens de créer Pierre, ma première imposture, que je me demande si ce faux respect ne te trahit pas plus que tout le reste. Et je me demande si cet homme-là, qui s'est mis à vivre dans mon esprit, à s'interposer entre toi et moi, ne nous éloigne pas plus qu'il ne nous rapproche... Pourquoi mettre ce masque, qui rend plus difficile encore la reconnaissance ? Son visage n'est pas le mien ! Et c'est le mien que tu contemplais entre deux baisers, quoique je ne sache pas très bien à quoi ressemblait mon visage, lorsqu'il se penchait vers toi... Je ne revois que le tien, qui me troublait tellement en ces instants où la tendresse virait au désir et du désir au plaisir, comme le rose au pourpre, et dont je voudrais pouvoir décrire la moindre expression, pour mieux m'en souvenir. Mais toi, quel visage contemplais-tu en ces minutes, pour me traiter d'ange pervers, d'enfant sauvage, de Pierrot gourmand ?

Exhumer ta mémoire, tes paroles, faire revivre ces quelques mois ou années qui t'ont contenue dans ma vie, mais les mots glissent comme des pieuvres, étouffent la sensation qu'ils saisissent. Certaines scènes se superposent, dérivent, algues lentes dans les eaux de la mémoire, et cela m'est aussi insupportable que ma vanité à vouloir ressusciter par des mots le temps qui s'engouffre dans les charniers du vécu. Que peut le souvenir contre le temps ? Que peut



ma joie puérile quand je retrouve le mot juste pour te décrire ? Tu avais l'air canaille, Fafou, oui, mais je sais que ce mot n'a de sens que pour moi, pour l'image de toi qu'il évoque en moi, ce sourcil levé en accent circonflexe, cet oeil brun «canaille», mais enfantin et joueur. Et j'ai trop peur qu'un autre puisse associer ce mot à d'autres images qui te déformeraient. Je voudrais hurler ma peur, ma peine, ton absence, que les mots ne combleront pas, que rien ne peut plus combler, sinon les images qui pourraient te faire revivre aux yeux d'un tiers, telle que tu étais, exactement telle que tu étais et non pas telle qu'on pourrait t'imaginer, si jamais les adjectifs que j'emploie n'ont pas pour d'autres même saveur, même musique. Pourtant, il ne me reste que des mots pour t'atteindre à nouveau, te ramener à moi, d'aussi loin que tu sois, difficile reconquête. Un jour, tu m'avais dit, en évoquant notre première rencontre dans le grand amphithéâtre : «Je n'ai vu que tes yeux, les seuls vivants, parce qu'ils étaient les seuls qui me voyaient exister. C'était comme s'ils m'appelaient à la vie.»

Et par le pouvoir de ces mots, vieux de quinze ans, déjà, mais si neufs encore, éblouissants puisque rendant possible l'amour-tabou, je veux aiguïser mon regard, pour que tu le reconnaisses et reviennes à la vie.

Je ne suis pas Pierre, mais le personnage est lancé, je le vois au téléphone, dans cette cabine étroite qui sent le vieux mégot, je le sens comme un autre moi-même. Il répète la scène que j'ai vécue avant lui : il se nomme, s'explique, demande de tes nouvelles, sonde le malaise à l'autre bout de la ligne, entend ta mère demander à ton fils : «Va jouer dans l'autre pièce, Cyril, veux-tu ?» Il redoute immédiatement les propos moralisateurs que ta mère pourrait lui tenir, puisqu'elle avait été au courant de notre liaison, revoit rapidement la scène qui avait suivi, mais c'est moi qu'il voit dévaler les escaliers, chassée, honteuse... Mais c'est moi, moi seule qui peux entendre désormais ces mots ridicules dans leur formule désuète, ridicules, mais impitoyables... «Fafou n'est plus de ce monde...» Et je suis seule à présent pour recevoir les paroles de cette femme vieillie, douloureuse, les mots qui me glacent et m'exaucent, au delà des

années : «Elle vous aimait tellement, si vous saviez !»

Oui, j'ai eu besoin de me dépouiller de tous mes masques avant d'aller la rencontrer, en cet appartement où nous nous étions aimées, besoin de redevenir celle que j'étais alors, pour pouvoir m'emparer de ce que nulle autre que moi ne peut entendre. Et de la bouche même de ta mère, de celle qui m'avait chassée après avoir lu une de mes lettres d'amour. Et grâce à ses indiscretions, qui se sont poursuivies après ton «départ de ce monde», j'ai su que tu avais conservé mes lettres, que tu parlais de moi dans ton journal, de moi qui, revenue au Québec, face à ton silence d'épouse et de mère, avais omis de te transmettre ma nouvelle adresse, de moi que tu avais perdue, par ta faute et la mienne, que tu avais regrettée, pourtant, sans que je n'en sache rien. Il est trop tard à présent, trop tard.

Pourtant, quelle étrange consolation m'apporte ta mère avec ses larmes et ses regrets ! «Peut-être l'auriez-vous rendue plus heureuse que son mari, qui sait ?» Qui sait ? Moi, moi seule le sais, et toi, Fafou, peux-tu savoir quoi que ce soit aujourd'hui ?

Flottent en moi, incohérentes, des images, comme des feuilles mortes sur un lac. Et je suis tour à tour l'eau qui les porte et les feuilles, toutes deux prisonnières des rives, figées pour l'éternité. Mais aucun mot n'a su les ressusciter. Mes subterfuges n'ont su te tirer de l'ombre où tu te terres, ne t'ont pas alertée, là où tu t'es cachée, ils n'ont fait que raviver mes lancinants regrets, ma vibrante angoisse. Se peut-il que la mort soit cette conscience marécageuse, uniquement capable de contempler le passé qui se désagrége dans le néant du temps ? Ce récit, entrepris dans le seul but de te faire revivre – mais est-ce revivre que de se voir condamnée à refaire des gestes anciens, comme une marionnette entre les mains des vivants – ce récit ne doit-il aboutir qu'à la désespérance, mais humble acceptation de ces mots de ta mère, au téléphone, que je refuse de toutes mes forces ? «Fafou n'est pas de ce monde.»

Alors pourquoi, dis-moi, en plein cœur de cette révolte qu'elle ait compris trop tard que notre amour était aussi beau qu'un autre, peut-être davantage, pourquoi l'espoir surgit-il soudain que d'autres comprennent à temps, ne déchirent pas ma vie, celle des autres, par manque d'amour, par esclavage de clichés ? Pourquoi, alors, de ce fatras de poussière et d'amertume, ton image a-t-elle enfin jailli, lumineuse, vivante, si proche de moi que je peux la toucher, toucher ta peau, sentir ton parfum, contempler la brillance de tes yeux noirs, poser mes lèvres sur les tiennes, d'où la saveur des larmes a disparu, et savoir avec une étonnante certitude que l'amour acquis triomphe de toute mort, de toute métamorphose, de tout oubli ?

FIN

Illustration : Thérèse Godbout

Théâtre

Une lune entre deux maisons

Présentée par la compagnie de théâtre Le Carroussel, cette pièce de Suzanne Lebeau entreprend une importante tournée en France, jusqu'au 20 décembre. Avec Dominique Dupire Farand et Béatrix Van Tril. Mise en scène : Gervais Gaudreault. Et à Ottawa, au Centre national des arts, du 28 au 30 décembre prochain. Pour plus d'informations : (514) 672-7512.

Circulations

L'histoire toute simple de Louise et de son double voyage (en elle et sur la côte Est des États-Unis). Une confrontation avec l'une des réalités qui circulent dans les rues de New York. Une rencontre avec un certain Clark Kent (mieux connu sous le nom qui s'exprime un tiers en français, un tiers en anglais, un tiers en mouvement. Du sang neuf dans l'univers théâtral québécois.

Texte et mise en scène : Robert

Lepage. Avec : Robert Lepage, François Beausoleil, Lise Castonguay et Bernard Bonnier. Musique : Bernard Bonnier. Au Théâtre de Quat'sous, jusqu'au 15 décembre. Pour informations : (514) 845-7227.

Enfin Duchesses !

En reprise à la Salle Fred Barry, 4353, Ste-Catherine est, Montréal. Du mardi au samedi à 20 h 30 (dimanche : 15 h). Jusqu'au 9 décembre. Pour informations : (514) 253-8974.

Vertige

Travaillant depuis neuf ans avec des masques, le groupe de théâtre La Grosse valise a eu envie d'aller au-delà et s'attaque à un texte poétique, philosophique, celui du *Poudrolement des masques* de Louise Guay, à un futur où l'identité est plurielle. Avec Johanne Benoît, Michelle Courchesne, Daniel Héty, Onil Melançon, Pierrette Venne. Mise en scène : Robert Dion. Musique : Claire St-Aubin. À la Salle Calixa-Lavallée, jusqu'au 9 décembre. Du mercredi au dimanche à 21 h. Pour plus d'informa-

tions : Lorraine Gagné (514) 521-8900.

Arts

Encan d'oeuvres d'art : Présidé par le directeur du Musée des Beaux-Arts à Montréal, Alexandre Gaudier : dimanche 9 décembre, à l'Hôtel du Parc, Montréal. Au profit des personnes aveugles. Pour plus d'informations : Jacques Dumouchel : (514) 284-2040.

Céline Baril : *Le 7^e jour*, à Art Actuel, 326, Marie-Anne est, Montréal, de 13 à 18 h. Jusqu'au 1^{er} décembre.

Bertha Shenker : peinture, Centre Saidye Bronfman, 5170 Côte Ste-Catherine, Montréal, du 10 janvier au 14 février.

Christiane Roy : *Allégorie d'avenir*, installation, Galerie Oboro, 3981, boul. St-Laurent, Montréal, du 7 au 21 décembre.

Nicole Malenfant : travaux récents et **Tatiana Demidoff-Séguin :** sculpture, Galerie Noctuelle, 307, Ste-Catherine ouest, Montréal, du 1^{er} au 22 décembre.

Joan Rawcliffe : *Glass Mask etc.*, verre coloré, Galerie Skol, 3981, boul. St-Laurent, Montréal, du

11 au 22 décembre.

Lise Nantel : travaux de maîtrise, Galerie UQAM, du 11 au 27 janvier.

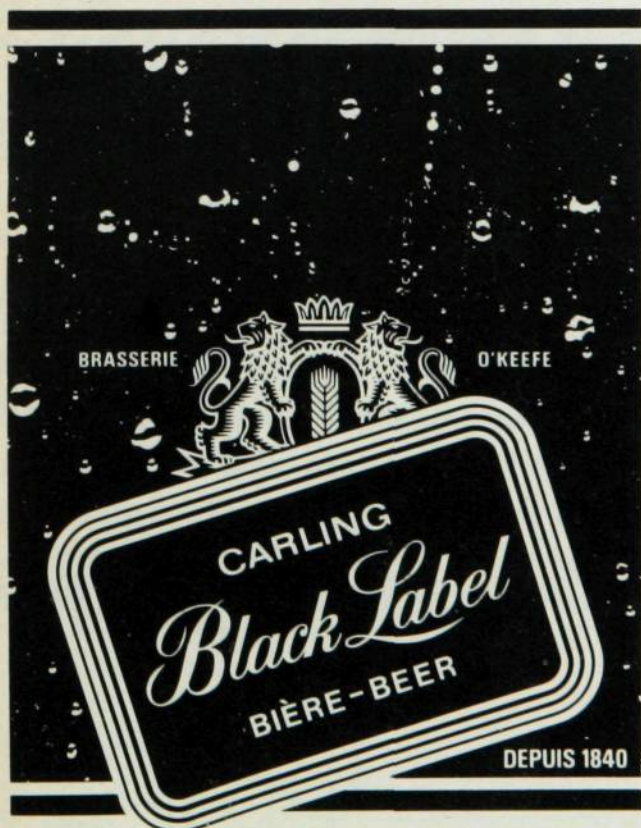
Travaux d'ancien-ne-s gradué-es de **Concordia :** *Le 10^{ième} anniversaire : célébration*, Galerie d'art Concordia, 1455, boul. de Maisonneuve ouest.

Françoise Boulet, Geneviève Cadieux et Sandra Meigs : *Avant scène de l'imaginaire*, multi-médias, exposition organisée par Yolande Racine, Musée des Beaux-Arts de Montréal, du 13 décembre au 20 janvier.

Kittie Bruneau, Lise Landry et autres : *Nouveaux regards*, Art contemporain, 4260, rue St-Denis, Montréal, du 12 décembre à la mi-janvier.

Exposition de groupe : *Illustration Québec/Ontario*, Powerhouse, 3738, rue St-Dominique, Montréal, du 12 janvier au 2 février.

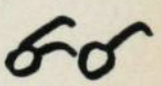
AVIS : LES ÉVÉNEMENTS CULTURELS SE FONT RARES CES TEMPS-CI. AURIEZ-VOUS OUBLIÉ DE NOUS ENVOYER VOS COMMUNIQUÉS À TEMPS? Exemple : le 15 décembre pour les activités de février, le 15 janvier pour celles de mars, etc.



Futonia – la compagnie de futon qui appartient à des femmes est gérée par des femmes emploie des femmes.

370A Duluth Est, Montréal 843-4739
220 Laurier Ouest, Montréal

Envolez-vous avec LA VIE EN

Tacos, burritos, palmieros, margaritos... n'apportez que votre  de le reste sera déjà là! Participez au grand et gagnez un voyage au Mexique  corazon. Il suffit de vous abonner, de vous amies. Un abonnement d'un an vous donne trois ans,  chances. Bref, autant ~~XXX~~ de logico, non? Et grâce à la collaboration de deux  billets d'avion Montréal – Puerto 579\$ chacun, à utiliser entre le 15 mars et le 15 décembre 1985), pour un voyage de

 les repas et les assurances demeurent d'abonnement à LA VIE EN ROSE, 3963, rue Saint-Denis, à Montréal, H2W 2M4, de LA VIE EN ROSE, une représentante de la compagnie WARDAIR procédera gagnante dans le numéro de mars 85. 3. La personne gagnante sera avisée par téléphone ne sont pas monayables. 4. Les droits exigibles en vertu de la loi sur les loteries, concours est évidemment interdite aux employés de LA VIE EN ROSE, à ses collaborateurs

1 an
10 numéros
27% de réduction **19\$**

2 ans
20 numéros
37% de réduction **33\$**

3 ans
30 numéros
42% de réduction **45\$**

☐ Nouvel abonnement ☐ Réabonnement à partir du numéro _____

NOM DE FAMILLE _____ PRÉNOM _____

RUE _____

VILLE _____

PROVINCE ET/OU PAYS _____

☐ 3 ANS / 30 # : 45\$ ☐ ABONNEMENT DE SOUTIEN : 1 AN / 25\$ OU PLUS

☐ 2 ANS / 20 # : 33\$ ☐ 1 AN / 10 # : 19\$

☐ À L'ÉTRANGER : 30\$, ☐ PAR AVION : 44\$

☐ VISA ☐ MASTER CARD

SIGNATURE _____

* S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE PLUS HAUT

☐ J'abonne une amie à partir du numéro _____

NOM DE FAMILLE _____ PRÉNOM _____

RUE _____

VILLE _____

PROVINCE ET/OU PAYS _____

☐ 3 ANS / 30 # : 45\$ ☐ ABONNEMENT DE SOUTIEN : 1 AN / 25\$ OU PLUS

☐ 2 ANS / 20 # : 33\$ ☐ 1 AN / 10 # : 19\$

☐ À L'ÉTRANGER : 30\$, ☐ PAR AVION : 44\$

☐ VISA ☐ MASTER CARD

SIGNATURE _____

* S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE PLUS HAUT

s au Mexique EN ROSE !!!

sombreros, cactus,  turistas, tequilos, dernier numéro de LA VIE EN ROSE, tout concours olé! olé! de LA VIE EN ROSE pour vous et votre amigo ou amiga  de réabonner, ou d'abonner une ou plusieurs **1** chance, de deux ans, **2** chances, de chances que d'abonnements annuels. C'est de la compagnie **WARDAIR**, vous gagnerez  Vallarta, taxes incluses, d'une valeur de 30 avril 19**85** (ou entre le 15 novembre et 7 à 30 jours, à votre choix. L'hébergement,

à vos frais. Voici les règlements du concours: 1. Acheminez vos coupons AVANT MINUIT LE 31 JANVIER 1985. 2. Le 8 février 1985, à midi, dans les locaux au tirage au sort. Une photo de l'évènement sera publiée avec le nom de la personne et par courrier, et prendra possession des billets quand elle le voudra. Ces billets, concours de promotion et amusement auront été payés. 5. La participation au concours ainsi qu'à leur conjoint/e et famille immédiate si domicilié-e à la même adresse.

☐ J'abonne une amie à partir du numéro _____		☐ J'abonne une amie à partir du numéro _____	
NOM DE FAMILLE _____ PRÉNOM _____		NOM DE FAMILLE _____ PRÉNOM _____	
RUE _____		RUE _____	
VILLE _____		VILLE _____	
PROVINCE ET/OU PAYS _____		PROVINCE ET/OU PAYS _____	
☐ 3 ANS / 30 # : 455		☐ 3 ANS / 30 # : 455	
☐ 2 ANS / 20 # : 335		☐ 2 ANS / 20 # : 335	
☐ 1 AN / 10 # : 195		☐ 1 AN / 10 # : 195	
CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____		CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____	
☐ À L'ÉTRANGER : 30\$, ☐ PAR AVION : 44\$		☐ À L'ÉTRANGER : 30\$, ☐ PAR AVION : 44\$	
☐ ABONNEMENT DE SOUTIEN : 1 AN / 25\$ OU PLUS		☐ ABONNEMENT DE SOUTIEN : 1 AN / 25\$ OU PLUS	
☐ VISA		☐ VISA	
☐ MASTER CARD		☐ MASTER CARD	
NUMÉRO DE LA CARTE _____		NUMÉRO DE LA CARTE _____	
SIGNATURE _____		SIGNATURE _____	
* S.V.P. N'oubliez pas d'inscrire votre adresse plus haut.		* S.V.P. N'oubliez pas d'inscrire votre adresse plus haut.	

LA VIE EN ROSE NE JAUNIT JAMAIS!

Le papier peut jaunir, en fait, mais les idées, dossiers, reportages et analyses de LA VIE EN ROSE ne se démodent pas d'une année à l'autre. Vérifiez-le avant que nos caves soient vides : commandez les numéros qui vous manquent.

1 MARS 1981
Gagner son ciel ou gagner sa vie ?
Dossier salaire au travail ménager.
+ La presse féministe en France, Madame Bolduc, le P.R.N...

4 DÉCEMBRE 1981
La nouvelle famille et la loi 89,
dossier.
+ Entrevue avec Claire Bretecher, questionnaire sur le harcèlement sexuel, la droite américaine.

7 SEPTEMBRE 1982
Mises à pied, mises au pas ?
Dossier travail.
+ Résultats du questionnaire sur le harcèlement sexuel, les femmes et le jazz, le pacifisme aux USA.

10 MARS 1983
Les femmes en prison, dossier.
+ Le point G, le viol et la loi, le militantisme au Québec, spécial romans policiers.

13 SEPTEMBRE 1983
Apprivoiser l'informatique, dossier.
+ Entrevues avec Claire Bonenfant et Louise Forestier, le pouvoir médical, El Salvador.

16 MARS 1984
Simone de Beauvoir, féministe.
Entrevue exclusive.
+ Cahier féminisme actuel : le 8 mars, les stratégies de 11 Québécoises, entrevues avec Marie Denis et Mary O'Brien, la théorie et la recherche féministe.

2 JUIN 1981
L'éducation sexuelle, dossier.
+ Le valium et le cancer du sein, entrevues avec Marguerite Duras et Tatiana Mamonova.

5 MARS 1982
L'avortement en 1982, dossier.
+ La porno ou le terrorisme mâle, le mouvement socialiste et les femmes, la crise économique.

8 NOVEMBRE 1982
D'une mère à l'autre, dossier maternité.
+ Elections à Montréal, histoire d'infirmières, reportage au Brésil.

11 MAI 1983
Bouffer, c'est pas d'tarte !
Dossier nourriture-névrose.
+ Les Amérindiennes, René Lévesque, le sport ou le jeu, spécial poésie.

14 NOVEMBRE 1983
Les femmes veulent renégocier le syndicalisme, dossier.
+ Les Nicaraguayennes, propos de femmes pacifistes, le festival du Michigan, festivals de films de Québec et Montréal.

17 MAI 1984
Marie Cardinal, entrevue.
+ Grand reportage sur les femmes de banlieue, le miracle japonais et les femmes, la porno dans les médias, le DES.

3 SEPTEMBRE 1981
Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir
Dossier les femmes et l'information.
+ L'Irlande insoumise, le retrait préventif, les propos d'Adrienne Rich, Nicole Brossard, Léa Pool.

6 JUIN 1982
L'amour, toujours l'amour, dossier.
+ Entrevues avec Clémence Desrochers et Luce Irigaray, l'affaire de Mascouche, les femmes battues.

9 JANVIER 1983
Vieillirons-nous comme elles ?
Dossier femmes âgées.
+ "Herpès" "politique", Pauline Marois et le pouvoir, le viol, le féminisme et le socialisme en France.

12 JUILLET 1983
Une fourmi flottait dans sa margarita
Special fiction
+ Les grandes photographes, les romans Harlequin, le théâtre des hommes.

15 JANVIER 1984
Demain, la guerre ?
Dossier femmes et pacifisme.
+ Entrevue avec Benoite Groult, le forum économique du CSF, dictature aux Philippines.



18 Histoire d'amour et d'eau salée



19 OH BOY! Jean-Paul et l'Eglise des hommes



20 SPÉCIAL USA Les américaines et le pouvoir



21 Quelle voyageuses êtes-vous ?

Nom

Prénom

Adresse

Ville

Prov. Code postal

Téléphone

Ci-inclus un chèque ou mandat-poste
au montant de \$
2,50\$ par numéro.

3963 ST-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M4

1	2	3	4	5	6	7
☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
8	9	10	11	12	13	14
☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐
15	16	17	18	19	20	21
☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐


 Veuillez découper le coupon, l'insérer dans l'enveloppe et affranchir suffisamment. Prévoir 6 semaines pour la réception.

A Ciné-cadeau...

On a un *penchant* pour
les enfants, de 4 à 44
ans. D'excellents films
pour les jeunes à 18h30
tous les soirs du 22
décembre au 6 janvier.



**L'autre
télévision**



**Radio
Québec**

Bel Fiore

**LE CACHE-POT
PRÉSENTE
LES TENDANCES À VENIR...**

*Bel fiore, porcelaine d'os créé aujourd'hui par les maîtres
porcelainiers Villeroy & Boch. Maison établie depuis 1978.
Servez-vous en aujourd'hui... demain... et toujours!*

*Le Cache-Pot, rue St-Denis (Métro Laurier)
Montréal, H2J 2L9, (514) 288-5330*

Porcelaine d'or par Villeroy & Boch

*Couvert: Schloss Gripsholm Wilkens BSF
Verre: Bel Fiore Villeroy & Boch*